Sophie Granicky

LES SAISONS,

POEME.


les Saisons
POEME
Traduit de l'Anglais
De Thompson

AVERTISSEMENT.

Si le Spectacle de la Nature eſt, comme on n'en peut douter, l'objet le plus digne de notre curioſité, j'oſe me flatter que le Public me ſaura quelque gré de lui en préſenter ici un tableau tracé par un Poëte Anglois, auſſi bon Phyſicien que Peintre habile. Thompſon, Auteur du Poëme des Saiſons, la ſuit pas à pas dans ſes révolutions annuelles & dans ſes métamorphoſes périodiques. Aucun climat n'échappe à ſes recherches. On conçoit quelle prodigieuſe variété de merveilles s'offre de toutes parts à l'œil perçant & attentif de l'obſervateur, & combien ces ſortes de détail, & ſur-tout les deſcriptions champêtres qui en réſultent, toujours ſi intéreſſantes pour peu qu'elles ſoient peintes avec vérité, le deviennent encore plus dans la main d'un homme de génie, qui les embellit de ce que l'imagination a de ſublime & de brillant, la langue de force & d'énergie, la Poéſie de fleurs & d'agrémens.

Avec un pareil fonds pour plaire, on ne ſera point ſurpris que Thompſon n'ait point jugé

à propos de mettre en jeu les machines mythologiques des Anciens que nous avons froidement transplantées dans la Poésie moderne. Ces frivoles ressources de la fiction eussent été déplacées dans un ouvrage dont la vérité fait la base, & qui attache suffisamment l'ame par l'importance & l'attrait de la chose même.

Ce n'est point ici un Poëme champêtre : les détails de l'agriculture n'y sont pas tous ; ils y sont en images plutôt qu'en leçon : mais c'est un brillant optique de la campagne. Apprendre à la voir, c'est apprendre à l'aimer, & bientôt à la cultiver. Abandonnant le côté utile, mon Auteur ne présente que l'agréable. Son imagination est si vive, qu'elle embellit tout ; & son pinceau si vrai, qu'il peint tout au naturel. C'est le véritable interprète du Spectacle de la Nature. Combien de gens trouvent cette mère universelle muette & uniforme, faute d'avoir appris à la connoître, qui avec un tel guide, découvriront des beautés sans nombre, qu'ils auroient toujours méconnues.

Le sentiment qui est l'ame de toutes les belles productions, & qui seul laisse dans notre esprit des traces durables, abonde dans cet ouvrage. Le Poëte ne perd aucune occasion d'en

faire mouvoir les reſſorts ; il les trouve par-tout, & les ſaiſit heureuſement. Il eſt tendre & compatiſſant pour tous, à la réſerve des François.

Un autre mérite bien eſſentiel, c'eſt que dans les tableaux de bonheur qu'il nous préſente dans l'innocence, dans la paix, & dans les douceurs de la vie champêtre, il n'y fait entrer aucun trait particulier & excluſif pour la richeſſe. Ce mérite eſt remarquable, ſur-tout dans ce beau morceau de la fin du troiſième Chant, qui contient l'éloge le plus attrayant & le plus touchant de la vie champêtre. Il ne paroît dans cet admirable tableau rien que le moindre habitant de la campagne ne puiſſe ſe procurer, comme le plus riche. C'eſt être bien éclairé par le ſentiment, que d'obſerver de telles nuances.

Après ce peu de mots ſur le génie de Thompſon, qu'il me ſoit permis de parler auſſi de ma traduction. Les défauts de mon Auteur entreront d'autant plus naturellement dans cette énonciation, qu'ils feront partie de mon apologie involontaire.

J'ai toujours cru que le principal mérite d'une traduction conſiſtoit dans la plus ſcrupuleuſe exactitude ; de manière que ſi une traduction pouvoit être, pour ainſi dire, tranſparente, & laiſ-

ser voir l'original dans tout son naturel, elle seroit la plus parfaite. En vertu de cette opinion, j'ai sacrifié presque par-tout l'élégance de notre langue, la délicatesse de nos oreilles, & mon amour-propre, au plaisir de rendre littéralement le nerf & la force des pensées, & des épithètes de mon Auteur.

J'ai poussé la fidélité jusqu'à maudire ou braver notre Nation en bon Anglois. Peut-être en serai-je blâmé, mais il me semble que ce n'est point à un Traducteur à émonder les passions de son Auteur. De plus, la plupart de ces endroits sont pleins de force & de beauté.

Thompson est si sublime, si vif dans ses tableaux; sa langue dans son ouvrage est si abondante, si fertile en épithètes expressives, qu'il est impossible d'en rendre l'énergie & la force, même en partie. D'ailleurs son Poëme représente partout une campagne que je n'ai point vue. Il peint des détails de l'agriculture de son pays, différente de la nôtre. En un mot, je me suis trouvé étranger au fonds & à la forme, au sens & à l'expression. De toutes ces choses combinées, il pourroit bien résulter que je parle Anglois aux François, & François aux Anglois, de façons que je me trouverai également désavoué de l'une & de l'autre Nation.

L'agriculture de l'Angleterre est si différente de la nôtre, qu'il est impossible d'en rendre les détails sans les connoître, & peut-être de les connoître sans être Agriculteur Anglois. On trouve des différences frappantes, telles par exemple, que la moisson en Automne. Mais combien d'autres moins sensibles embarassent tout autant un Traducteur. Les Anglois ont transplanté chez eux plusieurs productions de l'Amérique qui sont devenues commune dans leur pays, & qui nous sont inconnues. Les fleurs & les fruits de ces productions forment cependant des tableaux dans un ouvrage où tout est peint, & je crains bien de les avoir mal copiés.

Le Poëte veut tout peindre, ce qui le jette dans des détails fatigans & répétés. A l'égard de ce dernier défaut, je puis bien l'avoir chargé, attendu que sa langue plus libre que la nôtre, semble être plus abondante. Il est pourtant vrai qu'il se répète souvent lui-même, sur-tout en épithètes, & il n'étoit guère possible que cela fût autrement. On me blâmera sans doute de n'avoir pas élagué cette profusion quelquefois fatigante; mais ce n'est plus traduire, c'est franciser un Auteur. On me reprochera mille superfluités;

elles ſont à mon Poëte. Il eſt juſte qu'il en ait le blâme comme la louange.

Parmi cette multitude d'images & de figures, il en eſt d'outrées & preſque hideuſes, il en eſt de triſtes ſans néceſſité, à ce qu'il m'a paru, puiſque l'Auteur avoit une imagination aſſez abondante pour multiplier à l'infini les images riantes & douces, ſeules dignes de ſon ſujet & d'un tableau fait pour attacher. Mais tel eſt le génie de l'Auteur, que tout ce qui eſt fortement rendu, lui paroît beau, & en effet tout eſt grand dans ſes mains; mais s'il n'y avoit du démeſuré, ſeroit-il Anglois, ou plutôt ſeroit-il homme de génie?

Mon deſſein a été de donner à ma Nation Thompſon tel qu'il eſt; c'eſt au Public à juger ſi ſon Poëme eſt intéreſſant dans notre langue. S'il ne l'eſt pas, c'eſt ma faute, car certainement il le pouvoit être. Quant au mérite de la traduction que je fais conſiſter tout entier dans une exacte fidélité, c'eſt à ceux d'entre nous à qui ſa langue eſt familière, que je m'en rapporte.

A L'AMI DES HOMMES.

C'EST à vous, MONSIEUR, que je présente la traduction d'un Poëme Anglois sur les quatre Saisons, où l'Auteur a traité en Poëte & en Peintre de la Nature, les objets que vous avez considérés en Citoyen & en Homme d'Etat. C'est l'ouvrage de l'imagination & du goût, qui vient se placer à côté du Livre de la raison & de la sagesse, & se montrer aux yeux du Public sous une sauvegarde aussi respectable. J'ose dire, MONSIEUR, que cet hommage est une sorte de devoir de ma part, puisque dans l'ordre naturel, l'agréable doit marcher à la suite du grand & de l'utile, & que les fruits de l'un peuvent être regardés comme le juste tribut de l'autre.

C'ÉTOIT à l'Ami des Hommes, car ce nom

eſt encore plus à la qualification du caractère de l'Auteur que le titre de l'Ouvrage, qu'il appartenoit de jeter ſur la campagne des regards de Légiſlateur, de tracer d'une main hardie l'édifice du bonheur politique, d'en poſer les fondemens ſur l'art primitif de l'agriculture, d'y enviſager les racines d'une immenſe population, celle du commerce & des autres arts, & d'élever ſur l'édifice du bonheur des Nations le trône d'un Roi véritablement grand & véritablement ſage. C'étoit à l'ami de l'humanité d'enſeigner en même-temps, les lois, les uſages & les mœurs, de les enchaîner & de les fortifier réciproquement, de connoître les maux des Etats & leurs remèdes, de rapporter tous les cas à leurs cauſes véritables, en montrant ſur-tout que l'art ſuprême du gouvernement eſt de rétablir les conſtitutions par le rétabliſſement de leurs principes. Un Maître, comme vous, pouvoit ſeul encore écrire pour la raiſon, & plaire à la fois au ſentiment, en faiſant aimer tout ce que ſa plume démontre. C'eſt de la perſuaſion d'un Ecrivain que naît parfaitement la conviction de ceux qui le liſent : on prouve ſans peine ce que l'on ſent avec force ;

mais ce n'eſt que d'une vertu bien pure, que peut partir cette vive perſuaſion qui éclate dans cet Ouvrage précieux, que les honnêtes gens liſent avec tant de plaiſir, & les gens ſenſés avec tant de fruit. Ce Livre patriotique plaît ſur-tout par un endroit : l'Ecrivain n'y dérobe l'homme nulle part, & il paroît avoir été compoſé plus encore devant la conſcience de l'Auteur, que devant les yeux du Public. Vos amis y trouvent, ſi je peux m'exprimer ainſi, juſqu'à la manière de votre eſprit ; & ce ſceau même, qui vous eſt propre, eſt un nouveau charme à leurs yeux ; votre Livre étant ſemblable en cela à ces têtes d'un grand caractère dont tous les traits ſont précieux, & que la plus grande régularité de quelques parties, ou feroit méconnoître, ou rendroit peut-être moins parfaites dans leur enſemble.

Voila l'idée, Monsieur, que je me ſuis faite de vos Ecrits. Vous pouviez ſeul exécuter un auſſi grand tableau ; mais j'oſe entreprendre d'appercevoir dans la Nature le côté riant, pittoreſque & merveilleux de la ſcène, & de cueillir dans les campagnes les

fleurs qu'elle vous préſente. Ce n'eſt pas que mon Auteur, qui vous reſſemble en cela, ne mêle ſouvent au charme des images poétiques les réflexions de la Philoſophie, & les leçons de la vertu; car la raiſon peut ſe produire ſous plus d'une forme. Cette analogie de ſentimens entre vous & lui, fut un motif de plus pour m'engager à faire paſſer cet Ouvrage dans notre langue, & ce ſera ſans doute pour vous, MONSIEUR, une nouvelle raiſon de n'en pas dédaigner l'hommage. Je ne vous parle point du mérite de ma traduction; elle eſt ſcrupuleuſe avec rigueur, & dans l'opinion où je ſuis qu'un original, quand il eſt excellent, n'a beſoin que de paroître être lui pour bien réuſſir, j'ai cherché à traduire mon modèle, comme je dois ſouhaiter, MONSIEUR, que les Nations étrangères vous traduiſent.

Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

***.



LE PRINTEMS.

VIENS doux Printems, fraîcheur éthérée viens, defcends dans nos plaines du fein de la nue, & baigne de rofée nos arbriffeaux ; defcends : la mufique des airs s'éveille autour de ces groupes de rofes.

Hartford faite également pour briller dans les Cours par mille attraits naturels, & pour être l'honneur de nos campagnes où l'on voit avec plaifir les Grâces ingénues parer le maintien de l'innocence & de la fageffe ; Hartford, daigne m'écouter, je chante ta propre faifon, je peins la Nature fleurie & bienfaifante comme toi.

LE fombre Hiver fe précipite au fond du Nord, il rappelle les Autans furieux : ces fiers efclaves obéiffent, & quittent les collines gémiffantes, les forêts dépouillées, & les vallons ravagés. Un vent plus doux fuc-

cède, il careſſe de l'aile la terre encore efrayée ; les neiges s'éboulent, & vont ſe perdre en torrent jauniſſans. Les montagnes ſe parent de verdure qui nuance l'azur des Cieux.

La ſaiſon eſt encore incertaine ; l'Hiver revient de temps en temps ſur ſes pas. Il ſouffle vers le ſoir : il glace la foible & tendre Aurore, & commande à ſes frimats d'attriſter la plus belle heure du jour. L'oiſeau précurſeur du Printems craint de prévenir ſon temps, & d'entamer les glaces qui couvrent encore les marais. Pour juger de leur épaiſſeur, il écoute ſi l'air retentit des coups redoublés de ſon bec. A peine les Pluviers encore battus de l'orage oſent-ils ſe diſperſer ſur la bruyère, & faire entendre leurs tons glapiſſans.

Enfin le Soleil bienfaiſant quitte le ſigne du Bélier, & le brillant Taureau le reçoit. L'atmoſphère ſe dégage & s'étend ; les voiles épais de l'Hiver font place à des nuages légers, épars ſur l'horiſon, & ſemblables à des flocons de laine blanche.

Les Zéphirs ſortent de leurs retraites ; ils délient

délient la terre, & lui rendent la vie & le mouvement. Le Laboureur joyeux apperçoit la Nature renaiſſante. Il tire de l'étable ſes bœufs vigoureux, & les conduit à l'endroit où ſon utile charrue eſt enfin libre des entraves de la gelée. Ces laborieux animaux s'avancent ſous le joug, & commencent leurs travaux, animés par le ſimple chant de l'Alouette qui s'élève & plane dans les cieux. Cependant le Laboureur attentifs pèſe ſur le ſoc brillant, briſe la mouſſe, parcourt ſon champ, & dirige le ſillon en rangeant la terre des deux côtés.

Plus loin un homme couvert d'un vêtement blanc, parcourt le champ voiſin d'un pas meſuré, & répand libéralement le grain dans le ſein fidèle de la terre; la herſe armée de pointes ſuit & ferme la ſcène.

O Ciel! ſois-nous propice; l'homme laborieux a fait ſa tâche. Vents précurſeurs de la fertilité, échauffez le ſein maternel de la terre; deſcendez, fécondes roſées, douces & fertiles ondées, tempérez le feu de la Nature agiſſante. Soleil, fais revivre le monde, & perfectionne l'année. Vous qui vivez dans le luxe & l'opulence, dans la pompe & dans

l'orgueil, vous trouverez ces détails indignes de vous ; ils ont cependant été chantés par Virgile dans la célèbre Rome, dans le ſiècle de l'élégance & du goût le plus rafiné. Jadis les Rois & les Héros bienfaiteurs du genre humain ne dédaignoient pas de conduire la charrue ſacrée ; jadis ces hommes, en comparaiſon de qui vous ne ſauriez être que comme ces inſectes qu'un jour d'Été voit naître & périr, ont cependant tenu dignement les rênes de l'Empire, & ſu lancer les foudres de la guerre. Enſuite, fuyant la baſſe flatterie, ils ſaiſiſſoient la charrue d'une main victorieuſe ; aſſervis en apparence aux travaux de la ſimplicité, leur ame élevée & libre mépriſoit les vils tréſors que la corruption peut offrir.

Vous, généreux Anglois, qui honorez l'agriculture, préparez la terre ſur vos côteaux & dans vos vallons les plus déſerts, à recevoir les influences d'un ciel favorable ; & diſpoſez-la à vous offrir un jour les dons d'un Automne abondant. Heureuſe Patrie, que les mers les plus éloignées fièrement ſoumiſes à ton empire, d'un million de rivages apportent dans tes ports tous les biens de la

vie ; puiſſe par la faveur ſuprême ton ſol riche & fécond répandre dans le monde entier tous les tréſors de la Nature ! Accorde aux Nations étonnées le vêtement & la vie, & ſois la mère nourrice de l'Univers.

Ce que les douces haleines des Zéphirs ont commencé, l'œil brillant du Père de la Nature l'achève ; il darde profondément ſes rayons vivifians, & pénètre juſques dans les retraites obſcures de la végétation. Sa chaleur ſe ſubdiviſe dans les germes multipliés, & ſe métamorphoſe en mille couleurs variées ſur la robe renaiſſante de la terre. Tu concours ſur-tout à nos plaiſirs, tendre verdure, vêtement univerſel de la nature riante ; tu réunis la lumière & l'ombre ; tu réjouis la vue, & tu la fortifies ; tu plais enfin également ſous toutes les nuances.

L'herbe nouvelle produite par l'air tempéré s'étend depuis les prés humides juſques ſur la colline deſſéchée. Elle croît, s'épaiſſit & rit à l'œil de toutes parts. L'aubeépine blanchit ; la ſève des arbriſſeaux pouſſe les jeunes boutons & ſe développe par dégrés. La parure des forêts ſe déploie en abondance ſous l'aile des Zéphirs. Le Cerf ne peut

déformais dérober fa marche rapide à l'oreille attentive, & déja l'œil ne voit plus les oiſeaux dont on entend les concerts. La main rapide & cachée de la Nature répand à la fois dans les jardins des couleurs riantes fur les fleurs, & dans l'air le doux mélange de tous les parfums. Le fruit attendu n'eſt encore qu'un germe naiſſant, caché ſous des langes de pourpre. Puiſſé-je dans cette faiſon quitter la ville enſevelie dans la fumée, dans le ſommeil & l'humidité malfaiſante; qu'il me ſoit permis d'errer dans tes champs baignés de roſée, où l'on reſpire la fraîcheur, & où l'on voit tomber les gouttes tremblantes de l'arbuſte penché. Que je promène mes rêveries dans les labyrinthes champêtres, où naiſſent les herbes odoriférantes, parfums des laitages nouveaux; que j'erre le long d'une haie d'églantiers odoriférans, ou que montant ſur quelqu'une des hauteurs de Riſchmond, je parcoure d'un coup-d'œil tes plaines émaillées de mille couleurs tranchantes; & que paſſant de plaiſir en plaiſir, je me peigne les tréſors de l'Automne à travers les riches voiles qui ſemblent vouloir borner mes regards.

S'il ne s'élève un vent piquant, ſortant des forêts de la ſauvage Ruſſie, qui répande de ſes ailes humides un ſerein pernicieux; ou qu'un vent ſec n'amène une gelée tardive, qui reſſerre & flétrit les dons du Printems, ſouvent des armées innombrables d'inſectes, amenés par les ſombres brouillards, apportent leur poiſon, dévorent les boutons & l'écorce, & ſe font jour juſques au cœur de l'arbre. Foible & mépriſable engeance, mais inſtrument de la vengeance céleſte, dont l'effort paſſager amène la famine dévorante, & détruit l'eſpérance de l'année. Pour arrêter ce fléau, le fermier prudent brûle de la paille auprès de ſon pommier, juſqu'à ce qu'enveloppé de fumée, l'ennemi caché tombe ſuffoqué. Il répand auſſi ſur les fleurs la pouſſière pénétrante du poivre fatal à cet inſecte; ou quand la feuille envenimée commence à ſe rétrecir, il le noie dans ſa coque, & laiſſe prudemment les oiſeaux en faire leur proie.

Habitans de la campagne, ne vous découragez pas; ces vents qui vous paroiſſent ſi cruels, ne ſoufflent pas en vain; ils chaſſent loin de nous les nuages épais ſurchar-

gés de pluie, qui nous viennent en abondance de la mer Atlantique : ils auroient éteint la chaleur de l'Été, & nous auroient plongés dans la tristesse en noyant la récolte avant sa maturité.

Le Nord-Est a épuisé sa rage : il gronde maintenant dans les cavernes de fer où il se trouve renfermé. Le Sud règne à son tour : il détend, il échauffe l'air, & souffle dans son vaste empire les nuages chargés de pluies printanières. Ils paroissent d'abord élever un cordon obscur qu'on apperçoit à peine sur l'horison ; bientôt ils s'entassent rapidement ; la vapeur épaissie s'envole au firmament surchargé, & une obscurité profonde se répand sur l'horison.

Ce ne sont plus ces froides ondes
Dont le Verseau dans ses fureurs
Grossit nos sources vagabondes :
C'est l'heureux tribut d'eaux fécondes
D'où naissent les fruits & les fleurs (1).

Le vent tombe par degrés, un calme profond lui succède. On n'entend plus le moin-

---

(1) Œuvres diverses de M. L. F. Tome I, page 159.

dre souffle agiter les bois épais, ni même le murmure des feuilles du Tremble. Les rivières déridées, & qui paroissent avoir étendu les plis de leurs vagues dans un état d'immobilité, trompent l'œil qui cherche leurs cours. Tout est en silence & dans une attente agréable. Les troupeaux dédaignent les restes des fourages d'hiver, & dévorent de l'œil la nouvelle verdure dont un berger prudent les écarte pendant ces restes d'humidité. Les oiseaux encore incertains s'arrêtent à nétoyer leurs plumes, & à les dégager des perles liquides des frimats, qui y étoient arrêtées : ils les frottent de cette huile naturelle qui les rend impénétrables, & attendent en paix que l'instinct & la nature marquent le moment où tous à la fois doivent commencer leurs concerts. Les montagnes même, les vallons, & les forêts impatientes semblent réclamer les dons de la saison. L'homme supérieur à tout autre être, se promène au milieu de cette heureuse création : il sent, il médite le prix de tant de biens ; & le sentiment qui le porte à se les approprier, le pénètre de joie & de reconnoissance. Enfin la fécondité perce la nue,

elle abreuve doucement les champs, & parsème de gouttes de cryſtal l'étang qui ſemble bouillonner à ſa vue : une douce humidité ſe répand dans toute l'atmoſphère. A peine la pluie imprévue qui marque ſon paſſage eſt-elle entendue de ceux qui errent dans les forêts ſous l'abri du feuillage ; mais qui peut ſe tenir à couvert, tandis que la bonté du ciel verſe ſans meſure l'herbe, les fleurs & les fruits dans le vaſte ſein de la nature. L'imagination enchantée s'anime, & voit tous ces biens au moment même où l'œil de l'expérience ne peut encore que les prévoir. Celle-ci voit à peine la première pointe de l'herbe, & l'autre admire déja les fleurs dont la verdure doit être émaillée.

Ainſi pendant le haut du jour les nuages chargés répandent leurs tréſors naturels ſur la terre humectée, qui reçoit dans ſon ſein la vie végétative, juſqu'au moment où le ſoleil penchant vers ſon déclin paroît tout-à-coup dans le firmament occidental. Il perce, éclaire, & change en lames d'or les nuages voiſins : la lumière rapide frappe ſubitement les montagnes rougies ; & ſes rayons pénètrent les forêts, ſe répandent ſur les

fleuves, éclairent un brouillard jauniſſant qui s'élève ſur la plaine brillante, & colorent les perles de la roſée. Le payſage brille de fraîcheur, de verdure, & de joie; les bois s'épaiſſiſſent; la muſique des airs commence, s'accroît, ſe mêle en concert champêtre au murmure des eaux. Les troupeaux bêlent ſur les côteaux, l'écho leur répond du fond des vallons. Le Zéphir s'élève, le bruit de ſes ailes réunit toutes les voix de la nature réjouie. L'Arc-en-ciel au même inſtant ſort des nuages oppoſés : il ſe déploie, il embraſſe l'horiſon, & développe toutes les couleurs premières, depuis le rouge juſques au violet qui ſe perd dans le firmament que l'arc céleſte embraſſe, & dans lequel il ſemble ſe confondre. Illuſtre Newton, ces nuages oppoſés au ſoleil, & prêts à ſe réſoudre en eau, forment l'effet de ton priſme, & développent à l'œil ſage & inſtruit l'artifice admirable des couleurs, qu'il n'étoit réſervé qu'à toi de découvrir ſous l'enveloppe de la blancheur qui les déroboit à nos regards.

Le vulgaire qui ne voit que l'extérieur, conſidère étonné le brillant enchantement

qui s'abaiſſe doucement ſur les campagnes qui en reçoivent un nouvel éclat. Il court croyant arriver au ſein de la gloire qui deſcend ; mais il s'arrête devant l'arc céleſte qui s'envole & s'évanouit devant lui, & ſon illuſion n'eſt bientôt plus qu'un étonnement.

La nuit tranquille ſuccède à pas lents : l'ombre voile doucement l'éclat du jour. La terre raſſaſiée attend les rayons du matin, pour rendre au jour en parfums par mille tiges nouvellement écloſes, les tréſors verſés dans ſon ſein par la fécondité de la veille. Enfin l'herbe vivante ſort avec profuſion, & la terre entière en eſt profondément veloutée. Le plus habile Botaniſte ne ſauroit en nombrer les eſpèces, quand attentif à ſes recherches, il marche ſeul au long du vallon ſolitaire, ou quand il perce les forêts, & rejette triſtement les mauvaiſes herbes, ſentant qu'elles ne ſont telles à ſes yeux, que parce que ſon ſavoir eſt borné ; ou lorſqu'enfin il franchit les rochers les plus eſcarpés, & porte au ſommet des montagnes des pas dirigés par le ſignal des plantes agitées par les vents, qui ſemblent appeller

ſon avide curioſité : car la nature libérale a prodigué par-tout ſes bienfaits : elle en a confié les germes ſans nombre aux vents favorables qui les diſperſent par-tout, & les dépoſent au milieu des élémens qui les doivent nourrir.

Mais qui peut connoître leurs vertus ? Qui peut porter un œil pur dans ces ſources ſecrettes de la ſanté, de la vie, & de la joie ? Ce fut la nourriture de l'homme dans l'état d'innocence. Age heureux, où le ſang humain n'étoit point mêlé de chair immonde ! L'homme alors étranger aux arts cruels de la vie, aux rapines, au carnage, à la mort, aux excès, aux maladies, étoit le maître & non le tyran du monde.

Le ſcrupule alors éveilloit la race heureuſe de ces hommes purs : elle ne rougiſſoit pas comme aujourd'hui de répandre ſes rayons ſacrés ſur ces êtres livrés à l'empire du ſommeil. Leur aſſoupiſſement, léger comme leurs peines, s'évanouiſſoit doucement : renaiſſans entiers comme le ſoleil, ils ſe levoient pour cultiver la terre qui ſe prêtoit à leurs ſoins, ou pour mener gaîment leurs troupeaux. Occupés de chants, de

danſes, & de doux plaiſirs, leurs heures s'écouloient rapidement dans des entretiens pleins de douceur & de ſageſſe, tandis que dans les vallons ſemé de roſes, l'amour faiſoit entendre ſes ſoupirs enfantins; heureux & libres de toute inquiétude, ils ne connoiſſoient que la douce peine qui pénètre intérieurement, & qui rend le bonheur plus grand. Ces fortunés enfans du ciel ignoroient le tort & l'injuſtice; la raiſon & l'équité étoient leurs lois: auſſi la nature bienfaiſante les traitoit-elle en mère tendre & ſatisfaite. Aucuns voiles n'obſcurciſſoient le firmament. Un vent frais & conſtant parfumoit l'air qu'ils reſpiroient: le ſoleil pur n'avoit que des rayons favorables; les influences du ciel répandues en douce roſée devenoient la graiſſe de la terre. Les troupeaux mêlés enſemble bondiſſoient en sûreté, dans les gras pâturages. Le lion étincelant, du bord des ſombres bois, vit le concert de la nature: ſon terrible cœur en fut adouci, & ſe vit forcé d'y joindre le tribut de ſa triſte joie; car l'harmonie tenoit tout dans une paix parfaite. La flûte ſoupiroit doucement; la mélodie des voix

ſuſpendoit

ſuſpendoit toute agitation ; l'écho des bois répétoit ces ſons harmonieux ; le murmure des vents & celui des eaux, s'uniſſoient à tant d'accords. Tels furent les premiers jours du monde en ſon enfance.

Maintenant ces temps rapides & innocens, d'où les Poëtes fabuleux ont tiré leur âge d'or, ont fait place au ſiècle de fer. Les premiers hommes goûtoient le neƈtar de la vie, nous en épuiſons aujourd'hui la lie. Les eſprits languiſſans n'ont plus cet accord & cette harmonie qui fait l'ame du bonheur ; notre intérieur a perdu tout équilibre, les paſſions ont franchi leurs barrières ; la raiſon à demi éteinte, impuiſſante, ou corrompue, ne s'oppoſe point à cet affreux déſordre ; la colère convulſive & difforme ſe répand en fureur ; ou pâle & ſombre elle engendre la vengeance. La baſſe envie ſèche de la joie d'autrui, joie qu'elle hait parce qu'il n'en fut jamais pour elle. La crainte découragée ſe fait mille fantômes effrayans qui lui raviſſent toutes les reſſources. L'amour même eſt l'amertume de l'ame, il n'eſt plus qu'une angoiſſe triſte & languiſſante au fond du cœur ; ou bien guidé

par un ſordide intérêt, il ne ſent plus ce noble deſir qui jamais ne ſe raſſaſie, & qui s'oubliant lui-même, met tout ſon bonheur à rendre heureux le cher objet de ſa flamme. L'eſpérance flotte ſans raiſon. La douleur impatiente de la vie ſe change en délire, paſſe les heures à pleurer, ou dans un ſilence d'accablement. Tous ces maux divers, & mille autres combinés de pluſieurs d'entr'eux, provenant d'une vue toujours incertaine & changeante du bien & du mal, tourmentent l'eſprit & l'agitent ſans ceſſe. Tel eſt le principe de la vile partialité : nous voyons d'abord avec froideur & indifférence l'avantage de notre ſemblable ; le dégoût & la ſombre haine ſuccèdent & s'enveloppent de ruſes, de lâche tromperie, & de baſſes violences ; tout ſentiment ſociable & réciproque s'éteint, & ſe change en inhumanité qui pénètre & pétriſie le cœur ; & la nature déconcerté ſemble ſe venger d'avoir perdu ſon cours.

Jadis le ciel s'en vengea par un déluge : un ébranlement univerſel ſépara la voûte qui retenoit les eaux du firmament. Elles fondirent avec impétuoſité ; tout retentit du

bruit de leur chûte, elles fracassèrent tout. L'Océan n'eut plus de rivage, tout fut Océan ; & les vagues agitées, se rouloient avec fureur au-dessus des plus hautes montagnes qui s'étoient formées des débris du globe.

Les saisons irritées depuis ont tyrannisé l'univers confondu. L'Hiver piquant l'a affaissé de neiges abondantes ; les chaleurs impures de l'Eté ont corrompu l'air. Avant ce temps, un Printems continuel régnoit sur l'année entière ; les fleurs & les fruits ornoient à l'envi la même branche de leurs couleurs variée ; l'air étoit pur & dans un calme perpétuel. Le souffle du Zéphir agitoit seul les plaines azurées ; les orages n'osoient souffler, ni les ouragans ravager ; les eaux limpides couloient tranquillement ; les matières sulfureuses ne s'élevoient pas dans le firmament pour y former les éclairs : l'humidité mal-saine, & les brouillards d'Automne n'étoient pas suspendus, & ne corrompoient pas les sources de la vie. Maintenant elle est le jouet des élémens turbulens, qui passent du temps serein à l'obscurité, du chaud au froid, du sec à l'humide, concentrant une chaleur maligne qui

change & affoiblit nos jours, les réduit à rien, & tranche leurs cours par une fin prématurée.

Cependant au milieu de ce déluge de maux & d'erreurs, le remède le plus naturel se dérobe à nos connoiſſances bornées. Les ſimples les plus ſalutaires meurent négligés, quoiqu'abondamment doués de cette ame pure qui donne la ſanté, & rajeunit les organes de la vie; don céleſte & bien au-deſſus de toutes les recherches de l'art. L'homme ſanguinaire s'eſt rendu indigne de ces bienfaits naturels; agité d'une ardeur dévorante, il eſt devenu le lion de la plaine, & pire encore. Le loup qui dans la nuit vient enlever la brebis du troupeau, n'a jamais bu de ſon lait, ni fait uſage de ſa laine. Le bœuf, à la forte poitrine duquel le tigre s'attache, n'a jamais labouré pour lui. Ces animaux voraces & impitoyables par nature cèdent à la faim dévorante qui allume leur cruelle rage. Mais l'homme que la nature forma d'un limon plus doux, qu'elle doua d'un cœur propre à concevoir & nourrir les tendres émotions de la bienfaiſance, à qui ſeul elle a enſeigné à pleurer, tandis que de ſon ſein elle verſe pour ſon uſage

mille douceurs, herbes & fruits aussi nombreux que les gouttes de pluie, ou que les rayons qui leur donnent naissance; l'homme, cette belle créature qui porte les doux souris, & dont les regards tendent naturellement vers le ciel; l'homme, hélas! confondu avec les animaux carnaciers, ose tremper sa langue dans le sang! Les bêtes de proie qui vivent de sang & de mort méritent la mort; mais, vous brebis, qu'avez-vous fait? vous race paisible, en quoi avez-vous mérité la mort? vous, dont le lait abondant a ruisselé long-temps dans nos maisons, qui nous prêtâtes vos habits naturels contre la rigueur du froid; & le bœuf simple, cet animal innocent, sans ruses & sans fiel, en quoi nous a-t-il offensé? lui, dont le labeur patient & continuel orna la terre de toute la pompe de la moisson, gémira-t-il sous le couteau du Laboureur cruel qu'il a nourri, & peut-être pour servir au repas d'une fête d'Automne où l'on consomme les fruits gagnés par son travail? Telles sont les idées naturelles de la pureté première de notre cœur; mais dans ces siècles calamiteux il ne nous est permis que d'honorer de

quelques regrets les principes du ſage de Samos (1). Le ciel nous défend tout effor préſomptueux. Sa volonté pleine de ſageſſe nous a fixé dans un état qui ne doit pas encore aſpirer à la pure perfection. Qui ſait d'ailleurs par quels degrés d'exiſtence l'homme doit s'élever peu-à-peu, & monter à un état plus parfait ?

Quand après ces pluies du Printems les eaux commencent à décroître, & à rentrer dans leurs bornes ordinaires ; quand une écume blanchâtre deſcend le long des rivages mouſſeux & que les eaux encore un peu troubles favoriſent les ruſes du pêcheur, il eſt temps d'amorcer la truite. Prépare alors tout le petit arſenal de la pêche, la mouche artiſtement imitée, & preſſant les crampons de l'hameçon, la ligne qui s'allonge en ſe diminuant imperceptiblement, & acquiert par-là une force élaſtique ; enfin le cordonnet flottant, formé de la dépouille d'un courſier blanc.

Quand le Soleil dans ſa force perce les eaux de ſes rayons ardens, & éveille la

(1) Pythagore.

troupe écaillée, leve-toi gaîment, & cours à ton agréable exercice ; fur-tout fi les vents d'occident font parler les eaux, & chaffent par intervalles les nuages pleins de pluie, fuis le courant des eaux qui murmurent en traverfant les collines & les forêts, & monte jufqu'à leur fource. Parcours enfuite ce labyrinthe pierreux, jufqu'à ce que dans fa courfe, il forme une efpece d'étang où fes petites Nayades aiment dans leurs jeux à jouir de l'efpace. Jette ton amorce trompeufe juftement dans le point douteux où le ruiffeau tremblant commence à s'élargir, où les ondes bouillonnent autour de la pierre, & où repouffées du bord creux qui les rejette, elles forment de petites vagues. Remarque d'un œil attentif le poiffon qui faute, tandis que tu conduis avec art ta ligne courbée : il s'élève en jouant fur la furface des eaux, où il s'élance preffé par la faim. Fixe alors ton hameçon ; jette légérement fur le bord mouffeux les plus imprudens ; attire les autres lentement vers la pente du rivage, d'une main proportionnée à leurs forces. S'ils font trop foibles, c'eft une proie indigne, & qui ne méritoit pas

tes soins ; dégage-les doucement : prends pitié de leur jeunesse, & du court espace qu'ils ont eu pour jouir de la lumière du ciel ; rends à leurs retraites ces enfans des eaux. Mais si tu attires de ces demeures sombres, & de dessous les racines tortueuses des arbres, le monarque des ruisseaux, il faut alors que tu redoubles d'adresse. Il examine l'amorce, & la suit long-temps avec précaution, souvent il l'essaie ; mais la moindre ride de l'eau réveille sa crainte jalouse. Heureusement, enfin, un nuage passe, & obscurcit le Soleil ; craignant de perdre sa proie, s'élance témérairement, & saisit la mort. Blessé profondément il part comme un trait, & fuit de toute la longueur de la ligne ; il cherche le marécage, l'abri le plus bourbeux des roseaux, & les trous les plus profonds, son ancienne & tranquille demeure. Il saute, se plonge dans le fort des eaux sans pouvoir échapper au trait qui l'a abusé. Vous, qu'il ne peut fuir, prêtez la main à sa course furieuse, retenez-la quelquefois, fléchissez souvent, & suivez-le à travers le cours des eaux, épuisez ainsi sa rage inutile, jusqu'à ce que flottant étendu

ſur le côté, & abandonné à ſon deſtin, il vous livre votre proie, que vous retirerez gaîment ſur le rivage.

Ainſi ſe paſſent les heures tempérées : mais quand le Soleil du haut de ſon trône du midi, diſperſe les nuages & répand le calme & la langueur ſur les eaux, cherche alors l'ombre du rivage, & repoſe à l'abri du ſureau touffu, & du lilas ſauvage qui répand dans le vallon ſon odeur agréable ? là la primevere penche ſa tête baignée de roſée, & la violette s'y cache parmi les humbles enfans de l'ombre, où couché ſous ce frêne étendu qui pare le bord eſcarpé, d'où la colombe à l'aile rapide prend ſon eſſor bruyant, ou bien enfin aſſis au pied de ce roc ſourcilleux où le faucon fait ſon nid, donne un libre cours à tes rêveries, & laiſſe errer tes penſées à travers ces ſcènes champêtres, que le Berger de Mantoue illuſtra jadis par l'harmonie incomparable de ſes chants. Que l'œil vif de ton imagination gliſſe à travers le payſage : où aſſoupi par les échos des bois & le murmure des eaux, abſorbé dans une méditation ſolitaire, rêvant doucement & ſans ſoins, puiſſe-tu confondre & réunir mille

images agréables, émousser tous les traits des passions dans le calme & la paix, & ne souffrir dans ton cœur que les tendres émotions, sentiment pur, également ennemi de la léthargie de l'ame & du trouble de l'esprit.

Vois cette perspective enchantée qui ordonne à ma Muse d'en détailler les beautés ? mais qui peut peindre comme la Nature ! L'imagination, à l'aide des plus séduisantes fictions, peut-elle rendre sa brillante variété ? Parviendra-t-elle à mêler ses couleurs avec cette adresse incomparable, & à les nuancer comme elles le font dans chaque bouton qui s'épanouit ? Si l'imagination ne peut suffire à cette tâche délicieuse, que pourra faire le langage ? Comment faire passer dans mes expressions l'éclat brillant & doux de tant de couleurs ? Comment leur donner cet esprit inépuisable de vie qui répand l'abondance variée de tant de parfums ravissans ?

Cependant même en échouant dans le projet, le travail en sera délicieux. Venez donc, Nymphes & Bergers, vous dont le cœur a senti les ravissemens de l'amour délicat ; &

toi que j'aime, orgueil de mes chants, formée par les Grâces, toi la beauté même, viens avec ces yeux baiſſés, modeſtes & doux, & ces regards meſurés qui pénètrent l'ame profondément, & où ſe peignent à la fois une aimable légéreté, la ſageſſe, la raiſon, la vive imagination, & un cœur ſenſible, viens honorer le Printems qui paſſe couronné de roſes. Marchons à la roſée du matin, & cueillons dans leur primeur ces fleurs fraîchement écloſes pour orner les treſſes de tes cheveux, & parer ce ſein délicieux qui ajoute encore à leur douceur.

Vois dans ce vallon tortueux tous les préſens réunis de la fraîcheur & de l'humidité. Vois comme le lis s'abreuve du ruiſſeau caché, & a peine à percer à travers l'abondance du pâturage : promenons-nous ſur ces champs couverts de féves en fleurs (1), lieux où le Zéphir qui parcourt ces vaſtes campagnes, nous apporte les parfums qu'il y a raſſemblés ; parfums mille fois plus doux, plus ſalubres, plus flatteurs pour les ſens,

---

(1) Les féves en fleurs rendent une odeur des plus agréables.

plus ſenſibles à l'ame, que ne furent jamais ceux de l'Arabie. Ne crois pas indigne de tes pas cette prairie fraîche & riante, couverte de verdure, & émaillée de mille fleurs. C'eſt le négligé de la Nature vaſte & champêtre que l'art n'a point défiguré, & qui prodigue mille beautés à l'œil égaré. Ici de nombreux eſſaims d'abeilles rempliſſent leur tâche délicieuſe, nation laborieuſe qui perce & enveloppe l'air tempéré, & s'attache au bouton dont elle ſuce la pure eſſence & l'ame éthérée; ſouvent auſſi elle oſe s'écarter ſur la bruyère éclatante de pourpre, où croît le thym ſauvage, & elle s'y charge d'un précieux butin.

Rentrons dans les jardins que l'art a perfectionnés; ils ouvrent à la vue leurs perſpectives & leurs allées vertes. Attiré dans ce labyrinthe, l'œil empreſſé erre avec diſtraction. Dans les boſquets couverts, où regne une douce obſcurité qui ſe prolonge & ſouffre à peine quelque étincelle du jour, la promenade s'étend en longs détours, & s'ouvrant tout-à-coup, découvre aux regards ſurpris le firmament qui s'abaiſſe, les rivières qui brillent, les étangs émus par les vents

vents doux, des groupes de forêts obſcurcies, des tours qui fixent l'œil, les montagnes qui ſe confondent dans l'air, & la mer dans le lointain. Mais pourquoi m'égarer au loin, tandis qu'au long de ces bordures éclatantes dans un payſage mêlé de fleurs, brille avec la roſée le beau Printems qui développe toutes ſes graces.

Le perce-neige & le ſaffran s'offrent d'abord; la marguerite, la primevère, la violette d'un bleu foncé, le polianthe de mille couleurs, la penſée & les plantes prodigues qui embaument le jardin, reçoivent & préparent les plus doux parfums; les anemones, les oreilles-d'ours enrichies de cette poudre brillante qui orne leurs feuilles de velours, la pleine renoncule d'un rouge ardens, décorent la ſcène éclatante. Enſuite la nation des tulipes où la beauté déploie ſes caprices innocens, qui ſe perpétue de race en race, & dont les couleurs variées ſe multiplient & ſe mélangent à l'infini comme les germes premiers: tandis qu'elles éblouiſſent l'œil charmé, le fleuriſte plein de joie reçonnoît avec un ſecret orgueil les miracles de ſa main. Toutes les fleurs ſe ſuc-

cèdent depuis le bouton qui naît avec le Printems, jufqu'à celles qui embaument l'Eté. Les hyacinthes du blanc le plus pur s'abaiffent & préfentent leur calice incarnat; les jonquilles d'un parfum fi puiffant, le narciffe encore penché fur la fontaine fabuleufe, & d'une belle carnation; les œillets agréablement tachetés, la rofe de Damas qui garnit & décore l'arbufte, tout s'offre à la fois aux fens étonnés & ravis : l'expreffion ne fauroit rendre l'infinie variété, les délices, l'odeur, les couleurs, le fouffle de la nature, ni fa beauté fans bornes.

Source de l'être, ame univerfelle du ciel & de la terre, effence première, falut. Je t'adore profterné; fans ceffe mes penfées s'élèvent vers toi, dont la main toucha le grand tout & lui imprima la perfection. C'eft par toi que l'efpèce variée de la végétation enveloppée dans fes membranes, & garnie de feuilles, eft vivifiée & imbibée de rofée. Par toi chaque plante s'élève dans le fol qui lui eft propre, & attire par cent tuyaux les fucs de la terre nourricière. A ta voix le Soleil du Printems réveille la fève engourdie & refferrée par les vents

d'Hiver ; elle reprend un mouvement fluide & une vive fermentation ; elle monte & colore cette scène brillante & variée à l'infini.

Mon sujet s'élève & quitte le règne végétal ; prends aussi, ma Muse, un vol nouveau, l'harmonie des bois t'appelle, & t'invite à sortir dans les plus rians atours de la simplicité & de la joie. Vous Rossignols, prêtez-moi vos chants, répandez dans mes vers l'ame touchante & variée de votre mélodie. Mais à peine je touche la première note, que le monotone interprète du Printems m'interrompt ; il chante un sujet inconnu à la renommée, & qui est la passion des bois.

Au temps où l'amour, cette ame universelle, s'éveille, prend l'essor, pénètre, échauffe l'air, & souffle l'esprit de vie dans tous les ressorts de la Nature, la troupe ailée renaît à la joie, & sent l'aurore des desirs. Le plumage des oiseaux mieux fourni se peint de plus vives couleurs ; ils recommencent leurs chants long-temps oubliés, & gazouillent d'abord foiblement ; mais bientôt l'action de la vie se communique aux ref-

ſorts intérieurs, elle gagne & s'étend, entraîne un torrent de délices, dont l'expreſſion ſe déploie en concerts qui n'ont pas de bornes. La meſſagère du matin, l'alouette, s'élève en chantant à travers les ombres qui fuient devant le crépuſcule du jour, elle appelle d'une voix perçante & haute les chantres des bois, & les éveille au fond de leur demeure. Les taillis, les buiſſons, chaque arbre irrégulier, chaque arbuſte enfin rend à la fois ſon tribut d'harmonie. La Grive & l'Alouette des bois ſemblent s'efforcer pour ſe faire entendre au-deſſus de la troupe gazouillante. Philomele écoute, & leur permet de s'égayer, certaine de rendre les échos de la nuit préférables à ceux du jour. Le Merle ſiffle dans la haie, le Pinçon répond dans le boſquet; les Linottes ramagent ſur le genêt fleuri; & mille autres ſous les feuilles nouvelles mêlent & confondent leurs chants mélodieux. Le Geai, le Corbeau, la Corneille, & les autres voix diſcordantes & dures à entendre ſeules, ſoutiennent & élèvent le concert, tandis que la voix gémiſſante de la Colombe le radoucit.

Toute cette muſique eſt la voix de l'amour;

c'eſt lui qui enſeigne le tendre art de plaire aux oiſeaux & aux animaux. L'eſpèce chantante eſſaie tous les moyens que l'amour inventif peut dicter ; chacun d'eux, en courtiſant ſa maîtreſſe, verſe ſon ame toute entière. D'abord dans une diſtance reſpectueuſe ils font la roue dans le circuit de l'air, & tâchent par un million de tours d'attirer l'œil ruſé, & moitié détourné, de leur enchantereſſe volontairement diſtraite. Si elle ſemble s'adoucir & ne pas déſapprouver leur amour, leurs couleurs deviennent plus vives ; attirés par l'eſpérance, ils avancent promptement ; enſuite, comme frappés d'une atteinte inviſible, ils ſe retirent en déſordre ; ils ſe rapprochent encore en tournant amoureuſement, battent de l'aile, & chaque plume friſſonne de deſir.

Les gages de l'Hymen ſont reçus : les amans s'envolent au fond des bois où les conduiſent leur inſtinct, le plaiſir, leurs beſoins, ou le ſoin de leur ſûreté. Ils obéiſſent au grand ordre de la Nature, qui a ſon objet en leur prodiguant ces douces ſenſations. Quelques-uns ſe retirent ſous le houx pour y faire leurs nids ; d'autres dans le

fourré le plus épais. Certains confient aux ronces & aux épines leur foible postérité; les fentes des arbres offrent à d'autres un asyle; leurs nids sont de mousse, & ils se nourrissent d'insectes. Il en est qui s'écartent dans les vallons déserts, & y forment dans l'herbe sauvage l'humble contexture de leurs nids. La plupart se plaisent dans la solitude des bois, dans des lieux sombres & retirés, ou sur des bords mousseux, escarpés, rivages d'un ruisseau dont le murmure les flatte; tandis que les soins amoureux les fixent & les retiennent. Il en est enfin qui s'établissent dans les branches du noisetier penché sur le ruisseau plaintif. La base de l'architecture de leurs maisons est de branches sèches, construites avec un artifice merveilleux, & liées de terre. Tout vit, tout s'agite dans l'air battu de leurs ailes innombrables. L'Hirondelle, empressée de bâtir & d'attacher son fragile palais, rase & enlève la fange des étangs: mille autres arrachent le poil & la laine des troupeaux; quelquefois aussi ils dérobent les brins de paille dans la grange, jusqu'à ce que leur habitation soit douce, chaude, propre & achevée.

La femelle garde le nid assidument ; elle n'est tentée d'abandonner sa tendre tâche, ni par la faim aigue, ni par les délices du Printems qui fleurit autour d'elle. Son amant se place sur une branche vis-à-vis d'elle, & l'amuse en chantant sans relâche. Quelquefois il prend un moment sa place, tandis qu'elle court à la hâte chercher son repas. Le temps marqué pour ce pieux travail étant accompli, les petits, nuds encore, mais enfin parvenus aux portes de la vie, brisent leurs liens fragiles, & paroissent une famille foible, demandant avec une clameur constante la nourriture. Quelle passion alors ! quels sentimens ! quels tendres soins s'emparent des nouveaux parens ! ils volent transportés de joie, & portent l'aliment le plus délicieux à leurs enfans, le distribuent également, & courent promptement en chercher d'autres. Tel un couple innocent maltraité de la fortune, mais formé d'un limon généreux, & qui habite une cabane solitaire au milieu des bois, sans autre appui que la Providence, épris des soins que méconnoissent les cœurs vulgaires, s'attendrit sur les besoins d'une famille nom-

breuse, & retranche sur sa propre nourriture de quoi fournir à sa subsistance.

Non-seulement l'Amour, ce grand être du Printems, rend la troupe ailée infatigable au travail, mais il lui donne encore le courage de braver le péril, & l'adresse de l'écarter de l'objet de ses soins. Si quelque pas effrayant trouble la tranquillité de sa retraite, aussi-tôt l'oiseau rusé vole en silence d'une aile légère sur un arbrisseau voisin; il sort ensuite de-là comme alarmé, pour mieux tromper l'Ecolier qu'il éloigne ainsi de son objet. Par un semblable motif, le Pluvier à l'aile blanche, rode autour de l'Oiseleur errant, il fait résoner le bruit de ses ailes, en dirigeant son vol en rasant la plaine, il s'écarte pour l'éloigner de son nid. Le Canard & la Poule de bruyère vont sur la mousse raboteuse & sur la terre inculte, voltigeant comme leurs petits; pieuse fraude, qui détourne de leur couvée, l'Epagneul qui les poursuit.

Muse, ne dédaigne pas de pleurer tes frères des bois, surpris par l'Homme tyran, privés de leur liberté & de l'étendue de l'air, & renfermés dans une étroite prison. Ces jo-

lis esclaves s'attristent & deviennent stupides, leur plumage est terni, leur beauté fanée, leur vivacité perdue. Ce ne sont plus ces notes gaies & champêtres qu'ils gazouilloient sur le hêtre. O vous, amis de l'amour & des tendres chants, épargnez ces douces lignées, quittez cet art barbare, pour peu que l'innocence, que les doux accords, ou que la pitié aient de pouvoir sur vos cœurs.

Gardez-vous sur-tout d'affliger le Rossignol en détruisant ses travaux. Cet Orphée des bois est trop délicat pour pouvoir supporter les durs liens de la prison. Quelle douleur pour la tendre mère, quand revenant le bec chargé, elle trouve son nid vuide, & ses chers enfans dérobés par un ravisseur impitoyable. Elle jette sur le sable sa provision désormais inutile; son aile languissante & abattue peut à peine la porter sous l'ombre d'un peuplier voisin pour y pleurer sa perte. Là, livrée à la douleur, elle gémit & déplore son malheur pendant la nuit entière; elle s'agite sur la branche solitaire; sa voix toujours expirante s'épuise en sons lamentables. L'écho des bois soupire à son chant, & répète sa douleur.

Le temps arrive où les petits parés de leurs plumes, impatiens, dédaignent l'assujettissement de leur enfance. Ils essaient la force de leurs ailes, & demandent la libre possession des airs. La liberté va bientôt rompre les liens de la parenté devenue désormais inutile ; la Providence toujours économe ne donne à l'instinct que le nécessaire. C'est dans quelque soirée d'une douce & agréable chaleur, où l'on ne respire dans les bois que le baume des fleurs, au moment où les rayons du soleil tombant s'affoiblissent, que la jeune famille parcourt de l'œil l'étendue des cieux, jette ses regards sur le vaste sein de la Nature commune à tous les êtres, & cherche, aussi loin que la vue peut s'étendre, où elle doit voler, s'arrêter, & trouver sa pâture. Les jeunes élèves se hasardent enfin, ils voltigent autour des branches voisines ; ils s'effraient sur le tendre rameau, sentant l'équilibre de leurs ailes trop foibles encore : ils se refusent en tremblant à la vague de l'air, jusqu'à ce que les auteurs de leurs jours les grondent, les guident, & les font partir. La vague de l'air s'enfle sous ce nouveau fardeau, & son mouvement

enſeigne à l'aile encore novice, l'art de flotter ſur l'élément ondoyant. Ils deſcendent ſur la terre; devenus plus hardis, leurs maîtres les mènent, & les excitent à prolonger leur vol peu-à-peu: quand toute crainte eſt bannie, & qu'ils ſe trouvent en pleine jouiſſance de leur être, alors les parens, quittes envers eux & la Nature, voient leur race prendre légérement l'eſſor, & pleins de joie ſe ſéparer pour toujours.

Sur le front ſourcilleux d'un rocher ſuſpendu ſur l'abîme, & ſemblable à l'effrayant rivage de Kilda qui ferme les portes du ſoleil, quand cet aſtre court éclairer le monde Indien, le même inſtinct varié force l'Aigle brûlant d'une ardeur paternelle à enlever dans ſes fortes ſerres ſes enfans audacieux, déja dignes de ſe former un royaume; il les arrache de ſon aire, ſiège élevé de cet empire qu'il tient depuis tant de ſiècles en paix & ſans rivaux, & d'où il s'élance pour faire ſes courſes, & [illegible]cher ſa proie juſques dans les iſles les plus éloignées.

Si je tourne mes pas vers cette habitation ruſtique, entourée d'ormeaux élevés & de vénérables chênes qui invitent le bruyant

Corbeau à bâtir son nid sur leurs plus hautes branches, je puis d'un œil satisfait contempler le gouvernement varié de toute une nation domestique. La Poule soigneuse appelle & rassemble autour d'elle toute sa famille caquetante, nourrie & défendue par le superbe Coq. Celui-ci marche fièrement & avec grace ; il chante d'une poitrine vigoureuse, défiant ses ennemis. Sur les bords de l'étang, le beau Canard panaché précède ses petits, & les conduit à l'eau en babillant. Plus loin le Cigne majestueux navige, il déploie au vent ses voiles de neige ; son superbe col en arc précède le sillage, & ses pieds semblent des rames dorées ; il garde son isle environnée d'osier, & protège ses petits. Le Coq-d'Inde menace hautement, & rougit, tandis que le Paon étend au soleil le fastueux mélange de ses vives couleurs, & marche dans une majesté brillante. Enfin pour terminer cette scène champêtre, le gémissant Tourtereau vole occupé d'une poursuite amoureuse ; sa plainte, ses yeux & ses pas, n'ont qu'un objet.

Tandis que les doux habitans de l'ombrage s'abandonnent au tendre amour, un monde d'animaux

d'animaux plus ſauvage mugit & s'élance avec fureur, enflammé d'ardeur & de deſir. Le Taureau profondément embraſé ſent la paſſion brûlante circuler dans ſes fortes veines ; il dédaigne les gras pâturages, & s'enfonce dans le genêt, dont les branches épaiſſes battent autour de ſes vaſtes flanc. A travers le labyrinthe des bois il s'égare découragé, & néglige le tendre bourgeon, qui dans d'autres temps eût tenté un appetit qu'il a perdu. Souvent abſorbé dans des idées de jalouſe frénéſie, il cherche le combat, & frappant au haſard de ſes cornes contre la terre, il croit trouver un rival dans chaque racine raboteuſe des arbres. S'il le rencontre, la guerre eſt déclarée ; leurs yeux étincellent de fureur ; ils frappent la terre qu'ils vont enſanglanter ; le ſable vole autour d'eux, un profond mugiſſement eſt le prélude de la bataille. Cependant la belle Geniſſe à la douce haleine, demeure près de là, tranquille ſpectatrice d'un combat dont elle doit être le prix ; & dont ſa vue augmente la fureur. Le Courſier tremblant, ſurpris dans chaque nerf d'une ardeur invincible, indocile au mords, inſenſible au châtiment, élève fiérement ſa

tête ; appellé dans les plaines éloignées par l'attrait du plaiſir, il s'échappe ſur les rochers, dans les bois, & ſur les montagnes, il hennit & reſpire ſur leur ſommet : il ſe décide enſuite tout-à-coup, & abandonne ces lieux eſcarpés ; il ſe précipite à travers les torrens qui écument au bas des collines ; & leurs gouffres même les plus dangereux ne ſauroient mettre d'obſtacle à ſa courſe rapide. Tel eſt l'empire de la brûlante paſſion qui règne dans ſon cœur, & qui accroît ſes forces.

Les monſtres de l'abîme écumant ne ſont pas ſans délices dans le Printems. Eveillés au fond de leurs cavernes fangeuſes & bleuâtres, ils ſe plongent & roulent dans une joie peſante. On ne peut raconter ſans horreur les ſons diſcordans & les cruels raviſſemens de cette eſpèce ſauvage ; comment ils rôdent, & comment leur brutalité naturelle s'accroît par l'aiguillon de la flamme qui les dévore : agités & furieux, ils murmurent leur horrible amour & le font retentir dans les vaſtes mers. Mais je me laiſſe emporter par mon ſujet, & j'oublie que je le chante aux Beautés Britanniques ; elles m'impoſent

ſilence, & me ramènent au ſommet des côteaux, où les bergers aſſis ſur des bancs de gazon, regardent avec joie & délices le Soleil couchant. De nombreux troupeaux paiſſent autour d'eux, & bêlent en cadence variée. Les jeunes Agneaux attendent impatiemment l'inſtant de leur liberté; quand le ſignal eſt donné, ils ſortent en bondiſſant, & parcourent ces tranchées (1) qui entourent la colline, ouvrages anciens de la guerre, lorſque dans des temps barbares la Grande-Bretagne déſunie verſoit inutilement ſon ſang dans des querelles continuelles, & avant qu'elle parvint à cet état pleinement tranquille & ſtable, où la richeſſe aborda dans

(1) L'Angleterre eſt pleine de traces des anciens camps Romains, Saxons, Bretons & Danois. On les diſtingue par leurs formes. Il y a auprès de Dorcheſter le camp Romain le plus beau & le plus entier qu'il y ait en Europe. Ce ſont trois remparts, l'un derrière l'autre d'une hauteur & d'une largeur extraordinaires. Les fortifications de la porte Decumane, par où on alloit à l'eau ſont encore en bon état & ſont un chef-d'œuvre militaire par la quantité & la juſteſſe des ouvrages extérieurs pour favoriſer la retraite & les ſorties.

ſes contrées ; avant que le commerce levât ſa tête dor, & que la liberté & ſes lois impartiales veillaſſent ſur nos travaux, & fiſſent de notre patrie la merveille de l'Univers.

Réponds, Homme téméraire, ſavant orgueilleux, dis quel eſt le ſouffle tout-puiſſant, cette loi univerſelle, qui inſtruit également les quadrupèdes & les oiſeaux du ciel, & les embraſe des feux de l'amour ? C'eſt Dieu ſeul, cet être vivifiant, dont l'eſprit ſans bornes pénètre tout par ſa force infinie, règle, ſoutient & gouverne l'Univers. Seul il agit ſans relâche, tandis qu'il ſemble avoir réſigné l'action ſubdiviſée à l'infini, dans ce prodigieux aſſemblage formé avec tant de perfection, modèle créé de toutes choſes incréées ; mais quoique caché à l'œil le plus perçant, l'Auteur divin paroît dans ſes ouvrages. C'eſt toi ſur-tout, aimable Printems, qui dans tes douces ſcènes nous montres Dieu en ſouriant. Tandis que l'eau, la terre & l'air atteſte ſa bonté, il élève, il éclaire l'inſtinct animal ; chaque année il pénètre, il anime la ſimplicité de ſon cœur, & lui prodigue la tendreſſe & la joie.

Donnons à nos chants un eſſor plus noble,

& peignons le pouvoir actif du Printems sur l'Homme même. Quand les influences du ciel & celles de la terre à l'envi concourent à calmer son ame, à élever son être, peut-il alors se refuser à la joie universelle de la Nature ? Les passions cruelles peuvent-elles troubler son cœur, pendant que chaque zéphyr est la paix, & que chaque grotte est harmonie ? Fuyez les délicieuses routes du Printems fleuri, vous, sordides enfans de la terre, durs & insensibles aux malheurs d'autrui, & seulement prodigues envers vous-même, fuyéz. Venez, esprits généreux, que la bonté divine échauffa de ses plus purs rayons, à qui elle daigna communiquer ce sentiment universel qui voit d'un œil également tendre toutes ses créatures ; vous dont le front ouvert & les regards bienfaisans invitent le besoin modeste à sortir de sa sombre retraite. La bonté impatiente n'attend point d'être invoquée. Vos recherches actives pénètrent dans les plus sombres réduits, pour y adoucir les fléaux de l'Hiver. Ainsi le ciel agit en silence, & surprend le cœur solitaire avec une bonté inattendue. C'est pour vous que les vents agités soufflent le Printems ;

c'eſt pour vous que les nuages aſſemblés deſcendent en abondance ſur le monde, & que le ſoleil verſe ſes rayons les plus doux, vous, fleurs de la race humaine. Dans ces jours formés par le Printems, la maladie lève ſa tête languiſſante ; la vie ſe renouvelle ; la ſanté rajeunit, & ſe ſent régénérée. Le contentement marche, & reſſent les prémices d'un bonheur, qu'il n'eſt pas au pouvoir des rois d'acheter : la ſérénité ſuccède, elle appelle la penſée & la tranquille contemplation. Le ſoin maternel de la Nature travaille rapidement, il échauffe notre ſein, juſqu'à ce qu'élevés au raviſſement & à la chaleur enthouſiaſte, nous ſentions la Divinité préſente, & goûtions la joie de Dieu à voir un monde heureux.

Tels ſont, ô mon cher Littleton (1), les ſentimens ſacrés de ton cœur, de ce cœur

(1) Il étoit en dernier lieu Chancelier de l'Echiquier. Il a de l'eſprit. Il a fait d'aſſez bons morceaux de Poéſie, & a donné un ouvrage ſur la converſion de S. Paul. Il a auſſi prêté la correction de ſa plume à une hiſtoire des Papes dont le premier volume eſt bon.

éclairé des plus purs rayons de la raiſon humaine. Tes paſſions, ainſi que tes idées, ſuivent cette brillante gradation, quand tu t'égares avec ta Muſe dans les riantes routes du Parc d'Angley. Là tu marches en ſilence au long du vallon & des bois; tu t'arrêtes auprès de ces rochers mouſſeux, où les eaux ruiſſelantes joue & tombent en caſcade, & forment la brillante perſpective de tes allées; où, t'aſſeyant à l'ombre de ces chênes reſpectables dont les têtes touffues montent aux cieux, jettées avec grace par la main négligée de la Nature, ton oreille flattée écoute les doux ſons de la voix variée de la paix ruſtique, les Bergers, les troupeaux, le chant des oiſeaux, le ſouffle du zéphyr, le murmure enfin des ruiſſeaux qui gazouillent parmi les cailloux & les racines entrelacées. Souvent diſtrait de ces objets ſimples, tu t'élances en idée à travers le monde philoſophique, où par un brillant enchaînement s'élèvent des merveilles continuelles pour l'œil ſavant & religieux. Tantôt guidé par la vérité hiſtorique, tu parcours les annales des temps reculés, méditant avec l'ardeur & le zèle d'un cœur citoyen, inacceſſible à la rage

factieuse des partis, le bonheur de la Grande-Bretagne : tu admires comment du milieu de ce gouffre vénal, la vertu de la nation prend chaque jour de nouvelles forces, & s'illustre par la naissance & la perfection des Arts. Quelquefois abandonnant ces graves objets, tu sacrifies aux Grâces & cultives les Muses, tandis qu'avec un goût sûr & rafiné tu fais revivre les chants merveilleux de la plus auguste antiquité, que les tiens imitent & surpassent. Peut-être que ta Lucinde (1) devient la compagne de tes pas ainsi que de tes pensées. Alors la Nature entière porte à l'œil de l'Amant un regard d'amour; & tout le tumulte d'un monde coupable, guidé par des passions brutales, s'évanouit. Là, dans une paix inaltérable, le sentiment anime de tendres cœurs, & verse ses trésors abondans dans une conversation variée où il devient l'ame de chaque sujet. Tantôt assis, tantôt errant, tu puises dans ses yeux où règnent le sentiment, les graces aimables, & une tendre vivacité, cette joie, ce ravissement divin, bonheur inexpri-

(2) Son Epouse, sur la mort de laquelle il a fait une belle Elégie.

mable, que l'Amour ſeul donne au petit nombre de ſes favoris. Heureux Amans, bientôt vous regagnez les hauteurs, d'où un payſage immenſe s'offre à votre vue. L'œil s'égare, & ſe porte ſur les collines & les vallons, dans les bois & les plaines, ſur la verdure des camps entre-mêlés de ſombres bruyères. Vous découvrez les villages placés agréablement entre les arbres; les villes élevées & remarquables par d'épaiſſes colonnes de fumée : la vue s'arrête ſur le temple de la Juſtice, elle s'attache ſur les demeures bienfaiſantes du génie de l'hoſpitalité. Le payſage ſe briſe enfin & ſe réunit, montant par degrés & peignant à l'œil trompé des collines eſcarpées : dans le lointain les montagnes de Galles, ſemblables à des nuages éloignés qui enveloppent l'horiſon, s'élèvent, & répandent l'obſcurité.

L'influence de l'année renaiſſante opère ſur tout. Maintenant une rougeur plus fraîche & plus vive que l'incarnat, relève l'éclat du teint d'une jeune Bergère ; le rouge de ſes lèvres devient plus foncé, elle reſpire la jeuneſſe, une flamme humide éclate dans ſes yeux ; ſon ſein animé s'élève avec des palpi-

tations inégales ; un doux tumulte ſe gliſſe dans ſes veines, & ſon ame entière s'énivre d'amour. Le trait perçant vole & pénètre l'Amant ; il ſe détourne, il chérit le pouvoir qui le domine, ſes forces l'abandonnent, & il ſoupire languiſſamment. Jeunes beautés, gardez alors, gardez avec plus de ſoin que jamais vos cœurs fragiles. Ne vous fiez pas à ces ſoupirs intéreſſans, à ces regards triſtes, modeſtes, qui reſpirent la tendreſſe & la ſoumiſſion, mais dangereux au fond & trompeurs. Que ces ſermens qui cachent le parjure ſous le langage d'une douce adulation, n'entraînent pas votre foible volonté ; ne confiez pas vos doux inſtans à l'homme ſéducteur dans ces boſquets parfumés de roſes, & tapiſſés de chevrefeuil, au moment dangereux où le crépuſcule du ſoir tire ſes rideaux cramoiſis.

Et vous, jeuneſſe inconſidérée, fuyez l'Amour, avant qu'il ſoit devenu le maître, craignez la douceur de ces regards empoiſonnés ; il ne ſera plus temps, quand des torrens de fauſſes délices s'empareront de votre cœur. Alors la ſageſſe demeure vaincue, & la réputation flétrie s'évanouit, tandis que

l'ame passionnée se perd dans les visions d'un bonheur chimérique, & chérit son illusion. Ces graces enflamées, ce souris charmant, ce regard modeste, sous ces dehors qui vous semblent les cieux, cachent la ruse, la cruauté, & la mort. Toujours cette voix de Syrène gazouille à l'oreille trompée, l'enchante, & l'attire sur les bords du précipice au milieu d'une joie fatale.

Alors honteusement couché dans le sein même de l'Amour, parmi les chants, les parfums, les vins & les heures folâtres, le fier repentir élève au milieu des roses sa tête de serpent : une angoisse subite pénètre le cœur abbatu ; l'honneur revit par intervalles, & le remords impatient s'élève de temps en temps contre le pesant fardeau du crime.

Dans l'absence, l'Amant est en proie à mille douleurs imaginaires. Dès son réveil la fureur s'empare de son ame ; l'inquiétude nourrie de fantômes vains glace ses sens, & flétrit la fleur de sa vie. Sa fortune négligée tombe en ruine & s'évanouit : à ses yeux le soleil est sans lumière, le Printems est sans fleurs, la voûte brillante des cieux se resserre sur sa tête, & la nature entière languit &

s'efface. L'Amante ſeule écoutée, ſeule vue & ſentie, poſſède chaque penſée, s'empare de chaque ſens, & palpite dans chaque veine. Les livres ne ſont pour lui qu'une occupation ſtupide, les amis qu'ennui; au milieu même de la ſociété, il demeure triſte, ſeul & diſtrait : ſes diſcours ſont ſans ſuite, tandis qu'emporté par une foule de penſées, ſon eſprit diſtrait s'envole au ſein de ſa belle abſente, & paroît abandonner le corps d'un Amant abſorbé dans la mélancolie, la tête penchée, & les yeux chargés d'amour. Réveillé tout-à-coup, & ſortant de ſa léthargie, il cherche les ténèbres qui ſympatiſent avec l'état de ſon cœur. Guidé par un reſte de lueur, l'ombre vague, qui lui dérobe le ruiſſeau coulant, plaît aux fantômes romaneſques qui l'agitent; là, s'égarant dans ſes ſombres penſées, il ſe perd dans des rêveries qui lui percent le cœur, & s'abandonne tout entier à ſa paſſion. Couché ſur le gazon au milieu des lys penchés, il trouble l'air de ſes ſoupirs, & groſſit les ruiſſeaux de ſes larmes. Ses jours ſe conſument ainſi dans les peines : il ne quitte ſa triſte retraite, que lorſque le flambeau de la nuit paroît ſur les barrières de

l'Orient argenté, & mène à sa suite les heures tranquilles. L'Amant égaré sort alors, & marche à la clarté foible & tremblante de ses rayons; son ame en est adoucie : il prie l'oiseau de la nuit de mêler sa plainte à l'expression de ses douleurs. Souvent tandis que le monde, les soins & leur suite inquiète, ensevelis dans l'ombre favorable, cèdent aux douceurs du sommeil, veillant à la lueur d'une lampe solitaire, il épanche les tourmens de son cœur dans la Lettre destinée au messager persuasif de l'amour; écrit fatal, où tout est ravissement, & où chaque ligne s'enflamme de frénésie. Si cédant enfin à l'accablement, il cherche un instant le sommeil, ce Dieu paisible fuit loin de ses yeux, toute la nuit il s'agite, & s'efforce en vain de trouver le doux repos. Le crépuscule le retrouve dans cette agitation, au moment où sa pâle clarté se montre aux malheureux Amans plus pâles encore. Peut-être alors la nature épuisée cédera-t-elle un instant au sommeil : sommeil interrompu par mille fantômes que lui peint son imagination malade, & mêlé de rêves affreux qui noircissent toute la scène qu'ils représentent. Souvent il croit parler à l'en-

chantereſſe de ſon ame, tantôt au milieu d'une foule importune; tantôt retiré dans des boſquets ſolitaires entourés de fleurs, il croit toucher au moment de trouver le prix de ſes peines paſſées dans l'amour éperdu qui conſole de tout, & tout-à-coup la main qu'on lui tendoit, lui eſt ravie; furieux, il erre à travers les forêts immenſes. Enveloppé dans la nuit & la tempête, il perce les fortes bruyères qui réſiſtent, & arrêtent ſes pas. Il recule effrayé des bords d'un précipice; il traverſe un fleuve agité, & s'épuiſe en efforts pour atteindre le rivage éloigné où ſon Amante éplorée lui tend les bras, & l'appelle en vain à ſon ſecours, tandis que porté ſur les flots orageux, il s'élève ſur la vague en ſillons, ou s'enfonce accablé ſous les flots écumans. Telles ſont les agonies de l'Amour, dont les tourmens lui paroiſſent encore des délices. Mais ſi l'affreuſe jalouſie répand ſon venin dans le cœur d'un Amant, ce n'eſt plus alors cette peine douce en quelque ſorte & délicieuſe, c'eſt une angoiſſe ſans mélange, un fiel qui répand ſon amertume ſur chaque penſée. Adieu donc, belles perſpectives, lits de roſes, boſquets délicieux. Vous fuyez

pour toujours, doux rayons de la paix. A cette fraîcheur animée par l'Amour, à ces traits vivans, à ces yeux brillans d'ardeur & de jeuneſſe, ſuccèdent des regards ſombres, égarés & éteincellans d'un feu cruel. Son front eſt couvert de nuages; ſon viſage s'allume; ſon ame empoiſonnée s'abreuve de venins, & l'Amour même en eſt effrayé. Un eſſaim d'erreurs & de craintes l'environne; un monde de rivaux fantaſtiques & hideux, attachés aux charmes dont il eſt éperdu, le ronge & le conſume de rage. Vainement un faux orgueil & la réſolution fragile lui reprochent ſa lâcheté, lui préſentent leur inutile ſecours & quelque lueur d'une fauſſe paix, ſon ame agitée n'a plus d'aſſiette fixe; l'imagination ſéduite lui retrace ces charmes dont elle eſt épriſe, & l'enchaîne de toute la magie de l'Amour trompeur: de nouveaux orages s'élèvent dans ſon ame:

C'eſt Vénus toute entière à ſa proie attachée.

Elle enflamme ſon ſang, elle agite ſes nerfs, elle bouillonne dans ſes veines. Le doute inquiet déchire ſon cœur tourmenté; car la triſte certitude du malheur qu'il redoute, ſe-

roit une paix au prix de ce qu'il ſent. Ainſi cet Amant jeune & vif, que l'Amour attira dans ſes déſerts épineux par des ſentiers fleuris en apparence, traîne une vie languiſſante mêlée de raviſſemens brûlans & de ſoins cruels. Ses grands deſſeins, ſes vues pour la gloire s'évanouiſſent, & ſes pas rapides le précipitent vers ſa perte.

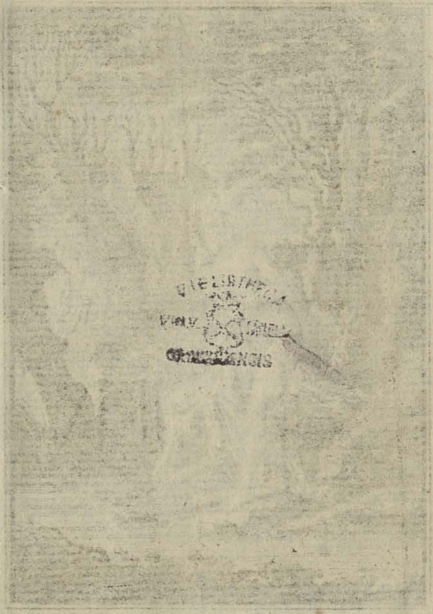
Heureux & les plus heureux des mortels, ceux dont une étoile bienfaiſante a formé l'union indiſſoluble, & qui mêlent & confondent dans un ſeul & même deſtin leurs cœurs, leurs fortunes & leur être. Ce n'eſt pas le lien groſſier des lois humaines, ſouvent fait pour révolter le cœur & l'eſprit, qui les enchaîne; c'eſt l'harmonie elle-même, qui forme l'accord de toutes les paſſions dans leur unique centre; c'eſt l'Amour enfin, ce raviſſement de l'ame où l'amitié pleine & entière exerce ſon pouvoir le plus doux, & s'unit à la parfaite eſtime, au deſir ineffable, & à la ſympathie de l'ame. Là, la penſée ſe confond avec la penſée, la volonté prévient la volonté, & tout s'unit dans une confiance ſans bornes. En effet, il n'y a que l'amour qui puiſſe répondre à l'amour & rendre le

bonheur tranquille & durable. Loin d'ici ces lâches qui uniquement occupés de leur prétendu bonheur, achètent de parens ſordides des épouſes à qui ils ſont odieux; qu'ils conſument leurs jours & leurs nuits dans des regrets éternels & bien mérités. Que les peuples barbares, dont l'amour féroce n'eſt qu'un deſir brutal, ſoient durs & fiers comme le ſoleil, dont ils reſſentent la brûlante chaleur. Que les tyrans Orientaux privent de la lumière du ciel leurs épouſes captives, & ſe livrent honteuſement à une beauté contrainte & inanimée, tandis que ceux que l'Amour lie d'une ſainte foi, & doue de tranſports égaux, vivent auſſi libres que la Nature, & rejettent toute contrainte. Qu'eſt-ce que le monde pour ceux-ci, ſes pompes, ſes plaiſirs, & toutes ſes folies? Ils jouiſſent dans leurs embraſſemens mutuels de tout ce que l'imagination la plus vive peut ſe figurer de bonheur, de tout ce que le cœur le plus avide peut former de deſirs. Quelque choſe leur eſt plus cher que la beauté; c'eſt l'eſprit, ou la phyſionomie embellie par l'eſprit, la vérité, la bonté, l'honneur, la concorde & l'amour, dons les plus purs & les plus précieux du ciel

favorable. Une poſtérité riante s'élève autour d'eux, & ſe pare de leurs graces mutuelles; la fleur humaine croît par degrés, & s'épanouiſſant doucement, découvre chaque jour quelques nouveaux charmes où ſe retrouvent la nobleſſe du père & les agrémens de la mère. La raiſon de l'enfant ſe développe & croît avec rapidité, & demande le ſoin aſſidu d'une main bienfaiſante; délicieuſe tâche! d'élever la penſée, de faire éclore une idée, de verſer des inſtructions nouvelles ſur l'eſprit, d'exciter l'ame, & de fixer des réſolutions généreuſes dans le cœur ardent. O vous qui verſez ſouvent des larmes de tendreſſe, expliquez-nous vos délices, quand regardant autour de vous, rien ne frappe vos yeux que la perſpective du bonheur. Toute la Nature variée charme vos cœurs; & vous jouiſſez également d'une médiocrité élégante, du contentement de la retraite, d'une tranquillité champêtre, de l'amitié, des livres, des plaiſirs, d'un travail mêlé de repos, d'une vie utile, du progrès dans la vertu, & du ciel qui vous approuve. Telles ſont les joies inexprimables de l'amour vertueux; ainſi coulent les momens de ſes élus. Les ſaiſons qui rou-

lent ſans ceſſe autour d'un monde tumultueux, les laiſſent & les retrouvent toujours heureux. Le Printems orne leurs têtes de guirlandes de roſes, juſqu'à ce que le déclin de leurs jours arrive ſerein & doux. Après une longue ſuite de jours heureux, toujours plus tendres & plus remplis du ſouvenir de tant de preuves d'un amour réciproque, ils réſignent dans un doux ſommeil le ſonge gracieux de la vie; dégagés enſemble de leurs liens, leurs eſprits purs s'envolent & vont ſe joindre aux lieux où règnent à jamais le bonheur & l'amour.

Fin du Printems.





L' É T É.

LE fils du Soleil, l'éclatant Eté paroît & dore nos champs, il s'avance dans l'orgueil de la jeuneſſe, & ſe fait ſentir jusqu'aux entrailles de la Nature. Il vient ſuivi des heures brûlantes & des vents rafraîchiſſans. Le Printems honteux ſe détourne de ſes ardens regards, & la terre & les cieux ſe livrent à l'empire brûlant de ſon ſucceſſeur.

Fuyons au fond des bois où à peine un rayon du Soleil perce à travers l'obſcurité. C'eſt-là qu'aſſis en liberté ſur la verdure épaiſſe & foncée, près du ruiſſeau qui baigne les racines des chênes, & murmure en parcourant ſon canal pierreux, je chanterai la gloire du cercle de l'année.

Viens, divine inſpiration, ſors de ta demeure ſolitaire, rarement trouvée par les foibles mortels. Puiſſe l'imagination dérober à ton œil fixe & ſérieux un de ces regards perçans qui pénètrent les cieux, & te ravir une étincelle de ce feu qui forme le Poëte, & remplit ſon ame d'un enthouſiaſme divin.

O Dodington, ancien ami de ma jeune Muſe, toi qui paré de toutes les graces de la Nature, joins à la netteté de l'eſprit la tendreſſe de cœur, le génie, la ſageſſe, la gaieté ſociable de l'humeur toujours réglée par la décence, la bonté & la vivacité, d'eſprit qualités ſi rarement en harmonie; miroir fidèle de l'honneur ſans tache, toi, qui brûles d'un zèle actif pour la gloire de la Grande-Bretagne, pour la liberté, pour l'humanité; cher Dodington, favoriſe mes chants, daigne prêter l'oreille au ſujet qui me les inſpire; anime chaque penſée, & apprends-moi à mériter tes juſtes éloges.

Quelle puiſſance redoutable, préſidant aux révolutions de l'univers, lança d'abord les peſantes planètes dans le vuide ſans bornes, & leur donna de réſiſter au rapide flux des ſiècles, qui entraîne la race pénible des hommes, & tous les monumens de leurs travaux? Ces corps immenſes ſont demeurés depuis fixes dans la ſphère qui leur fut aſſi-

gnée, inaltérables dans leur ſubſtance, incompréhenſibles dans la rapidité de leur courſe, exactement fidèles aux viciſſitudes réglées des jours & des nuits, & aux révolutions périodiques des ſaiſons. Tel eſt le pouvoir de la main parfaite qui balance, qui meut, & qui règle tranquillement l'univers.

Les Gémeaux ceſſent d'être embraſés, & le Cancer rougit des rayons du Soleil. La nuit n'exerce plus qu'un empire court & douteux; à peine elle avance ſur les traces du jour qui s'éloigne, qu'elle prévoit & obſerve en tremblant l'approche de celui qui va lui ſuccéder. Déja paroît le Matin, père de la roſée: une lumière douce & foible l'annonce dans l'Orient tacheté; mais bientôt la lumière s'étend, ſe répand, briſe, éclaircit les ombres, & chaſſe la nuit qui fuit d'un pas précipité. Le jour naiſſant perce rapidement & préſente à la vue de vaſtes payſages. Le rocher humide, le ſommet des montagnes couvert de brouillards s'enflent à l'œil, & brillent à l'aube du jour. Les torrens fument, & ſemblent bleuâtre à travers le crépuſcule. Le Lièvre craintif ſort en ſautillant du champ de bled, tandis qu'au long des clai-

rières des forêts le Cerf ſauvage bondit, & ſe retourne ſouvent pour regarder le paſſant matineux. L'harmonie annonce le réveil de la joie univerſelle; les bois retentiſſent de chants réunis. Le Berger diſpos; réveillé par le chant du Coq, quitte la cabane mouſſeuſe, où il habite avec la paix. Il ouvre ſa bergerie & fait ſortir par ordre ſes nombreux troupeaux, qu'il mène paître l'herbe fraîche du matin.

Réveille-toi, mortel eſclave du luxe, & ſors de ce lit de pareſſe; viens jouir des heures tranquilles, fraîches & balſamiques, ſi propres à la méditation & aux chants ſacrés. Le ſommeil a-t-il quelques charmes pour le Sage? Peut-il perdre dans un oubli mortel la moitié des momens rapides d'une trop courte vie? Totale extinction de l'ame éclairée! Vivra-t-il dans les preſtiges d'une vanité déſordonnée, & s'agitant dans des rêves déréglés? Qui peut reſter dans un état de ténèbres plus long-temps que la Nature ne l'exige, quand toutes les Muſes, quand mille douceurs l'attendent à la promenade champêtre & ſolitaire du matin?

Mais le puiſſant Roi du jour paroît radieux

dans

dans l'Orient. Les nuages se dissipent; l'azur des cieux enflammé, & les torrens dorés qui éclairent les montagnes, marquent la joie de son approche. Tout reprend l'être & sa forme naturelle sur la terre brillante de rosée, & dans l'air coloré. L'Astre puissant regarde sur toute la Nature avec une majesté sans bornes, & verse le jour brillant qui joue avec éclat sur les rochers, les collines, les tours & les ruisseaux errans qui étincellent dans le lointain. O lumière, source de joie, le premier & le plus précieux des êtres matériels; émanation divine, robe éclatante de la Nature, sans le vêtement de ta beauté tout seroit enseveli dans une obscurité languissante: & toi, Soleil, ame des mondes qui nous environnent, miroir fidèle & transparent de ton Créateur, puisse ma foible voix apprendre à te chanter.

Ta force secrète & attractive, enchaîne, gouverne & règle tout le tourbillon, depuis les limites éloignées de Saturne, dont la révolution remplit une durée de trente ans, jusques à Mercure, dont le disque perdu dans l'éclat de tes rayons, peut à peine être apperçu par l'œil philosophique.

Créateur de toutes les Planètes, puisque sans ton regard vivifiant leurs orbes immenses seroient des masses informes & sans mouvement, Esprit de vie, combien de formes d'êtres t'accompagnent depuis l'ame que tu délies, que tu élèves, jusqu'à la race la plus vile, composée de millions d'êtres mélangés & produits de tes rayons !

Père des Saisons, le monde végétal reconnoît aussi ton empire. La pompe précède & suit ton trône, & décore majestueusement au milieu de ton vaste domaine annuel ta brillante route écliptique, éclat triomphant qui réjouit la nature. En cet instant une multitude d'êtres en attente, toutes les espèces différentes de la terre abondante implorent ta bonté, ou pleins de reconnoissance chantent une hymne commune en ton honneur; tandis qu'autour de ton char brillant, les saisons mènent à leur suite dans une harmonie fixe & changeante les Heures aux doigts de roses, les Zéphirs flattans nonchalamment, les pluies favorables, la rosée éclatante & passagère, & les fiers orages adoucis & bienfaisans; toute cette cour verse & prodigue tour-à-tour toutes

les beautés, odeurs, herbes, fleurs & fruits, jufqu'à ce que tout s'allumant fucceffivement par ton fouffle, tu décores le jardin de l'Univers.

Ton pouvoir ne fe borne pas à la furface de la terre ornée de collines, de vallons, & de bois épais, qui forment fa riante chevelure; mais dardant profondément tes feux jufques dans fes entrailles, tu règnes fur l'efpèce des minéraux. Ici brillent les veines du marbre éclatant; plus loin fe tirent ces outils précieux du labourage; là, les armes étincelantes de la guerre; ailleurs enfin les plus nobles ouvrages, qui font dans la paix le bonheur du genre humain, & les commodités de la vie, & fur-tout ces métaux précieux qui lient & facilitent le commerce des Nations.

Le ftérile rocher lui-même, imprégné de tes regards, conçoit dans fon fein obfcur la pierre précieufe & tranfparente. Le vif diamant s'abreuve de tes plus purs rayons; lumière raffemblée, compacte, dont l'éclat ofe enfuite le difputer aux yeux de la beauté dont elle pare le fein. De toi, le rubis reçoit fa couleur foncée; de toi, le folide

ſaphir prend l'azur qui le décore, & qui le fait paroître à nos yeux comme une portion d'air conſolidée. Par toi, l'améthiſte ſe revêt d'ondes pourprées, & repréſente le doux éclat du ſoleil couchant. La topaſe brûle du feu de tes regards. La robe du Printems agitée par le vent du ſud, n'égale pas la verte émeraude; mais tous tes rayons combinés & épais jouent à travers l'opale blanche, & pluſieurs s'échappant de la ſurface forment une lumière vacillante de couleurs répétées, que le moindre mouvement fait jaillir à l'œil du ſpectateur.

La création inanimée ſemble recevoir par ton influence le ſentiment & la vie. Par toi, le ruiſſeau tranſparent, rafiné dans des labyrinthes rians, joue avec éclat ſur la prairie. La fougueuſe cataracte qui répand l'horreur ſur le fleuve obſcurci, s'adoucit à ton retour. Le déſert même, & ſes routes mélancoliques ſemblent s'égayer; les ruines informes réfléchiſſent ton éclat, & l'abîme ſalé apperçu du ſommet de quelque promontoire, s'agite & renvoie une lumière flottante dans toute la vaſte étendue de l'horiſon. Mais tout ce que ma Muſe

tranſportée pourroit peindre, l'éclat même de la Nature entière détaillée ou réunie, n'eſt rien en comparaiſon de ta propre beauté, grande ſource féconde de la lumière, de la vie, des graces & de la joie d'ici bas.

Comment entreprendrois-je de chanter celui qui eſt le jour lui-même? Ponfondément entouré d'une lumière éternelle, demeure auguſte, inacceſſible à l'œil mortel & même impénétrable à la vue plus perçante & plus pure des Anges, grand Etre qui d'un ſouris verſa l'éclat intariſſable, dont brillent toutes les lampes céleſtes répandues dans l'immenſe firmament. S'il détournoit ſes regards, le ſoleil & les aſtres confondus ſortiroient de leurs ſphères, & cet inſtant fatal ſeroit le chaos.

Si nos foibles accens gardoient le ſilence ſur tes louanges, ô Père univerſel! tes ouvrages les plus inanimés s'uniroient pour élever une voix générale d'amour & d'actions de grace; juſqu'au fond des bois inhabités, tout réclameroit ton pouvoir, & retentiroit de ton nom porté par les airs juſqu'aux chœurs céleſtes! Toi, la cauſe éternelle, le ſupport & la fin de tout. Au-

teur des dons & des talens, fais que le volume immense de la Nature me soit ouvert; qu'il me soit permis de lire dans ce livre instructif; que saisi d'une heureuse inspiration, & passant de plaisir en plaisir jusqu'au ravissement, je puisse en rendre seulement les plus simples images; accorde-moi d'errer pensif au soleil couchant, ou qu'avec l'aube du jour je m'élève sur l'aile sublime de l'imagination.

Voici l'instant où le soleil puissant, embrasant les cieux, fond & dissout dans un air limpide les nuages élevés & les brouillards du matin qui entourent les collines de bandes diversement colorées : bientôt totalement dévoilé, il éclaire la Nature entière, & la terre paroît si vaste qu'elle semble s'unir à la voûte du firmament.

La fraîcheur de la rosée tombante se retire à l'ombre, & les roses rouges & touffues en cachent les restes dans leur sein. C'est dans cet instant que je médite sur un verd gazon, ou sur un lit de fleurs, auprès des fontaines de crystal & des ruisseaux tranquilles; tandis que la chaleur excessive domine en tyran du haut du ciel, & darde

ſes brûlantes influences ſur l'homme, ſur les animaux, ſur les plantes & ſur les eaux.

Qui peut voir ſans en être touché, ces fleurs qui, épanouies le matin, ſe fannent ſous les rayons brûlans du ſoleil : telle une jeune beauté languit & s'efface, quand la fièvre ardente bouillonne dans ſes veines. La fleur au contraire qui ſuit le ſoleil, ſe referme quand il ſe couche, & ſemble triſte & abbatue pendant la nuit ; mais ſi-tôt que ſon aſtre reparoît ſur l'horiſon, elle ouvre ſon ſein amoureux à ſes rayons bienfaiſans.

Le Paſteur revenant de ſa tâche du matin, ramène doucement devant lui ſon troupeau à la bergerie. La mère pleine de lait mugit autour de la cabane agréable, & ſe preſſe d'offrir ſon tribut, nourriture de l'innocence & de la ſanté. Le Corbeau, la Corneille & la Pie dirigent lentement leur vol ſur les chênes antiques, qui embraſſent & couvrent de verdure le tranquille village ; cachés ſur ces branches touffues, ils y demeurent en foule pendant la chaleur de l'après-midi, attendant le retour des heures fraîches. Les oiſeaux domeſtiques, affoiblis

par la chaleur, s'aſſemblent ſous les arbres & dans un coin de l'ombre; on y entend le bourdonnement des mouches. Le Chien gardien de la maiſon, & le Lévrier oiſif demeurent étendus & endormis. L'un en rêvant attaque un voleur de nuit; l'autre ſaute ſur la colline & dans le vallon, juſqu'à ce qu'éveillé par la Guêpe, il s'élance deſſus & l'attrappe. Muſe ne dédaigne pas de peindre dans tes récits la petite race bruyante de l'Eté, permets qu'elle bourdonne parmi tes chants; ce ſujet n'eſt point vil quoique ſimple : alliée au ſoleil, cette foible engeance tire de lui ſa force & ſa vivacité.

Eveillés par ſes rayons les plus ardens, les jeunes reptiles ſortent munis de leurs ailes, pleins de vie, portés ſur l'air léger, & plus légers encore. De chaque fente, de chaque recoin ſecret, où ils dormoient pendant les rigueurs de l'Hiver, ils s'élèvent & laiſſent dans leurs tombes leur premier être pour en reprendre un nouveau. On voit à la fois un million d'eſſaims ornés de toutes les variétés de couleurs que les beaux rayons de leur père peuvent faire éclore.

Dix mille ſortes de formes, dix mille différentes eſpèces peuplent l'horiſon. Un inſtinct fatal entraîne les uns vers l'étang ; ils voltigent & ſe réjouiſſent en voguant ſur le ruiſſeau, & ſont leſtement attrapés par la Truite à l'œil vif, ou par le Saumon léger. Quelques-uns aiment à errer dans les clairières des bois ; ils ſe logent, s'amuſent & ſe nourriſſent dans la feuille fraîche. D'autres choiſiſſent les prés abondans, & viſitent chaque fleur & chaque herbe cachée ; ne s'occupant qu'à la douce tâche de multiplier leur eſpèce, ils emploient leurs tendres ſoins à envelopper d'un duvet fin & doux leurs petits qui ne ſont pas encore éclos. Quelques-uns affamés dirigent leur vol vers la laiterie, ils boivent autour du ſeau & goûtent le fromage perlé. Souvent auſſi trop imprudens, ils rencontrent la fin de leur deſtin autour des vaſes de lait. Plongés dans la taſſe, leurs ailes ſans force les enveloppent, & ils expirent.

Mais la fenêtre ſur-tout préſente une mort ſûre à la Mouche imprudente. L'infâme Araignée s'y cache, pleine de ruſe & de fierté, mélange odieux. Au milieu d'un tas de car-

caſſes déchirées, elle veille avec ardeur regardant toutes ſes toiles flottantes. Autant de fois que la Mouche errante paſſe ſans crainte près de la redoutable cellule, ſa ſcélérate ennemie montre ſon front odieux. La proie enfin arrêtée, elle s'élance avec fureur, ſe gliſſe rapidement au long de la ligne qui la porte, & fixant dans le malheureux inſecte ſes cruelles griffes, elle ſe retire fiérement, contente de ſa proie. Le bourdonnement de l'aile, un cri perçant & plaintif annoncent l'extrême détreſſe de l'animal ſurpris, & demandent le ſecours d'une main favorable.

Le bourdonnement continuel, qui réſone ſur la ſurface de la terre, n'eſt pas ſans délices pour celui qui médite dans les bois vers le haut du jour. C'eſt-là que le Berger ſe couche, & s'aſſoupit ſous l'ombre flottante des ſaules nombreux qui bordent le ruiſſeau.

Quelle immenſe quantité d'inſectes deſcend graduellement, & échappe même au microſcope. La Nature eſt pleine de ces eſſaims vivans, de ce nombre prodigieux d'animaux ou d'atômes organiſés, qui reçoi-

vent le mouvement, quand le Père du jour ordonne à ſon eſprit de ſouffler. Les exhalaiſons putrides du marais croupiſſant engendrent un nuage vivant de peſte. A travers les cellules ſouterraines, où à peine la chaleur des rayons du ſoleil peut ſe faire ſentir, la terre ſemble s'élever & devenir animée. La feuille fleurie renferme de ces petits habitans. Cantonnés dans des citadelles tournantes, la pierre en contient des multitudes : mais ſur-tout les branches innombrables des forêts, jouets dociles des vents frais, le verger cotonneux, & la chair fondante du fruit en maturité, nourriſſent des peuples d'inſectes imperceptibles à nos yeux. Des millions d'entr'eux errent inviſiblement ſur l'étang couvert de verdure. Chaque liquide auſſi, pour peu qu'il pique, adouciſſe, enflamme, rafraîchiſſe ou flatte le goût, produit une immenſité variée d'inſectes. Le ruiſſeau le plus limpide, l'air le plus pur, quoiqu'il ſemble un vuide tranſparent, ſont peuplés de ces nations inviſibles. C'eſt par un bienfait du ciel créateur, que ces animaux cachés échappent à l'œil groſſier de l'homme. Si ces mondes renfer-

més dans des mondes frappoient ſes ſens ; il ſe détourneroit avec horreur des mets d'ambroiſie & des boiſſons de nectar, & dans la nuit tranquille, au milieu de jouir du ſilence & du repos, il ſeroit effrayé du bruit.

Railleur impie, oſeras-tu taxer la ſageſſe du Créateur d'avoir voulu former quelque choſe en vain, ou pour une fin qui ne fût pas admirable ? L'ignorance vile & ſuperbe prononcera-t-elle que les ouvrages du Très-Haut ne ſont pas ſages, tandis que le moindre d'entr'eux paſſe les bornes étroites de ſon intelligence ? Telle, & moins ridicule encore, une Mouche placée ſur un vaſte dôme ſoutenu par d'épaiſſes colonnes, chef-d'œuvre de l'art, elle qui dans le contour de ſes promenades embraſſe à peine un pouce de terrein, décideroit hardiment ſur la ſtructure & les proportions de l'édifice entier. Eſt-il un homme dont l'œil univerſel ait parcouru tout à la fois le plan ſans bornes des choſes, qui ait marqué leur dépendance & diſcuté leur accord, pour en conclure audacieuſement que telle choſe n'eſt pas bien ? Quelqu'un a-t-il vu l'enchaînement puiſſant des

des êtres décroiſſans par gradation, depuis la perfection infinie juſqu'au bord du terrible néant, abîme de déſolation pour l'imagination étonnée ? Combien il ſeroit alors effrayé de ſa propre audace ! Juſqu'à ce que l'homme parvienne à cette perfection de vues, à cette étendue de connoiſſances, qu'il renonce à toute diſcuſſion téméraire, qu'il s'en tienne à un culte de louange & de zèle, & adreſſe les hymnes d'une ſainte admiration à cette puiſſance dont l'aimable ſageſſe brille à nos eſprits, comme le ſoleil à nos yeux.

Ces nations épaiſſes s'agitent dans les rayons du Soleil, & jouent de mille manières, en haut, en bas, s'entortillent, s'enveloppent enſemble juſqu'aux temps où la tempête ailée, le fier Hiver les chaſſe de la face du jour. Ainſi l'Homme adonné au luxe, paſſe, ſans y penſer, l'été de ſa vie dans l'oiſiveté d'une fortune brillante qui fuit auſſi rapidement que la ſaiſon; il voltige de bagatelles en bagatelles, de la vanité au vice, juſqu'à ce qu'emporté par la mort, l'oubli le ſuit & l'efface du livre de vie.

Maintenant les nombreux habitans du vil-

lage se répandent sur les prés rians. La jeunesse rustique pleine de santé & de force, est brunie par le travail du midi. Semblables à la rose d'Eté épanouie par les premiers rayons du Soleil, les filles demi-nues qu'enflamment à la fois ses feux, & rouges de pudeur, attirent d'avides regards, & toutes leurs graces allumées brûlent sur leurs joues. L'âge le plus avancé fournit ici sa tâche ; la main même des enfans traîne le long rateau : surchargés du poids odoriférant, ils tombent & se roulent sur le fardeau bienfaisant : la graine de l'herbe s'éparpille & se répand tout autour. Les Faneurs s'avancent dans la prairie, & étendent au Soleil la récolte qui exhale une odeur fraîche & champêtre ; ils roulent l'herbe séchée : la poussière s'envole au long du pré ; la verdure reparoît ; la meule s'élève épaisse & bien rangée. De vallon en vallon, les voix réunies, d'un travail heureux rétentissent, l'amour & la joie sociable éveillent les Zéphirs.

Les Villageois en troupe, quittant ce travail, mènent leurs troupeaux troublés, & pressés par les chiens qui les conduisent au

lieu où le ruiſſeau, qui court en labyrinthe, ralentit ſa courſe & étend ſon lit; où le rivage qui étoit d'abord coupé & élevé, forme enfin une douce pente de gravier. L'empreſſement, la clameur des hommes & des enfans, les cris des chiens, tout retentit; tout excite ce peuple doux & craintif à s'approcher, & à confier ſa laine au fleuve. Souvent le Berger impatient en ſaiſit quelqu'un, & l'y jette. Encouragé par l'exemple, le reſte n'héſite plus; tous s'empreſſent & ſe plongent au milieu de la vague réjailliſſante & s'efforcent en palpitant à gagner le rivage oppoſé. Ceci ſe répète juſqu'à ce que la laine bien lavée ait bu le fleuve, & que la Truite ſoit bannie de ſa demeure tranſparente par l'eau ſalie. Alors la race innocente ſe remuant lentement, peſante & dégoûtant l'eau gagne le ſommet eſcarpé. Là, ces animaux paiſibles étalent au rayon du Soleil leurs tréſors enflés & humides; troublés & étonnés de ce tumulte outrageant & ſauvage, leurs plaintes rempliſſent la campagne & des bêlemens continuels pouſſés d'un rocher à l'autre retentiſſent autour des collines. Enfin, les troupeaux d'un blanc de neige, ſont raſ-

femblés & preffés fans nombre dans le parc. Les Bergers affis, rangés par bandes, aiguifent leurs cifeaux bruyans; la fermière attend pour rouler fes tréfors de laine, fuivie de fes filles leftement habillées. Une principalement brille fur les autres, elle eft affife d'un air de dignité gracieufe; c'eft la Reine paftorale. Ses doux fouris rayonnent fur fon Roi berger; un cercle gai les entoure, & tous abandonnent leurs ames à la joie de la fête, & à la paix d'un efprit innocent & fans malice. Cependant leurs tâches agréables s'avancent; les uns remuent le goudron fondu; d'autres s'apprêtent à marquer du nom du maître la brebis nouvellement tondue, d'autres enfin la tirent malgré elle, tandis qu'un garçon robufte & fier de fa force tient le Bélier indigné par fes cornes entortillées. Voyez cet animal doux & patient, le chef du troupeau, il eft lié & dépouillé de fa robe par l'homme indigent. Quelle douceur paroît fur fon front dans fa mélancolie! L'innocence fe montre dans fes plaintes muettes. Ne craignez rien, douce efpèce; ce n'eft pas le couteau de l'horrible meurtrier, qui eft fufpendu fur

votre tête, c'eſt le ciſeau favorable du tendre Berger : forcé de payer ſon tribut annuel, il vous emprunte cette toiſon utile, & bientôt il vous renverra bondiſſans à vos collines.

Ce n'eſt ici qu'une ſcène paſtorale & ſimple ; c'eſt par elle cependant que la Grande-Bretagne voit élever ſa ſolide grandeur. Par elle, elle commande aux richeſſes des climats brillans, & attire les tréſors du Soleil ſans en éprouver la rage ; par elle tous ſes habitans laborieux, livrés à l'agriculture, aux travaux & aux arts, animent & ornent la terre. De-là vient ſa puiſſance dont le tonnerre formidable eſt lancé ſur les vagues orageuſes, & maintenant menaçant & ſuſpendu ſur l'humble côte des Gaules, règne de-là ſur l'abîme, & fait trembler l'Univers.

Le Midi s'avance furieux : le Soleil darde directement ſur la tête ſes plus puiſſans rayons. Un déluge de flammes couvre le ciel & la terre, auſſi loin que l'œil peut s'étendre ; & d'un pôle à l'autre, tout eſt en feu. En vain la vue affaiſſée ſemble chercher du ſecours ſur la terre ; les vapeurs brûlantes qu'elle exhale, repouſſent l'eſpoir, & trou-

blent la réflexion. Brûlés jusqu'à la racine de la végétation, les champs entr'ouverts & la plaine desséchée montrent une coaleur aride, qui ternit la fleur de l'imagination & flétrit l'ame même. L'Echo ne repète plus le son agréable de la faux aiguisée; le Faucheur abbatu la couvre de foin humide parfumé de fleurs : à peine entend-on la Sauterelle dans la prairie inanimée. La Nature accablée palpite : on voit de loin le ruisseau même languir, & à travers la clairière, il paroît impatient de couler sous l'ombre du bocage.

Chaleur, à qui rien ne résiste, suspends ta rage, & ne darde pas si fiérement tes rayons puissans sur ma tête ébranlée; tes feux coulent en torrens sans cesse renouvellés; & ces flots ardens semblent se réunir autour de moi. En vain je gémis, je soupire, en vain je m'agite & appelle la nuit à mon secours : la nuit est loin encore & des heures plus chaudes s'approchent. Heureux, trois fois heureux, celui qui sur le penchant d'une montagne pittoresque, à l'abri du soleil, & couronné d'une forêt, se couche sous l'ombre épaisse, ou qui s'assied tranquillement

dans une grotte fraîche, tapissée de chevre-feuil, & arrosée d'un ruisseau toujours jallissant, tandis que tous ceux qui ne sont pas à l'ombre, languissent tourmentés par le chaud du midi. Mortel heureux, emblême instructif de l'homme vertueux, qui conserve l'égalité d'ame, la sérénité de l'esprit, & dont toutes les passions sont en harmonie, au milieu d'un monde discordant & enflammé de vices.

Salut, ombre bienfaisante, vous berceaux épais, vous pins élevés, vénérables chênes, frênes sauvages qui parlez aux rochers, salut. Votre ombre est délicieuse à l'ame, comme la source jaillissante l'est au Cerf poursuivi qui lave ses flancs palpitans dans l'onde vive, & qui nage le long du bord fleuri. Votre effet agréable se glisse dans les nerfs, & les rafraîchit; le cœur bat gaîment, l'œil frais se déploie, l'oreille reprend son attention, & la vie pénètre rapidement dans tous les membres allégés de leurs poids.

Autour du ruisseau voisin, qui bouillonne le long du bosquet mélodieux, tantôt jaillissant sur un rocher, tantôt coulant à travers l'étang bordé de roseau, puis redevenant su-

bitement un ruiſſeau & ſe répandant doucement en pleine limpide, les Bergers & les troupeaux compoſent un groupe varié qui forme une confuſion ruſtique. Une partie ſe couche & rumine ſur le verd gazon ; les autres demeurent à moitié dans l'eau, & ſouvent ſe baiſſent pour boire la ſurface agitée. Le Bœuf fort & laborieux eſt au milieu qui paroît accablé, ſon front ingénu ſecoue les Mouches qui l'inquiètent, & avec ſa queue il chaſſe de ſes flancs les inſectes incommodes qui reviennent à chaque inſtant. Le Berger monarque dort en ſûreté au milieu de ſes ſujets ; ſoutenu par la mouſſe qui lui ſert de duvet, ſes bras ſont jetés négligemment autour de ſa tête ; ſa panetière près de lui eſt plaine de viandes ſaines, & ſon Chien vigilant prête l'oreille, attentif au moindre bruit.

Son ſommeil léger fuit, ſi par haſard un eſſaim de Guêpes irritées s'attache ſur le troupeau qui ſaute, & quitte le courant trop bas pour chercher un ruiſſeau plus profond. Ces animaux s'emportent, mépriſent la voix du Berger, & gagnent la plaine, bravant la chaleur brûlante du midi. Un pro-

fond gémissement sort de leurs flancs agités, & ils courent en mugissant autour des collines.

Souvent aussi dans cette saison le coursier irrité par de semblables aiguillons, paroît trembler de ses terribles nerfs ; l'impatience excite & redouble la chaleur de son sang, il franchit les haies les plus élevées, & traversant rapidement les champs, il se précipite dans le fleuve sombre, avec un œil inébranlable, & un cœur inaccessible à la crainte. Sa poitrine nerveuse & élevée, le siège de la force, bat le torrent & en brise le cours. Sa soif ne peut être étanchée, il s'abreuve à coups redoublés, & de ses narines ouvertes, il ronfle & écume la vague.

Mais je perce dans la profonde obscurité des forêts voisines, où les arbres sauvages & épais forment dans l'air une musique champêtre, où j'y vois leurs cimes élévées s'agiter sur la montagne. A chaque pas grave & lent, l'ombre devient plus épaisse, l'obscurité, le silence, tout devient imposant, auguste & majestueux.

C'est le palais de la Méditation, le séjour où les anciens Poëtes sentoient le souffle

inſpirateur & extatique. C'eſt dans cette demeure ſolitaire qu'ils converſoient avec les Anges. C'eſt-là que l'eſpèce immortelle ſe communiquoit à eux par de douces inſpirations, propres à prémunir la vertu contre les aſſauts du vice. Ces utiles révélations avertiſſent l'ame favoriſée de ſe préparer aux combats futurs, dirigent l'eſprit en ſuggérant au Poëte de dévouer ſa Muſe aux ſujets les plus inſtructifs, conſolent l'ame en adouciſſant les angoiſſes d'un mérite ſur ſon déclin, fortifient le cœur, & font braver la mort au citoyen, qui refuſant d'être le moteur d'une guerre déteſtée, s'y engage avec courage, lorſqu'elle devient inévitable; enfin tous ces eſprits céleſtes, pleins de zèle & d'amour pour l'humanité, ne s'occupent nuit & jour que du ſoin de la ſervir en mille manières.

Un million de ces formes angéliques deſcend à chaque inſtant du ſein du firmament, ſe gliſſe à travers les ténèbres, & s'avance avec majeſté. Je m'arrête attentif, & je ſens une terreur ſacrée; une triſteſſe douce couler dans mon ame, envelopper mes ſens; je crois entendre une voix plus qu'humaine frap-

per en moi l'oreille abſtraite de l'imagination.
« Ceſſe de craindre, dit-elle, Homme notre
» allié, nous fûmes de créatures comme
» toi ; ton être & le nôtre ont la même ori-
» gine, même Maître, mêmes lois & même
» fin. Autrefois quelques-uns d'entre nous,
» auſſi foibles que toi, luttoient dans la vie
» orageuſe contre les coups de la tempête,
» avant qu'il nous fût permis d'arriver à ce
» ſaint calme, à cet état d'harmonie, de
» pureté entière, & de paix. Ceſſe de crain-
» dre ; mais bien plutôt au milieu de ces re-
» traites ſombres, loin du bruit extravagant
» & du vice diſcordant, chante avec nous
» la Nature, & le Dieu de la Nature. C'eſt
» ici, c'eſt dans ces mêmes lieux, qu'aux
» heures de la méditation, dans le calme de
» la nuit, ou dans le ſilence du midi, les har-
» pes angéliques s'accordent avec les chœurs
» céleſtes, & ſe font entendre ſur les col-
» lines courronnées de bois, dans les vallées
» profondes, ou dans les routes les plus
» reculées : c'eſt de nous ſeuls que l'oreille
» ſacrée du Poëte reçoit le don d'entendre
» le chant Séraphique, & le privilége de la
» contemplation ».

Toi, qui trop tôt pour nous, hélas! fus reçue dans ces légions sacrées, jeune Stanley (1), quoique maintenant élevée au-dessus des peines & des joies humaines, une étincelle de souvenir tristement agréable ne te rappelle-t-elle pas l'amour d'une mère, & ses tendres douleurs? Elle t'appelle encore dans des scènes passées; elle cherche ta beauté, tes yeux aimables & brillans, ta conversation agréable, animée par le sentiment & la vivacité : elle croit entendre cette morale douce & naturelle qui régnoit dans tes discours; elle croit voir encore l'empreinte de la vertu ingénue & sans mélange d'orgueil, qui éclatoit dans tes moindres souris. Et toi, la plus tendre des mères, sèche tes pleurs, ou plutôt par des larmes de joie & de reconnoissance, paie le tribut à la Nature, qui te prêta pour un temps cette fleur brillante, digne de ton esprit éclairé & de ton mérite. Daigne en croire ma Muse, le noir souffle de la mort n'éteint pas les germes de la vertu : non,

(1) Une jeune Dame, connue de l'Auteur, qui mourut à dix-huit ans, en 1738.

changés en êtres plus pur & d'un ordre plus élevé, ils habitent à jamais les régions céleſtes au milieu de l'éclat de mille ſoleils.

Ainſi j'erre ſur la montagne, enveloppé dans des viſions céleſtes ſans regarder où je vais; quand tout-à-coup le bruit d'une chûte d'eau m'éveille, & m'arrache au charme de mes penſées : je m'arrête, & je contemple le nouveau payſage qui ſe préſente à ma vue.

Un fleuve puiſſant, majeſtueux, agréable & doux, roule ſes flots voiſins de leur chûte; là, toute l'eau raſſemblée s'élance en tonnerre comme un torrent impétueux, tombe en caſcade, & fait réſoner le voiſinage. D'abord une nappe d'azur ſe précipite & s'étend enſuite, blanchiſſant par degrés dans ſa chûte : elle rejaillit en écume épaiſſe, retentit ſur le roc; & élève un brouillard blanchâtre qui forme une pluie continuelle. La vague tourmentée s'agite & ne peut trouver de repos; mais furieuſe au milieu des rocs raboteux, tantôt elle rejaillit ſur le coquillage épars, tantôt dardant rapidement dans le canal, elle ſe précipite de

chûte en chûte avec un cours ſauvage & interrompu. Peu-à-peu le bruit diminue ; l'onde gagne un lit plus aſſuré, & fuit enfin le long du labyrinthe d'un tranquille vallon.

Invité par cette brillante ſcène, l'Aigle s'élance du ſommet obſcur du rocher où il demeuroit ſuſpendu ; d'une aile rapide & élevée, il perce la chaleur du jour, & livrant ſon ſein à la lumière, il gagne le ſoleil, tandis que toute la race mélodieuſe languit ſous le poids du midi, & s'enfonce en déſordre dans l'épaiſſeur du bois. Forcés d'interrompre leurs chants, les oiſeaux fuient en ſilence de boſquets en boſquets. La Tourterelle ſeule gémit à travers les forêts, triſtement enrouée ; quelquefois ceſſant ſa plainte pendant de courts intervalles, ſa douleur ſemble ſe rallentir, mais bientôt la triſte idée de ſa compagne ravie par la main impitoyable du Chaſſeur ſe retrace à ſon ſouvenir, & réveille toutes ſes peines ; les accens de ſa triſteſſe redoublent alors, & font retentir tout le boſquet.

Repoſons-nous près de cette bordure bai-

gnée de rosée, & de toute la fraîcheur de l'air humide. Là, sur un rocher creux & bizarrement taillé, je trouve un siège vaste & commode, doublé de mousse, & les fleurs champêtres ombrages ma tête. Lieux tranquilles, où la diligente Abeille s'égare, & suce le baume du chevrefeuil dont elle fait son butin.

Tandis que je goûte la douceur de l'ombre, & que la Nature demeure ensevelie dans le midi, vole imagination hardie, prends l'essor, & considère les merveilles de la Zône Torride, climat impitoyable, auprès duquel les chaleurs que je sens ne sont rien, & le firmament que je vois est de glace.

C'est-là que le Soleil brillant s'élève tout-à-coup perpendiculairement, & chasse du ciel à l'instant le crépuscule qui ne fait que paroître. Environné d'une flamme ardente, il étend ses fiers regards sur tout l'air éblouissant. Il monte sur son char enflammé; mais il fait sortir devant lui, des portes du matin, les vents alisés (1), pour tempérer ses feux

(1) Ces vents soufflent constamment entre les

& souffler la fraîcheur sur un monde accablé. Scène vraiment grandes, couronnée d'une beauté redoutable, & d'une richesse barbare, dont le père de la lumière parcourt continuellement le théâtre, & jouit du privilége de doubler les saisons (1). Là les rochers abondent en pierreries, & les montagnes sont enflées de mines qui s'élèvent sur le faîte de l'Equateur, d'où plusieurs sources jaillissent & roulent de l'or. Là, sont des forêts majestueuses qui couvrent les collines d'un panache du plus beau verd, & s'étendant jusqu'à l'horison, offrent une ombre immense, profonde & sans bornes. Ici, des arbres, inconnus aux chants des anciens Poëtes, mais nobles fils de la chaleur puissante & des fleuves, percent les nuages, & portent dans les

---

Tropiques de l'Est, ou entre les points collatéraux, le Nord-Est & le Sud-Est; ils sont causés par la pression de l'air raréfié, suivant le mouvement journalier du Soleil de l'Est à l'Ouest.

(1) Dans tous les lieux entre les Tropiques, le Soleil quand il passe & repasse, dans son mouvement annuel, est deux fois par an perpendiculaire, ce qui produit cet effet.

cieux leurs têtes hérissées, voilent le jour même en plein midi. Ici, des fruits sans nombre sont en une éternelle maturité & d'un goût exquis; nourris au milieu des rochers & des sables brûlans, dont le reflet redouble les ardeurs de la saison, ils renferment cependant, sous leur rude écorce, un jus salutaire & rafraîchissant.

Transporte-moi, Pomone, dans tes bosquets de citronniers, où l'aigre limon & l'orange dorée brillent à travers les feuilles dont ils relèvent la verdure par leur éclat. Laisse-moi reposer sous le vaste tamarin dont le fruit tempère même la fièvre ardente. Que je marche à l'ombre du carouge massif qui me restaure par sa fraîcheur, & mène-moi dans le labyrinthe où le figuier Indien forme un bocage éternel. Plus content encore, si sur un sommet élevé, j'admire le cèdre toujours verd, vacillant sur ma tête rafraîchie par le souffle des Zéphirs, & les hauts palmiers qui élèvent leur ombre gracieuse. Etendu au milieu de ces vergers du Soleil, je recevrai de tes mains une tasse de cacao; & tirerai du Palmier un vin rafraîchissant, préférable à tous les jus frénétiques de Bacchus. Tu n'es

pas à dédaigner, pleine Grenade, qui fais plier tes branches déliées, non plus que le fruit des arbuſtes rampans dans les bois. Souvent le mérite modeſte ſe cache ſous d'humbles dehors, préférables à la pompe faſtidieuſe; toi, par exemple, bel Ananas, toi, l'orgueil du règne végétal, au-deſſus de tout ce que les Poëtes ont imaginé de l'âge d'or, permets que mon heureuſe main te dépouille de tes vêtemens touffus, & que répandant tes tréſors d'ambroiſie, je jouiſſe d'un banquet digne de Jupiter même.

La perſpective change : les plaines s'étendent à l'infini, les prés ſont ſans bornes; & l'œil errant toujours attiré & jamais fixé, ſe perd dans un Océan de verdure. On y voit une autre Flore parée de couleurs plus hardies & de plus riches agrémens, que celle des jardins : elle joue ſur les champs, & verſe d'une main légère un Printems préférable à la parure de nos jardins les plus ſuperbes. Souvent ces riches vallées changent leurs robes éclatantes en un brun rougeâtre, & reprennent promptement encore leur verdure, ſelon que le Soleil brûlant, les roſées abondantes, ou les torrens de pluie prennent le

deſſus. Le long de ces régions ſolitaires, loin des foibles imitations de l'art, la majeſtueuſe Nature demeure dans une retraite auguſte. On n'apperçoit que des troupeaux ſauvages, qui ne connoiſſent ni maître, ni bergerie. Des fleuves prodigieux roulent leurs vagues fertiles. Là, entre les roſeaux qu'ils baignent, le Crocodile moitié caché & renfermé dans ſes écailles vertes, couvrant le terrain de ſa vaſte queue, paroît comme un cèdre tombé. Le flux s'abbaiſſe, & l'Hippopotame (1) revêtu de ſa cotte de mailles, élève ſa tête; la flèche lancée ſur ſes flancs, ſe briſe en éclats inutiles; il marche ſans crainte ſur la plaine, ou cherche la colline pour prendre différente nourriture; les troupeaux en cercle autour de lui, oublient leurs pâturages, & regardent avec admiration cet étranger ſans malice.

L'énorme Eléphant (2) repoſe paiſiblement ſous les arbres antiques qui jettent leur ombre épaiſſe ſur le fleuve jaunâtre du Niger,

---

(1) L'Hippopotame ou le Cheval marin.

(2) Les dents d'Eléphant fourniſſent le plus bel ivoire. Cet animal ſert à la guerre.

ou aux lieux où le Gange roule ses ondes sacrées, ou enfin au centre profond des bois obscurs qui lui forment un vaste & magnifique théâtre. C'est le plus sage des animaux, doué d'une force qui n'est pas destructive, quoique puissante. Il voit les siècles se renouveller & changer la face de la terre, les Empires s'élever & tomber; il regarde avec indifférence ce que la race des hommes projette. Trois fois heureux, s'il peut échapper à leur méchanceté, & préserver ses pas des pièges qu'ils lui tendent, soit par une cruelle cupidité, soit pour flatter la vanité des rois qui s'énorgueillissent d'être portés sur son dos élevé; soit enfin pour abuser de sa force, en l'employant, étonné lui-même de nos fureurs, à nous détruire les uns les autres.

Les oiseaux les plus brillans s'assemblent en grand nombre sous l'ombrage le long des fleuves. Ils paroissent de loin comme les fleurs les plus vives. La main de la Nature, en se jouant, prit plaisir à orner de tout son luxe ces nations panachées, & leur prodigua ses couleurs les plus gaies (1). Mais si elle les

(1) Dans toutes les régions de la Zône Torride,

fait briller de tous les beaux rayons du jour, cependant toujours mesurée, elle les humilie dans leur chant. N'envions pas les belles robes que l'orgueilleux (1) royaume de Montezuma leur prête, ni ces légions d'astres volans, dont l'éclat sans bornes réfléchit sur le Soleil : nous avons Philomèle, & dans nos bois, pendant le doux silence de la nuit tranquille, ce chantre, simplement habillé, fredonne les plus doux accens.

Viens, ma Muse, quittons la barrière déserte de ce firmament, & ce sable sauvage & inanimé; traverse la vallée de Sennaar plus vîte que la caravane laborieuse, monte avec ardeur sur les montagnes de Nubie, & perce hardiment dans les limites secrètes de la jalouse Abissinie. Ton dessein n'est pas de dérober leurs richesses sous le masque d'un commerce sociable. Tu ne viens pas troubler leur paix, & porter le fer sacré pour fomenter les divisions & la guerre intestine & y introduire la poupre tyrannique de Rome; mais

---

les oiseaux, quoique plus beaux dans leur plumage, sont moins mélodieux que les nôtres.

(1) Le Mexique.

femblable à l'Abeille innocente, tu peux voler librement de prairies en prairies, parées des plus belles fleurs; tu peux errer gaîment d'un bofquet de jafmin à l'autre; fous l'ombre des palmiers & des bois aromatiques qui ornent les plaines, entourent les collines peuplées, & vacillent fur des montagnes plus hautes que les Alpes; fur le vafte fommet expofé aux Zéphirs, ou fur les rochers énormes, qui du vallon où le Soleil réfléchit, élevent leurs cimes éclatantes jufqu'au milieu de l'air qui les rafraîchit. Là, les palais, les temples & les villes s'élèvent, les jardins & les champs cultivés fourient à l'entour; les fontaines jailliffent, les troupeaux & les brebis fans guide errent avec fécurité. C'eft-là que fe trouve un monde à l'abri de toute crainte; c'eft-là que je refpire un air pur, & les vents frais qui viennent des bofquets parfumés & des vallons odoriférans. Ecoutons à quelque diftance le mugiffement des flots, les cataractes qui, des entrailles de la terre, entraînent l'or pur qui coule fans ceffe fur le payfage varié, & peuplé de l'élite de chaque belle efpèce. O terre merveilleufe, le Soleil te regarde toujours d'un rayon perpendicu-

laire; amoureux de ta ſphère aimable, il ſe plaît à l'éclairer.

La ſcène change : au milieu du plein midi, le Soleil tout-à-coup accablé ſe plonge dans l'obſcurité la plus épaiſſe. L'horreur règne : un crépuſcule terrible mêlé de jour & de nuit qui ſe combattent & ſe ſuccèdent, paroît ſortir de ce groupe effrayant. Des vapeurs continuelles roulent en foule juſqu'à l'Equateur, d'où l'air raréfié leur permet de ſortir. Des nuages prodigieux s'entaſſent, tournent avec impétuoſité, entraînés par les tourbillons de vents, ou ſont portés en ſilence péſamment & lentement, chargés des tréſors immenſes qu'exhale l'Océan. Au milieu de ces hautes mers condenſées, autour du ſommet glacé des montagnes élevées, théâtre de la guerre des vents, le tonnerre poſe ſon trône terrible & ténébreux. Les éclairs furieux & redoublés percent & pénètrent de nuage en nuage; la maſſe entière cédant enfin à la rage des élémens, ſe précipite, ſe diſſout, & verſe des fleuves & des torrens.

Ce ſont des tréſors échappés à la recherche des anciens, que les lieux d'où avec

une pompe annuelle le puissant roi des fleuves, le Nil enflé se déborde de deux sources dans le brûlant royaume de Goïam. Il sort comme une fontaine pure, & roule ses rameaux encore foibles à travers le lac brillant du beau Dambea. Là, nourri par les Nayades, il passe gaîment sa jeunesse au milieu des isles odoriférantes, qui sont ornées d'une verdure continuelle. Devenu ambitieux, le fleuve courageux brise tout obstacle, & recueille plusieurs rivières; grossi de tous les doux trésors du firmament, il tourne & s'avance majestueusement; tantôt il roule ses eaux au milieu des splendides royaumes, tantôt il erre sur le sable inhabité, sauvage & solitaire, enfin, content de quitter ce triste désert, il verse son urne le long des rochers de la Nubie; traversant comme un tonnerre de rochers en rochers, il inonde & réjouit l'Egypte ensevelie sous ses vagues débordées.

Son frère le Niger, & tous les fleuves dans lesquels les belles filles d'Afrique lavent leurs pieds de jais, ouvrent leurs urnes. Tous ceux qui depuis l'étendue des montagnes & des bois, se répandent dans les Indes abondantes,

dantes, & tombent ſur la côte de Coromandel, ou de Malabar, depuis le fleuve oriental de Menam, dont les bords brillent au milieu de la nuit par ces inſectes qui ſont autant de lampes (1) juſqu'aux lieux où l'aurore verſe ſur les bords ſourians des Indes ſes pluies de roſes, tous enfin dans cette ſaiſon favorable verſent une moiſſon ſans travail ſur la terre.

Ton nouveau monde, illuſtre Colomb, ne s'abreuve pas moins de ſes eaux abondantes & annuelles; il eſt auſſi rafraîchi par l'humidité prodigue de l'année. L'Orénoque (2), qui a tant de branches, roule ſur ſes iſles un déluge d'eaux fangeuſes, & contraint les habitans de ſes rives à chercher leur ſalut au haut des arbres qui leur ſervent de toits, & qui leur fourniſſent

---

(1) Cette rivière coule dans Siam; ſur ſes bords on voit une multitude de ces inſectes appellés mouches de feu, qui font un bel effet dans la nuit.

(2) Grande rivière d'Amérique, qui prend ſa ſource au Popayan, & tombe dans la mer par ſeize embouchures.

tout-à-la-fois la nourriture, le vêtement & des armes. Accru par un million de ruiſſeaux, le puiſſant Orellana (1) deſcend avec impétuoſité, ſe précipitant de la cime des Andes (2) rugiſſantes. A peine ma Muſe oſera-t-elle étendre ſon aile ſur cette maſſe énorme de torrens ; à peine oſera-t-elle parler de la rivière de la Plata (3) ſemblable à une mer : nos fleuves ne ſont que des ruiſſeaux en comparaiſon, ſoit qu'on ait égard à ſa prefondeur ou à la longueur prodigieuſe de ſon cours. Avec une force continuelle, ces fleuves coulent dans un ſilence majeſtueux, & traverſent des royaumes inconnus, des déſerts fleuris & fertiles, des mondes de ſolitudes où le ſoleil ſourit en vain, où les ſaiſons ſont infructueuſement abondantes, puiſque ces régions ne ſont

(1) La rivière des Amazones.

(2) Grande chaîne de montagnes, qui s'étend du Nord au Sud dans le Pérou, le Chili, juſqu'au détroit de Magellan.

(3) La Plata, grande rivière de l'Amérique méridionale ; on lui donne vingt à trente lieues de large, & ſoixante à ſon embouchure.

point connues, & que l'on n'en peut jouir. En quittant ces lieux, ils se répandent sur des plaines peuplées, nourrissent plusieurs nations, & entourent en sûreté plusieurs isles heureuses dans leur sein. C'est le siège de Pan, qui n'est pas encore troublé par les crimes des cruels enfans de l'Europe. Ainsi continuant leurs cours, ils cherchèrent fiérement l'abîme dont le flux vaincu recule du choc, & cède au poids liquide de la moitié du globe, tandis que l'Océan repoussé tremble pour son propre domaine.

Mais à quoi sert cette étendue merveilleuse de richesses, cette profusion riante d'une nature prodigue, cette pompe de la création, ces prés embaumés, ces herbes abondantes, sans la Déesse Cérès ? De quelle utilité sont ces fruits qui n'ont pas été plantés, & qui sont dispersés par les oiseaux voraces, ou par les vents furieux ? Quel avantage y a-t-il que ces forêts produisent des boissons rafraîchissantes, des nourritures d'ambroisie, de riches parfums & des mets salutaires ? Pour qui leurs insectes filent-ils leurs soies superbes, & leurs prés produisent-ils des robes végétales ? A quoi

fervent les tréfors cachés dans les entrailles de la terre qui les méprife, les diamans de Golconde, & les mines du trifte Potofe, antique féjour des paifibles enfans du Soleil? De quelle utilité eft-il que toutes les rivières d'Afrique charient de l'or, que les bois foient odoriférans, que l'ivoire y brille en abondance? La race infortunée qui habite ces climats, ne connoît ni les doux arts de la paix, ni de ce que les Mufes favorables accordent aux humains. Elle ne poffède point cette fageffe prefque divine d'un efprit calme & cultivé, ni la vérité progreffive, ni la force patiente de la penfée, ni la pénétration attentive dont le pouvoir commande en filence au monde, ni la lumière qui mène aux cieux, & gouverne avec égalité & douceur, ni le régime des lois, ni la liberté protectrice qui feule foutient le nom & la dignité de l'homme. Le foleil paternel femble même tyrannifer ce monde d'efclaves, & d'un rayon oppreffeur il flétrit la fleur de la beauté, & lui donne une couleur fombre & des traits groffiers; ce qui eft pis encore, les actions cruelles de ces peuples, leurs jaloufies furieufes, leur

aveugle rage & leur vengeance barbare, allument ſans ceſſe leurs eſprits ardens. L'amour, les doux regards, la tendreſſe, les charmes de la vie, les larmes du cœur, l'ineffable délice de la douce humanité, n'habitent point dans ce ſéjour; toutes ces choſes ſont des fruits de plus doux climats. Là, tout eſt confondu dans le deſir brutal & intéreſſé, & dans la fureur ſauvage des ſens voluptueux; les animaux mêmes participent à leur rage & brûlent d'un horrible feu.

Le ſerpent d'un verd effrayant, ſortant à midi de ſa demeure ſombre que l'imagination même craint de parcourir, déploie tout ſon corps dans des orbes immenſes; s'élançant alors de nouveau, il cherche la fontaine rafraîchiſſante auprès de laquelle il quitte ſes plis; & tandis qu'il s'élève avec une langue menaçante & des mâchoires mortelles, ce monſtre dreſſe ſa crête enflammée. Tous les autres animaux, malgré leur ſoif, fuient effrayés & tremblans, ou s'arrêtent à quelque diſtance, n'oſant approcher. Mais le petit miniſtre du deſtin eſt encore plus terrible; ſon venin bouillonne dans ſes veines, il darde une lumière rapide qui

arrête auſſi-tôt le cours de la vie, enfant de la nature vengereſſe, formé pour humilier l'homme. La race ſauvage, portée au deſir brutal du ſang, rugit à l'heure où l'ombre leur permet de commettre leurs crimes & leurs cruautés. Auſſi-tôt que le jour pur a fermé ſon œil ſacré, le Tigre s'élance fiérement, & fixe ſes regards impétueux ſur ſa proie. L'ornement du déſert, le vif & brillant Léopard, tacheté de différentes couleurs, mépriſe tous les arts que l'homme invente pour l'apprivoiſer. La ſubtile Hyène eſt le plus cruel de tous les animaux. Ils ſortent des bois inhabités de la Mauritanie, ou des iſles ornées de verdure qui s'élèvent au milieu de la ſauvage Lybie : ces troupes innombrables admirent leur roi hériſſé, qui marche avec majeſté, & laiſſe ſur le ſable la trace de ſes pas ; avec des rugiſſemens impérieux & répétés, ils demandent leur nourriture ordinaire. Les brebis craintives s'approchent en foule du Berger qui les garde. De plus nobles troupeaux qui entourent le Taureau leur chef, & ruminent avec une tranquillité ruſtique, ſont ſaiſis d'horreur à l'approche de ces monſtres. Le village éveillé treſſaillit, & la mère preſſe

son enfant sur son sein palpitant. Le captif échappé de l'antre du Pirate & des fers du fier tyran de Maroc, regrette ses chaînes, pendant que les cris font retentir les déserts depuis le mont Atlas jusqu'au Nil effrayé.

Malheureux celui qui séparé des plaisirs de la société, est laissé seul au milieu de cette région d'horreur & de mort. Tous les jours il s'assied tristement sur la pointe de quelque rocher, & regarde la mer agitée, espérant toujours que de quelque rivage éloigné où la vague forme un tourbillon, il découvrira des vaisseaux qu'il se trace dans les nuages; le soir il tourne un œil triste au coucher du soleil, & son cœur mourant sans secours, se plonge dans la tristesse, quand le rugissement accoutumé commence, & se joint au sifflement continuel pendant la nuit si longue & si terrible. C'est cependant dans ces demeures sombres des monstres, que la liberté se retira sans effroi, quittant Rome humiliée, & fuyant César coupable; Caton (1), pour la suivre à tra-

(1) Après la bataille de Pharsale, Caton qui avoit suivi le parti de Pompée, qu'il regardoit comme

vers les déserts de la Numidie, dédaigna les douces plaines de Campanie, & toutes les délices que verse l'Ausonie : il fallut néanmoins qu'elle pliât un genou servile devant ses tyrans, & qu'en les flattant elle acceptât les graces qu'ils voulurent bien lui accorder.

Ce ne sont pas les seuls fléaux de ces régions : souvent encore les élémens furieux semblent y porter le Démon de la vengeance. Un vent suffoquant souffle une chaleur insupportable de la fournaise immense du firmament, & de la vaste & brillante étendue du sable brûlant. Le voyageur est frappé d'une atteinte mortelle. Le Chameau, fils du désert, accoutumé à la soif & à la fatigue, sent son cœur percé & desséché par ce souffle de feu. Le tourbillon sort subitement & avec violence de la mer. Tout-à-coup les sables deviennent mouvans, & ressemblent au flux : ils s'amassent, obscurcissent l'air; le désert semble s'élever jusqu'à ce que l'orage enveloppe tout. Les

le défenseur de la liberté, se retira à Utique, & s'y tua plutôt que d'implorer la clémence du vainqueur.

Caravanes en font découragées, même auprès des fontaines à midi; ou fi le tourbillon les furprend la nuit, plongées dans un trifte fommeil, à l'abri de quelque colline, elles y demeurent enfevelies. L'impatient marchand étonné attend en vain dans les rues du Caire, & la Mecque s'afflige de ce long retard.

C'eft fur la mer & fur fes vagues flexibles, que l'orage exerce fur-tout fon cruel empire. Dans le redoutable Océan, dont les ondes flottent fous la ligne brillante qui entoure le globe, (1) le Typhon tournoie d'un tropique à l'autre, épuife la rage de tout le firmament, & le terrible Ecnephia règne. Au milieu des cieux fauffement fereins, un puiffant orage fe prépare: comprimé dans une petite tache de nuage (2) que l'œil connoiffeur peut feul appercevoir, le fatal & imperceptible préfage, plein de

---

(1) Typhon & Ecnephia, noms des orages & des ouragans particuliers, connus feulement entre les Tropiques.

(2) Appellé par les Mariniers, l'œil-de-bœuf, ne paroiffant pas d'abord plus gros.

feu & de malignes influences, eſt ſuſpendu ſur le ſommet du promontoire, & raſſemble ſes forces. Le Démon de ces mers le fait précéder d'un calme feint & trompeur, propre à engager le Matelot à confier ſes voiles au Zéphir qui l'accompagne. Tout-à-coup des vents rugiſſans, des flammes & des flots combattans ſe précipitent & ſe confondent en maſſe. Le Matelot demeure immobile, & dans un étonnement ſtupide: ſon art eſt déſormais trop lent. Opprimé par le deſtin rapide, ſon vaiſſeau, dont les voiles ſont déployées, boit la vague, s'enfonce & ſe cache dans le ſein du ſombre abîme. Le redoutable Gama (1) combattit contre une ſemblable tempête pendant pluſieurs jours & pluſieurs nuits terribles, voguant ſans ceſſe autour du Cap orageux, conduit par une ambition hardie, & par la ſoif encore plus hardie de l'or. Par cette entrepriſe le commerce s'étendit, & le monde ſortit de ſon ancienne obſcurité. Le

(1) Vaſco de Gama fut le premier qui navigea autour de l'Afrique par le Cap de Bonne-Eſpérance, juſqu'aux Indes Orientales.

génie de la navigation, qu'une lâche oiſiveté avoit retenu dans d'étroites bornes pendant pluſieurs ſiècles, & empêché de rien tenter ſur l'Océan Atlantique, dut ſon réveil à la voix du Prince Luſitanien (1). Ce héros, inſpiré du ciel, excita le genre-humain à l'amour de la gloire utile, & réunit l'Univers dans un commerce ſans bornes.

Le terrible Requin accroît encore la terreur de cette tempête : il paroît avec ſes mâchoires armées d'une triple défenſe ; attiré par l'odeur des morts & des mourans, il fend les vagues irritées, auſſi promptement que le vent porte le vaiſſeau ; il demande ſa part de la proie aux aſſociés de ce cruel voyage, qui va priver de ſes enfans la malheureuſe Guinée ; il les demande eux-mêmes : le deſtin orageux obéit, la mort enveloppe les tyrans & les eſclaves ; à l'inſtant leurs membres déchirés lui ſervent de pâture ; il teint

(1) Don Henry, troiſième fils de Jean premier, Roi de Portugal : ſon génie hardi pour la découverte du nouveau monde, fut la première ſource de tous les progrès modernes de la navigation.

la mer de ſang, & ſe livre à ce repas vengeur.

Le ſoleil regarde triſtement ce monde noyé par les pluies équinoxiales ; il en attire l'odeur infecte, & il naît un million d'animaux deſtructifs de ces marécages mal-ſains, où la putréfaction fermente. Dans l'ombre des bois, retraite affreuſe, enveloppée de vapeurs & de corruption, & dont la ſombre horreur ne fut jamais pénétrée par le plus téméraire voyageur, la terrible puiſſance des maladies peſtilentielles établit ſon empire : des millions de Démons hideux l'accompagent, & flétriſſent la Nature affoiblie ; fléau terrible, qui ſouffle ſur les projets des hommes, & change en une déſolation entière les plus hautes eſpérances de leur orgueil. Tel fut dans ces derniers temps le déſaſtre qui aterra la nation Britannique, prête à réduire Carthagène. Vous, brave Vernon, vous vîtes ce théâtre d'horreur, vous vîtes avec pitié les armes tomber des mains du Guerrier, les tortures les plus affreuſes, les ſpectacles les plus effrayans, la lèvre pâle & tremblante, l'œil mourant où toute ardeur eſt éteinte ; vous entendîtes les longs gémiſſemens

miſſemens dont les vaiſſeaux faiſoient retentir le rivage pendant le jour; vous entendîtes la nuit le bruit continuel de la chûte des cadavres jetés dans l'eau, tandis que les ſpectateurs troublés, ſe regardant les uns les autres, effrayés du préſent & de l'avenir, ſembloient en ſilence demander au deſtin ſur qui ſa colère tomberoit.

Faut-il que je raconte les rigueurs de ces climats, où la peſte, cette cruelle fille de la Déeſſe Néméſis, deſcend ſur les villes infortunées. Cette grande deſtructrice eſt née des bois empoiſonnés de l'Ethiopie (1), des matières impures du grand Caire, & des champs empuantis par des armées de Sauterelles entaſſées & putréfiées. Les animaux échappent à ſa terrible rage; l'Homme intempéré, l'Homme ſeul lui ſert de proie. Elle attire un nuage de mort ſur ſa coupable demeure, que des vents tempérés & bienfaiſans ont abandonnée. Ce nuage eſt taché par le ſoleil d'un mélange empoiſonné, &

(1) Ce ſont les cauſes qui ſont ſuppoſées être la première origine de la peſte, dans le livre éloquent du docteur Mead ſur ce ſujet.

cet astre se montre lui-même sous un aspect irrité. Tout alors n'est que désolation. La sagesse majestueuse détourne son œil vigilant ; l'épée & la balance tombent des mains de la Justice, désormais sans fonctions. La voie de la joie est muette ; on n'entend plus le bruit du travail ; les rues sont désertes, & l'herbe y croît tristement. Les demeures agréables des hommes se changent en des lieux pires que des déserts ; rien ne se montre, si quelque malheureux frappé de frénésie ne brise ses liens, & ne s'échappe de la maison fatale, séjour funeste de l'horreur, & fermée par la crainte barbare. Cet infortuné pousse des cris au ciel, & l'accuse d'inhumanité & d'injustice. La triste porte qui n'est pas encore infectée, craint de tourner sur ses gonds, elle abhorre la société, les enfans, les amis, les parens. L'Amour lui-même, éteint par le malheur, oublie le tendre lien & les doux engagemens du cœur sensible. Mais ce soin dénaturé même est inutile ; le firmament, & l'air qui anime tout, sont semés des traits de la mort ; chacun à son tour frappé tombe dans des tourmens solitaires, sans soins, sans derniers adieux,

& ſans que perſonne le pleure. Ainſi le noir déſeſpoir étend ſon aile funèbre ſur la ville terraſſée, tandis que pour achever la ſcène de déſolation, les Gardes inexorables diſperſés tout autour, refuſent toute retraite, & donnent une mort plus douce au malheureux qui fuit.

Ce ne ſont pas-là tous les déſaſtres de l'intempérie des élémens brûlans. La rage exceſſive d'un ciel d'airain, les champs de fer, la ſéchereſſe n'offrent pour moiſſon que la faim & la ſoif. La montagne en fureur pouſſe des collones de flammes allumées par la triple rage de la torche du Midi, qui produiſent le tremblement de terre. Ce dernier fléau ſe forme dans le monde ſouterrein, frappe, ébranle & renverſe ſans effort les villes les plus célèbres & les plus ſolides; il enſevelit les montagnes dans des gouffres de flamme. Mais c'en eſt aſſez: reviens, Muſe errante, une ſcène d'horreur plus voiſine te rappelle.

Regarde l'épaiſſe obſcurité qui ſe prépare & s'établit ſur les forêts; elle gagne & s'étend ſur tout le firmament ſurchargé de vapeurs malignes, attirées des lits ſecrets où

reposent les générations minérales. De-là le nitre, le soufre & la fière écume du gras bitume s'exhalant aux cieux, fermentent, & apportent une suite de couleurs variées & de flammes cachées qui effacent le jour. Dans ce triste nuage, l'obscurité même rougit, & devient une source de malheurs. Cette masse excitée par la touche éthérée, le choc des nuages, & la guerre des vents irrités, s'élancent enfin avec fureur, pendant qu'au-dessous tout est calme. Un silence fatal règne sur le sombre espace; on n'entend qu'un bruit sourd sortant des montagnes, qui annonce l'orage, roule en murmurant sur la terre, trouble les fleuves, & fait trembler la feuille des forêts sans un souffle de vent. Les habitans de l'air se précipitent dans les plus bas vallons. Le Corbeau qui aime la tempête, ose à peine voler dans cette lueur incertaine. Les bestiaux s'arrêtent d'effroi, & jettent un regard lamentable sur le ciel en courroux; l'homme les abandonne, & fuit dans la cabane déjà pleine de Bergers, ou cherche l'abri d'une caverne profonde.

Tout est dans l'étonnement, la crainte & le silence, quand tout-à-coup l'éclair se mon-

tre au Sud à l'œil effrayé. Le tonnerre qui le ſuit plus lentement, fait entendre ſa voix terrible à travers les nuages dans la vaſte étendue. La tempête gronde & réſone dans les cieux. Mais quand l'orage approche, qu'il roule ſon terrible fardeau ſur les vents, les éclairs forment alors des ſillons plus larges, & le bruit redouble. Auſſi-tôt une flamme livide ſe déploie ſur la tête : le nuage s'ouvre encore, s'étend & enveloppe tout dans une mer de feu : le bruit ſuit de près, augmente, briſe ſes liens, s'approfondit, devient une confuſion ; le fracas répété écraſe & déchire le ciel & la terre.

Un déluge de grêle bruyante & de pluie ſe précipite ; les nuages ouverts verſent un fleuve entier, cependant le flambeau de l'invincible éclair n'eſt pas encore éteint : il fait de nouveaux efforts. Le tonnerre tournoyant en balles rouges, déchire fiérement & allume les montagnes avec une rage redoublée. Le Pin briſé & noirci du coup, demeure un tronc informe & hideux. Les troupeaux frappés reſtent étendus comme un groupe inanimé. Ici, les douces Brebis, avec le regard toujours innocent, ſemblent vivan-

tes & ruminer encore ; le Taureau paroît froncer le ſourcil, & le Bœuf eſt à moitié debout. Le rocher eſcarpé eſt frappé du même coup, ainſi que la vénérable tour, & le temple en pyramide, qui tombent & perdent pour jamais leur ancien orgueil. Les bois obſcurs treſſaillent à l'éclair, les arbres les plus antiques, environnés de feux, tremblent juſques dans leurs profondes racines. Le rugiſſement furieux retentit au milieu des montagnes de Carnarvan, le ſommet hériſſé tombe en éclats dans la mer enflammée, détaché des roches de Penmanmaur entaſſées juſqu'aux cieux. La pointe de Snowden ſe fondant, quitte ſubitement ſes neiges éternelles ; le haut du Cheviot plein de bruyère ſe voit de loin enflammé, & Thulé retentit à travers ſes iſles les plus reculées.

Les coupables effrayés écoutent : leurs penſées ſe troublent ; cependant ce n'eſt pas toujours ſur la tête criminelle que tombe le coup fatal. Le jeune Céladon & ſon Amélie étoient un couple incomparable ; formés d'une égale vertu, ornés des mêmes graces, leur ſexe ſeul les diſtinguoit. Amélie étoit le doux éclat du matin fleuri, Céladon celui du ſoleil dans ſon midi. Ils s'aimoient,

& leur paſſion ingénue étoit telle que dans les premiers ſiècles, où le cœur ne connoiſſoit que l'innocence & la vérité ſans déguiſement; c'étoit l'amitié ſoutenue par le deſir mutuel, l'eſpérance enchantereſſe, & l'ardeur ſympathique, qui brilloit également dans leurs yeux. Dévoués uniquement à l'amour, ils n'exiſtoient que dans l'objet aimé, & ſe trouvoient ſouverainement heureux par leur tendreſſe réciproque. Ils paſſoient leurs jours champêtres, ſeuls au milieu des bois, toujours dans un doux accord de volontés; leurs cœurs ſenſibles parloient, ou ſoupiroient, & leurs regards diſoient des choſes inexprimables.

Ainſi, comme un ruiſſeau clair & uni, leurs jours couloient ſans inquiétudes & ſans ſoins, juſqu'au moment fatal où la tempête les ſurprît dans leur tendre promenade. Ils s'égaroient, ſans y penſer dans des labyrinthes. Heureux l'un par l'autre, l'Amour ordonnoit au jardin d'Eden de ſourire autour d'eux. Tout-à-coup Amélie cède à la crainte du danger preſſant; ſon ſein pouſſe des ſoupirs auxquels il n'étoit pas accoutumé; elle verſe des pleurs, & tourne ſouvent

ſes yeux pleins de larmes ſur Céladon malgré l'obſcurité. En vain l'Amour veut-il la raſſurer, & ſa confiance au ciel réprimer ſa crainte ; ſa frayeur qui augmente ſans ceſſe, la réduit preſque aux abois. Céladon apperçoit l'angoiſſe de ſon Amante : ſes yeux enflammés d'amour ſe tournent vers elle avec cette compaſſion dont les Anges regardent un homme vertueux luttant contre la mort. « Ne crains rien, lui dit-il, douce inno» cence, toi, étrangère à l'offenſe & aux » orages intérieurs. Celui qui enveloppe le » firmament dans cette affreuſe obſcurité, » ſourit toujours ſur toi avec un doux re» gard. Sur toi la flèche ſecrète qui dé» truit à minuit, ou dans l'heure tranquille » du midi, paſſe ſans vouloir te nuire ; & » cette même voix du tonnerre, qui fait la » terreur des cœurs coupables, eſt pour toi » l'organe des Séraphins qui t'annonce à » l'oreille la paix ; près de toi je me crois » dans un aſyle, je ſuis invulnérable, j'em» braſſe la perfection ». A ces mots, ô ciel impénétrable, la foudre la ſépare de cet embraſſement inutile, frappe cette belle Nymphe, & la réduit en cendres. Qui peut

peindre l'Amant! Percé & accablé de ce coup, déteſtant la vie, il demeure immobile, ſans voix & dans une douleur ſemblable à la mort. C'eſt ainſi qu'il eſt repréſenté ſur la tombe de marbre, abſorbé pour toujours dans un abîme de douleur.

Les nuages diſperſés de la ſurface des cieux errent en déſordre. Le firmament ſans bornes s'élève & étend ſur le monde un azur plus pur. La Nature, après la tempête ſe pare de nouveau, l'éclat & le calme ſe répandent en un inſtant à travers l'air qui s'éclaircit : une écharpe éclatante de joie, ornée d'un rayon jaune, ſigne du danger paſſé, environne les champs baignés encore après l'orage.

Tout eſt beauté & chants gracieux de toutes parts. Le mugiſſement des Bœufs ſe joint au bêlement des troupeaux, qui vont en foule brouter la luzerne du vallon. L'Homme ingrat, dont la voix articulée devroit conduire le chœur d'actions de grace, l'Homme le plus favoriſé de tous, ſe refuſera-t-il ſeul à l'hommage univerſel? A peine ſon foible cœur a-t-il perdu ſes craintes, qu'il eſt prêt d'oublier la main qui enchaîne le tonnerre

& qui calme le firmament ; ſentira-t-il en lui s'éteindre l'étincelle des remords que la tempête a allumée, & le ſentiment de reſpect pour cette puiſſance qui d'un ſouffle peut l'anéantir.

Le jeune Homme plein d'ardeur, encouragé par le calme ſubit, s'avance avec précipitation vers l'étang voiſin, dont le cryſtal tranſparent laiſſe voir le ſable du fond. Il reſte un moment, admirant le payſage qui ſe peint dans le miroir liquide ; il oſe à peine contempler la voûte azurée qui ſe réfléchit dans le ſein des eaux ; il ſe précipite dans le fleuve rapide. Ses treſſes d'ébène, & ſes joues de roſes s'élèvent ſur l'eau ; il ſe fait en nageant une voie aiſée à travers la vague obéiſſante, qui ſemble céder à ſon ſouffle & au mouvement de ſes lèvres ; il erre à ſon choix. Ses flancs unis répandent une clarté de roſée ſur les ſpectateurs ſatisfaits.

C'eſt l'exercice le plus ſalubre, le doux rafraîchiſſement des chaleurs de l'Eté. Lors même que le froid Hiver pénètre le fleuve brillant, j'aurois honte de demeurer foible & tremblant ſur le bord, & d'héſiter à m'y plonger. C'eſt ainſi que la vie redouble & ſe forti-

ſie : ainſi ſe ſauve le Nageur hardi dans les rencontres inévitables des accidens malheureux : c'eſt de la ſorte que les membres acquièrent de la vigueur : & le même bras Romain qui élevoit des trophées ſur la terre ſoumiſe, apprenoit d'abord dans ſa jeuneſſe à ſubjuguer la vague : de la propreté du corps d'ailleurs, l'eſprit reçoit un ſecours ſecret & ſympathique.

Caché ſous l'ombre d'un boſquet de noiſetiers, aux lieux où le vallon tourne dans une ſolitude agréable, le jeune Damon, pénétré des tourmens délicieux de l'amour, ſe plaint des cruautés de Muſidore au ruiſſeau qui tombe en murmurant ſur les rochers eſcarpés, & aux Zéphirs qui jouent parmi les ſaules penchés ; cependant elle partageoit ſa flamme, & cachoit dans le fond de ſon cœur le trait qui l'avoit frappée, retenue par une pudeur timide, ou par l'orgueil du ſexe ; ſeulement quelques regards dérobés & preſque baiſſés, ou les ſoupirs étouffés de ſon ame bleſſée la trahiſſoient quelquefois. Inſpiré par le lieu, excité par ſes propres deſirs, Damon compoſe une tendre Elégie pour découvrir le ſecret de ſa belle malgré ſes combats, &

en obtenir l'aveu de cette paſſion naiſſante. Berger trois fois heureux, une rencontre favorable, qui ſouvent décide le deſtin des plus puiſſans Monarques, fit alors ton bonheur. Conduite par les rians amours, Muſidore chercha cette fraîche retraite; la saiſon brûlante allumoit l'éclat de ſes joues; habillée négligemment, elle venoit ſe baigner dans le ruiſſeau rafraîchiſſant. Que fera-t-il? Perdu dans une douce émotion, & agité de mille mouvemens, il héſite un moment; le reſpect pur & ingénu de l'ame, le raffinement délicat & ſi rare rendoit ſon cœur incertain, & lui ordonnoit de s'éloigner, mais l'amour le lui défendoit. Vous, Dragons de vertu; vous, cenſeurs ſévères, dites, qu'auriez-vous fait? En même-temps cette Nymphe, plus belle que jamais le ruiſſeau d'Arcadie n'en embraſſa de ſes eaux, regardant autour d'elle d'un œil timide, ſe dépouille pour jouir de la fraîcheur du fleuve. Pâris, ſur le ſommet du mont Ida, fut moins ému, quand les Déeſſes rivales, dénouant leurs voiles divins firent voir tous leurs charmes, que toi, Damon, quand Muſidore dépouilla ſes jambes d'albâtre, & ſes pieds délicats

licats de leurs vêtemens de ſoie ; qu'elle délia ſa ceinture de vierge, & qu'à travers ſa robe ouverte, ſon ſein alternativement palpitant avec la vigueur de la jeuneſſe, ſe découvrit en entier à tes regards avides. Mais, ô jeune Homme paſſionné, comment oſes-tu riſquer une vue faite pour égarer ton ame, dans l'inſtant que cette toile fine qui tombe en plis flottans, quitte ſes membres nuds d'une blancheur éblouiſſante, proportionnés par la main habile de la Nature. Elle reſte expoſée à ſes regards, & ſe retire en rougiſſant de peur d'être vue ; alarmée d'un moindre ſouffle & ſautant comme un Faon craintif, elle s'élance dans le fleuve : le fleuve s'ouvre, reçoit & embraſſe dans ſes vagues l'aimable Nymphe, dont chaque beauté s'accroît, & chaque grace brille d'un luſtre nouveau, & répand un doux éclat, qui ſemblable au lis & à la roſe rafraîchie par la main de l'Aurore, fleurit à travers le cryſtal des eaux liquides ; Muſidore eſt encore plus brillante. Tandis qu'elle joue ainſi ſous la vague tranſparente, ſes treſſes flottantes l'embraſſent à demi dans un voile humide : elle ſe lève encore, les traits de ſa

beauté percent l'ame de Damon caché. Au premier inftant, l'ivreffe de fon amour le tranfportoit, & l'excitoit à tout entreprendre; cependant le refpect inféparable du véritable amour, l'arrêta. L'idée du larcin lui parut un crime, fi quelque chofe peut être jugé crime en amour; & s'arrachant de ce lieu, il s'enfuit avec précipitation; mais en fuyant, il jeta fur le bord ces lignes tracées d'une main tremblante. « Baigne-toi, » belle Nymphe, qui n'as encore été apperçue que par l'œil facré de l'amour fidèle, » je vais garder ta demeure, & éloigner de » ta retraite tout téméraire & tout œil pro- » fane ». Frappée d'une furprife extrême, privée de fes fens en voyant ce papier, Mufidore refte un moment interdite & fans mouvement, femblable à la ftatue (1) qui enchante le monde, & qui effaie en fe baiffant de voiler les beautés fans pareilles, & les différens attraits de la Grèce triomphante. Revenant à elle-même, elle court avec précipitation reprendre ces vêtemens que l'heureux Eden n'a point connus. Habillée à la hâte

(1) La Vénus de Médicis.

& en défordre, elle faifit cet écrit qui l'avoit alarmée, mais reconnoiffant la main de fon Amant, fa terreur s'évanouit; des mouvemens plus doux, mêlés d'émotions tendres, faififfent fubitement fon cœur. La honte exempte de crime, la rougeur charmante de l'innocence, l'eftime & l'admiration de la pureté de la flamme de fon Amant, un fentiment même d'amour-propre pour fa beauté, fe gliffe au milieu de la foule de fes penfées : enfin, un tendre calme arrêta par degrés le tumulte de fon ame; & fur l'écorce d'un hêtre qui ombrageoit le ruiffeau, elle grave, avec la plume ruftique des amans champêtres, cet aveu que bientôt fon Damon baifa avec des larmes de joie : « Cher Amant, feul » juge du fens de ces vers, trop favorifé » par la fortune, & non moins hélas! par l'a» mour, fois toujours difcret comme aujour» d'hui; le temps peut venir, où il ne fera » pas néceffaire que tu fuies ».

Le foleil a perdu fa rage; fon Difque baiffé ne produit qu'une chaleur vivifiante, & un éclat qui d'un rayon varié éclaire les nuages, ces belles robes du ciel qui roulent fans ceffe dans des formes vagues, changeantes,

& femblables aux rêves d'une imagination éveillée. La terre eft couverte de fruits : par-tout l'année eft dans fa maturité. La fécondité fuivie de tous fes attributs répand la joie dans l'univers ; les douces heures de la promenade arrivent pour celui qui folitairement aime à chercher les collines éloignées, & à y converfer avec la Nature. Là, il s'occupe à faire paffer dans fon cœur par un chant pathétique le calme qui l'environne, & à infpirer autour de lui l'harmonie. Des amis réciproquement unis par les liens d'une douce fociété, s'accordent dans une heureufe union de l'ame ; un monde plus beau déploie tous fes charmes à leurs yeux éclairés, tandis qu'ils échappent à ceux du vulgaire. Leurs efprits font remplis des riches tréfors de la Philofophie, lumière fupérieure. La vertu brûle dans leurs cœurs avec un enthoufiafme que les fils de la cupidité ne peuvent concevoir. Invités à fortir pour jouir du déclin du jour, tantôt ils dirigent leur promenade vers les portiques des bois verds, dans le vafte lycée de la Nature : le libre concours du cœur & les épanchemens de l'amitié augmentent dans cette douce école, où nul

maître orgueilleux ne règne. Maintenant les Amans quittent le tumulte du monde, & se retirent dans des retraites douces & sacrées ; ils répandent leurs ames dans des transports que le Dieu d'amour entend, approuve, & confirme. Où dirigerons-nous nos pas, Amanda ? Le choix est difficile à faire ; mais pourquoi choisirions-nous ? Tout est beau sous tes pas. Suivrons-nous le cours des ruisseaux ? Foulerons-nous l'émail riant des prairies, ou faut-il nous égarer dans les forêts ? Nous pouvons errer à travers les moissons ondoyantes, ou monter sur ta colline, délicieux Shène (1), pendant que l'Eté brillant découvre toutes ses beautés. Parcourons ici le paysage sans bornes ; tantôt l'œil ravi se dirige vers l'immense Capitale, tantôt vers les deux collines (2) jumelles qui environnent sa plaine, tantôt vers l'élevé Harrowhill, & tantôt vers les lieux où le majes-

(1) L'ancien nom de Richmond, qui signifie en Saxon, brillant, ou splendeur.

(2) Highgate & Hamstead.

tueux Windſor (1) lève ſon front ſuperbe. Pour jouir du contraſte aimable de toutes les vues tranquilles & magnifiques, marchons du côté où la Tamiſe argentée devient champêtre. Là, que l'œil raſſaſié erre ſans ſe laſſer, & dans nos amuſemens parcourons les bois qui penchent ſur la retraite d'Harrington (2) : de-là deſcendons aux boſquets de Ham; ſous leur ombre le digne Queensbury, retiré dans une paix innocente, regrette encore Gay, avec l'aimable compagne de ſon cœur; & Cornbury, ami des ſciences & des beaux-arts, s'afflige avec les Muſes éplorées de la perte de ce génie. Marchons lentement dans le vallon incomparable de la Tamiſe, qui tourne avec majeſté juſqu'aux demeures des Muſes, dans les boſquets de Twickenham, qui implorent pour Pope (3) le Dieu des vers. Mon-

(1) Windſor, Maiſon Royale ſituée ſur une éminence, à vingt mille de Londres.

(2) Peterham, à une lieue de Richmond, où ſont les ſuperbes Jardins de Milord Harrington.

(3) Alexandre Pope, célèbre Poëte Anglois, mort

tons au monument royal de Hampton (1), ſur les hautes terraſſes de Clermont, & dans les grottes d'Esher, où Belham (2), loin des Cours & du Sénat, trouve le repos dans la plus douce ſolitude, entourée par les ſinuoſités de la tranquille mole : vallon enchanté ! qui ſurpaſſe tout ce que les Muſes ont raconté de l'Achaïe, ou des Heſpérides ; vallon fait pour le bonheur, collines riantes & fertiles, palais de l'agriculture qui ſourît aux merveilles de ſes travaux !

O cieux, quelle belle perſpective ſe découvre ! des collines, des vallons, des bois, des plaines, des temples, des villes brillantes, des ruiſſeaux dorés, juſqu'à ce que

---

en 1744, avoit une très-belle maiſon de campagne à Twickenham, où il faiſoit ſon ſéjour une partie de l'année.

(1) Hampton-court, Maiſon Royale à douze mille de Londres, bâtie par le Cardinal Volſey ſous Henri VIII.

(2) Frere du Duc de Newcaſtle, l'homme d'Angleterre qui avoit le plus de crédit, lorſque le Poëte écrivoit.

tout le payſage ſe perde en fumée. Heureuſe Angleterre, Reine des arts, tu inſpires la vigueur; & la liberté règne juſques dans tes cabanes les plus reculées, & y répand l'abondance d'une main prodigue.

Ton ſol eſt fertile, ton climat eſt doux, tes ruiſſeaux ne tariſſent point dans les chaleurs de l'Eté, tes chênes protecteurs (1) ſont incomparables, tes vallées flottent en vagues dorées. Les troupeaux ſans nombre bêlent ſur tes montagnes, tandis que les beſtiaux en foule mugiſſent à l'entour. Tes prés brillent, & réſiſtent même à la faulx du Moiſſonneur. De tous côtés tes villes te ſervent d'ornement; tes contrées abondent en richeſſes, dont la propriété eſt aſſurée au Laboureur content & infatigable.

Tes villes ſont la demeure des arts, du commerce & de la joie. L'on entend dans chaque rue ce mélange d'occupations. Le Mercenaire même qui ſue à la charrue, ou celui qui accablé de pouſſière taille la pierre des palais, a le regard ſatisfait. Tes ports remplis d'un peuple immenſe qui s'em-

(1) Ceci fait alluſion à la Marine Angloiſe.

presse aux travaux, présentent en perspective une forêt de mats, & retentissent des cris des Mariniers, quand avec courage ils disent le dernier adieu, & que déployant chaque voile, ils résignent aux vents leur navire dans toute sa gloire.

Ta jeunesse est aimable, généreuse, hardie & ferme, exercée à la fatigue, & excitée par le danger; elle disperse les nations par-tout où elle se montre, soit sur la terre quand elle y est engagée, soit sur les mers orageuses. Ta gloire est douce aussi, quand tu fais présider aux plans de la paix utile les pensées de tes hommes d'Etat, dont le génie & la science sont connus. Ces hommes renommés pour la vertu & le vrai mérite, sincères, vrais, hospitaliers & bienfaisans, semblables cependant au tonnerre quand ils sont provoqués, rassemblent toutes leurs forces, deviennent la terreur des tyrans, & la seule ressource de ceux qui gémissent sous la cruelle oppression.

Des Héros sans nombre sont sortis de ton sein : Alfrede (1) t'appartient, Alfrede qui

(1) Alfrede régnoit en Angleterre vers 872, il

réunissoit les vertus héroïques de la guerre ; & celles de la paix plus héroïques encore.

Son nom, ses vertus sont sacrées & chéries des Muses qu'il a tant aimées : ce fut le meilleur des rois. Tes Edouards & tes Henris brillent aussi, leurs noms sont chers à la renommée : les premiers imprimèrent la terreur de tes armes sur les Gaules orgueilleuses, qui redoutent encore ton puissant génie. Tu es fertile en hommes d'Etat & en citoyens. Le courageux Morus (1) te dut le jour, lui, dont le zèle généreux, qui toutefois l'égara, s'opposa à la rage utile d'un tyran brutal. Il fut ferme comme Caton, juste comme Aristide, pau-

---

fut en guerre continuelle avec les Danois & les Normands, qui inondèrent son pays, & l'obligèrent à se réfugier dans une Isle. Sa fermeté & sa constance lui menagèrent des ressources. Il vainquit ses ennemis & en délivra sa patrie. Il divisa le premier l'Angleterre en Comtés, rétablit la Ville de Londres, aima & protégea les arts.

(1) Thomas Morus, Chancelier d'Angleterre, un des grands hommes du XVIe. siècle, eut la tête tranchée, pour n'avoir pas voulu reconnoître Henri VIII pour chef de l'Eglise Anglicane.

vre avec nobleſſe comme le ſévère Cincinnatus; ſon ame haute & intrépide mépriſoit la mort. Walſingham (1) qui fut ſi frugal & ſi ſage, t'appartient auſſi. Drake (2) te rendit la maîtreſſe de la mer, porta ton nom comme un tonnerre par tout le monde, & jeta les fondemens de ta grandeur préſente. Mais qui peut nombrer les hommes célèbres qui ſe diſtinguèrent ſous le règne d'une femme? Raleigh (3) réunit en lui la gloire de chacun d'eux: Raleigh, le fléau de l'Eſpagne, dont le cœur fut rempli des vertus du ſage, du citoyen & du héros. Sa vigueur ne s'éteignit pas ſous un règne

---

(1) Walſingham, Miniſtre de la Reine Eliſabeth.

(2) Drake, grand homme de mer, célèbre par le voyage autour du monde qu'il fit en trois ans, & par la conquête de pluſieurs villes en Amérique.

(2) Raleigh, Amiral d'Angleterre, conquit la Virginie, compoſa une Hiſtoire univerſelle pendant ſa détention dans la tour de Londres qui dura treize ans, d'où il ſortit pour aller à la Caſtille d'or, & ſur les côtes de la Guyanne; mais ſon expédition ayant été malheureuſe, il fut décapité à Weſtminſter ſous divers prétextes, & à la ſollicitation de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne.

de lâcheté qui enchaîna la vertu militaire ; & ce héros fut enfin livré pour satisfaire la vengeance d'un ennemi vaincu. Son esprit toujours actif & toujours libre, pénétra la vaste étendue des siècles passés, & il enrichit le monde pendant sa captivité ; cependant il ne trouva dans toutes ses longues recherches, aucun temps aussi glorieux pour la vertu, & en même-temps aussi honteux pour sa patrie, que celui où il vécut, vainquit, & versa son sang. Ma Muse ne passera pas sous silence le galant Sydney (1), Poëte & Héros, qui dès sa jeunesse fut couronné du laurier des guerriers, des myrtes des amans, & de la palme des Poëtes. Terre illustre, Hampden (2) t'appartient aussi ; il fut sage, courageux, ferme, & d'une ame indomptable, il s'op-

(1) Philippe Sydney, favori de la Reine Elisabeth, composa son Arcadie pendant son ambassade auprès de l'Empereur.

(2) Hampden fut un des membres de la conjuration Protestante, & accusé d'avoir excité par ses écrits & par ses harangues publiques le peuple à la révolte.

posa

posa au torrent d'un siècle de décadence qui s'adonnoit à l'esclavage ; il te fit relever fiérement dans toute la pompe natale de ta liberté : à sa voix parut un siècle brillant d'hommes illustres, d'hommes sur lesquels la postérité jetera un œil jaloux, tandis que le récit de leurs hauts faits fera trembler les tyrans. Terre chérie, apprête tes plus douces fleurs, & laisse-moi les répandre sur la tombe où repose Russel (1), dont le sang doux & pacifique fut répandu pour toi avec joie, & souilla à jamais les tristes annales d'un règne inconstant, qui tendoit au pouvoir arbitraire, & à l'abrogation des lois, quoique plongé vilement dans le luxe le plus bas & le plus lâche. Avec lui vient son ami, le Cassius (2) An-

(1) Guillaume Baron Russel fut décapité en 1683, sous prétexte d'avoir été un des membres de la conjuration Protestante sous Charles II ; mais son plus grand crime fut d'avoir été un des plus ardens ennemis du Duc d'Yorck, de s'être joint aux Comtes de Shaftsbury & d'Essex, & d'avoir porté le Bill d'exclusion à la Chambre des Seigneurs.

(2) Algernon Sydney, cousin-germain de celui

glois, qui verſa courageuſement ſon ſang: Héros d'un eſprit fier & déterminé, brave avec férocité, échauffé, par l'étude & l'exemple des anciens, de l'amour de la haute liberté. Auguſte patrie, tu fus également illuſtrée par de vénérables Sages, & de nobles Poëtes, auſſi-tôt que le crépuſcule de la ſcience répandit ſon rayon d'Orient en Europe, & éveilla le chant des Muſes. Bacon (1) t'appartient, malheureux dans ſon choix, il fut incapable de réſiſter aux cabales orageuſes de l'Etat. Sa vertu ſolide, mais complaiſante, ne put pas le ſoutenir dans ſa courſe au milieu de l'affectueuſe barbarie des Cours. La Nature bienfaiſante l'avoit formé pour la retraite & pour l'étude; d'un génie profond, élevé, clair, exact & élégant, ſon ame abondante réu-

---

dont on a parlé, quitta ſa patrie après le rétabliſſement de Charles II; mais étant retourné à Londres à la ſollicitation de ſes amis, on lui fit ſon procès, & il fut décapité.

(1) Bacon, Chancelier d'Angleterre, fut à la fois Théologien, Philoſophe, Juriſconſulte, Hiſtorien & Poëte, & mourut dans une extrême miſère.

niſſoit les vertus & les talens de Platon, du Stagiriſte & de Cicéron. Il fut le grand libérateur qui tira de l'obſcurité du cloître & du jargon des écoles, la vraie Philoſophie, retenue depuis long-temps dans la chaîne magique tiſſue de mots & de formes, & vuide de définitions. Il donna la liberté à cette fille du ciel, qui montant lentement, & embraſſant avec sûreté la liaiſon des choſes, marque juſqu'au firmament ſa trace brillante. Le généreux Ashley (1) eſt auſſi des tiens : ami des Hommes, il examina leur nature avec un œil de frère, toujours diſpoſé à cacher leurs foibleſſes, à exalter leurs deſſeins, à toucher les mouvemens les plus délicats de l'eſprit, & à charmer le cœur par la beauté de ſa morale. Pourquoi ne nommerois-je pas Boyle (2), dont les pieux travaux cherchèrent le puiſſant Créateur au milieu des ſe-

---

(1) Antoine Ashley Cooper, Comte de Shaftsbury.

(2) Robert Boyle, célèbre Phyſicien, dont nous avons cinq volumes *in-folio*.

crets replis de ses ouvrages; & Locke (1), qui a fait de l'intérieur de l'Homme son monde propre? Que Newton te fasse régner dans la Philosophie: Newton, cette pure intelligence envoyée de Dieu aux mortels pour expliquer ses ouvrages sans limites par des règles simples & sublimes. Pour le sens élevé, l'imagination créatrice, la vue pénétrante dans les replis profonds du cœur humain, ne dois-je pas nommer ton Shakespéar, l'orgueil de la Nature, qui méprisa la règle & l'art? Ne rencontre-t-on pas dans ton Milton toutes les Muses aimables & renommées des siècles savans? C'est un génie universel comme son sujet, étonnant comme le chaos, beau comme la fleur du jardin d'Eden, sublime comme le ciel. Mes vers n'oublieront pas cet ancien Poëte, le mélodieux Spencer (2), fils aimable de l'Imagination, qui comme une rivière abon-

(1) Tout le monde connoît Locke, Newton, Shakespéar & Milton.

(2) Spencer ressuscita en Angleterre la Poésie épique: la *Nymphe Reine* est celle de ses pièces qu'on estime le plus.

dante, verſa ſes chants ſur les labyrinthes du monde enchanté : ni toi, Chaucer (1) ſon ancien maître, ſage, aimable, dont les vers naturels peignent les mœurs, la bonne morale, & brillent à travers le nuage gothique du temps & du langage qui voudroit offuſquer ton génie.

Salut, Grande-Bretagne ! Puiſſent mes chants t'être agréables comme tes filles me charment. La beauté eſt leur partage, ainſi que la ſenſibilité du cœur, la ſimplicité des mœurs, l'élégance & le goût. Leur figure eſt parfaite, & formée par la main des grâces & de la ſymmétrie : leur teint brille du plus vif incarnat, qui perce doucement à travers le blanc naturel, & répand ſur le viſage les fleurs & les agrémens : leurs lèvres ſéparées comme le bouton de roſe hu-

(1) Chaucer, Poëte Anglois, devint beau-frère du Duc de Lancaſtre, qui épouſa la ſœur de ſa femme : il partagea toutes les viciſſitudes de la bonne & mauvaiſe fortune de ce Duc. Nous avons de lui grand nombre d'ouvrages ; les plus eſtimés ſont le *Teſtament d'Amour*, & un traité de l'*Aſtrolabe*.

mecté par la rosée du matin, respirent les délices : leur col est ombragé légérement par des cheveux de jais qui forment des boucles brillantes comme le soleil : leur sein palpite, & ses mouvemens charment l'œil amoureux.

Isle heureuse, du milieu des mers qui te sont assujetties, & qui rugissent autour de tes côtes escarpées, tu fais à la fois l'étonnement, les délices, & la terreur des nations éloignées. Les rivages les plus reculés peuvent être bientôt ébranlés par tes forces navales ; mais tu ne saurois l'être. Tu méprises toute attaque, comme tes rochers inaccessibles méprisent le bruit des vagues.

O toi, dont l'ordre tout-puissant élève ou détruit alternativement la balance des Empires, envoie les vertus bienfaisantes en troupes radieuses sur cette terre chérie ; envoie la paix innocente, l'amour sociable, les tendres regards de la charité, d'où naissent les actions satisfaisantes, & les douces larmes. Fais descendre des cieux la vérité intrépide, la dignité de l'esprit, le courage réfléchi & ardent, la sobre tempérance qui manifeste ses

effets salutaires dans le cœur & dans les yeux ; la pure chasteté qui rougit dans sa marche, & se trouble des regards qu'elle attire ; l'industrie laborieuse, l'activité infatigable qui prolonge la vie, & nous arrache à la léthargie, tandis que l'amour de la patrie (première vertu dont dérivent toutes les autres) élève avec supériorité son front radieux, & jette sur tous un regard égal & étendu, méditant sans cesse sur le bien public, & travaillant toujours avec gloire aux plus grands desseins.

Le soleil continue sa course, il s'abaisse ; il semble s'élargir par degrés au déclin du jour : les nuages en mouvement s'assemblent gaîment, lui forment une suite pompeuse, & entourent avec magnificence le trône du couchant, tandis que l'Air, la Terre & l'Océan sourient. C'est en cet instant, si l'on en croit les Chantres fabuleux de la Grèce, que donnant relâche à ses coursiers fatigués, Phœbus cherche les bosquets d'Amphitrite, & les Nymphes de sa suite ; il baigne ses rayons, tantôt à moitié plongé, tantôt montrant un demi-cercle doré ; il donne un dernier regard lumineux, & disparoît enfin totalement.

Ainſi paſſe le jour parcourant un cercle enchanté, trompeur, vain & perdu pour jamais, ſemblable aux viſions d'un cerveau imaginaire, tandis qu'une ame paſſionnée perd en deſirs les momens, & que l'inſtant même où elle deſire, eſt anéanti. Fatale vérité, qui ne préſente à l'oiſif ſpéculateur qu'une vie inutile & vuide, & une vue d'horreur au coupable qui conſume les jours dans des plaiſirs honteux : fardeau à charge à la terre, il diſſipe baſſement avec ſes ſemblables ce qui auroit pu rendre l'être à une famille languiſſante, dont la modeſtie enſevelit le mérite. Mais l'ame généreuſe, toujours attentive à ſe perfectionner, cherche à verſer la joie dans le cœur accablé, & répand ſes bienfaits autour d'elle avec abondance & ſans oſtentation, ainſi que la roſée qui tombe du ciel en ſilence. A une telle ame, l'examen de ſa vie paſſée eſt un raviſſement intérieur qui ne peut être bien ſenti que par elle.

Les nuages s'obſcurciſſent lentement, le jour s'adoucit, la tranquille ſoirée prend ſon poſte accoutumé au milieu des airs. Des millions d'ombres ſont à ſes ordres. Les unes ſont envoyées ſur la terre, d'autres d'une

couleur plus foncée viennent doucement à la ſuite; de plus ſombres encore ſuivent en cercle & ſe raſſemblent tout autour pour fermer la ſcène. Un vent plus frais agite les bois & les ruiſſeaux; ſon ſouffle vacillant fait ondoyer les champs de bleds, pendant que la Caille rappelle ſa compagne; le vent frais augmente ſur la plaine deſſéchée, un ſerein chargé d'un duvet végétal ſe répand agréablement. Le ſoin univerſel & bienfaiſant de la Nature ne dédaigne rien; attentive à nourrir ſes plus foibles productions, & à orner l'année qui s'avance, elle envoie de champs en champs le germe de l'abondance ſur l'aile des vents.

Le Berger revient gaîment à ſa cabane, & ramène du parc ſon tranquille troupeau; il ſoulage la Laitière vermeille, & tour-à-tour ils portent le pot au lait: ils s'aiment ſincèrement; leurs cœurs ſimples n'ont jamais connu la joie mêlée d'angoiſſes; ils ſe prouvent leur amour par de tendres regards & des ſervices réciproques; ils marchent ſur les collines & dans les vallons ſolitaires, lieux, où ſur la fin du jour des peuples de Fées viennent en foule paſſer la nuit d'Été

dans des jeux nocturnes, comme les histoires de village le racontent; mais ils s'éloignent du tombeau de celui que sa malheureuse fortune a obligé de lever sa main impie sur son propre sein (1). Ils évitent aussi la tour déserte, dont les ombres tristes & hurlantes occupent les voûtes : vaine terreur que la nuit inspire à l'imagination frappée.

Dans les chemins tortueux, & sur chaque haie, le Ver luisant allume sa lampe, & l'on voit étinceler un mouvement brillant à travers l'obscurité. La soirée cède le monde à la nuit qui s'avance, non dans sa robe d'hiver d'une trame massive, sombre & stygienne, mais négligemment vêtue d'un manteau brun. Un rayon foible & trompeur réfléchi de la surface imparfaite des choses, présente à l'œil borné les images à demi, tandis que les bois agités, les villages, les ruisseaux, les rochers, le sommet des montagnes qui ont plus long-temps retenu la lumière expirante,

(1) En Angleterre, ceux qui se défont eux-mêmes, sont enterrés sur les bords des grands chemins, un pieux qui leur passe au travers du corps, indique le lieu & le crime.

n'offrent plus qu'une ſcène nageante & incertaine. De-là, la vue fatiguée retourne au ciel, où la douce Vénus brille de ſes rayons les plus purs, amenant les heures tranquilles de l'Amour. Son lever joyeux, du moment où la lumière du jour languit & s'efface juſqu'à l'inſtant où elle renaît, annonce le règne de la plus belle lampe de la nuit. Je conſidère, jadmire avec joie, cette clarté tremblante. Ces lumières errantes, feux paſſagers que le vulgaire regarde comme un mauvais préſage, deſcendent du firmament, ou ſcintillent horiſontalement dans des formes merveilleuſes. Du milieu de ces orbes radieux qui non-ſeulement ornent, mais encore animent la voûte céleſte, ſoleils vivifians des autres mondes, hélas ! la Comète rapide ſe précipite vers le ſoleil ; elle revient de la terrible immenſité des eſpaces avec un cours accéléré : tandis qu'elle s'abaiſſe & ombrage la terre, ſa crinière redoutable eſt lancée dans les cieux, & fait trembler les nations coupables. Mais au-deſſus de ces viles ſuperſtitions qui enchaînent le Berger timide livré à la crédulité & à l'étonnement aveugle, vous, ſages mortels, dont la Philoſophie

éclaire & élève l'esprit, dites à ce glorieux étranger, salut. Ceux-là éprouvent vraiment une joie ravissante, qui jouissant des priviléges du savoir, non-seulement parcourent & mesurent le firmament, mais ne voient dans cet objet effrayant que le retour fixe & marqué d'un astre, qui, comme tous les autres objets les plus familiers, est dans l'ordre d'une Providence bienfaisante. Qui sait si sa queue n'apporte pas à l'Univers une humidité nécessaire sur les orbes que décrit son cours écliptique; si ses flammes ne sont pas destinées, soit pour renouveller les feux toujours versés du soleil, soit pour éclairer les mondes, ou pour nourrir les feux éternels.

C'est par toi, calme & douce Philosophie, que je veux finir; c'est de ta guirlande brillante, que je veux couronner ce chant. Source effusive d'évidence & de vérité; lustre fécond qui verses sur l'esprit ennobli un jour plus fort que le midi d'Eté, & aussi pur que cette douce vibration qui encourage l'ame à son départ, & qui la porte au crépuscule du céleste jour, c'est sous tes lois, qu'à travers ces facultés nourries, accrues par toi, elle s'élève & s'élance avec un juste dédain

dain au-dessus de la fange des desirs rampans, qui retient la foule du vulgaire, & que d'un vol angélique elle gagne la hauteur de la science & de la vertu où tout est calme & pur. Tu déploies à l'œil de la raison & de l'imagination, l'étendue de la nature, soit dans la région des étoiles, soit dans la profondeur de l'abîme. La première suit l'enchaînement des causes & des effets, depuis le redoutable néant, jusqu'à l'Etre créateur, qui seul est l'Etre des êtres ; tandis que l'autre se peint rapidement en grand, conçoit avec le sentiment le plus vif toute la magnificence des cieux & de la terre, & toutes leurs beautés, délicates ou solides, éloignées, présentes ou plus reculées.

La Poésie, quand tu daignes la gouverner, fait éclater sa voix; elle parle aux siècles; elle instruit, plaît & emploie l'harmonie, l'image, le sentiment & la pensée, elle acquiert & donne l'immortalité ; c'est le trésor du genre-humain, sa gloire & sa plus véritable joie.

Sans toi, que seroit l'homme ignorant? Un sauvage errant à travers les bois & les déserts, cherchant sa proie, nud ou mal cou-

vert de la dépouille de quelque animal, privé; de tout art délicat, & de l'élégance de la vie. Il ne connoîtroit ni le bonheur domestique mêlé de tendresse & de soin, ni l'excellence de la morale, ni les douceurs de la société, ni les lois protectrices, ni l'adresse variée de tourner le sillon, ni les outils méchaniques, ni la navigation hardie qui guidée par le ciel, passe sans crainte la ligne brûlante, & ose approcher du pôle glacial. Mère sévère de délices infinies, rien ne peut exister sans toi, si ce n'est la rapine, l'indolence, le crime & les misères sans nombre, dont le cercle horrible auroit rendu le cours de la vie humaine pire que l'inexistence : mais au moyen de tes leçons, les plans de la police, la paix, l'union & l'amour fraternel, embellissent la carrière de la vie. Qu'une foule laborieuse s'applique & s'efforce sur la rame, la Philosophie dirige le timon de la société, ou semblable au souffle libéral & invisible du ciel tout-puissant, elle enfle la voile & conduit le monde inférieur.

La philosophie n'est pas bornée à cette portion de terre trop étroite pour sa grandeur. L'étendue brillante des cieux est son domaine,

elle y contemple la création entière, & l'aſſemblage des merveilles immenſes, pour concevoir & connoître le ſeul Etre qui d'un mot créa la terre, la perfectionna, & la mit en mouvement. De-là, d'un coup-dœil intérieur elle parcourt le royaume des idées, & tout-à-coup à ſon regard puiſſant les fantômes obéiſſans paroiſſent, ou s'évanouiſſent, ſe diviſent, ſe changent & ſe rangent chacun à ſon rang, depuis la ſimple perception, juſqu'aux plus belles formes que puiſſe enfanter une imagination fertile & ſuivie. Vient enſuite la raiſon qui tire la vérité des vérités & des notions entiérement abſtraites, où commence le monde intellectuel & où tout eſt action & une vie libre. Mais ici l'obſcurité profonde nous arrête : ainſi le veut la providence éternelle. C'eſt aſſez pour nous de connoître que qui veut percer au-delà ſe perd dans des chimères étranges & de vaines pourſuites. Cette enfance de l'être ne peut parvenir à connoître le terme & la fin des ouvrages de Dieu, formés par l'amour ſans bornes, & par la ſageſſe parfaite, dont l'immenſe perſpective s'étend à meſure que l'eſprit s'éclaire.

Fin de l'Été.



L'AUTOMNE.

TANDIS que l'Automne, ſource de la joie, arrive armée de ſa faux; & couronnée de gerbes du bled qui s'agite ſur nos champs dorés, je reprends gaîment ma lyre & mes chants. Tout ce que les gelées d'Hiver ont préparé de nitre & de fécondité, tout ce que le Printems varié & fleuri a promis d'abondance, tout ce que le Soleil d'Eté a profondément mûri, paroît maintenant à la vue, & ſe montrant dans toute ſa beauté & ſa perfection, va faire la gloire & l'ornement de mes vers.

Onſlow (1), ma Muſe ambitieuſe voudroit voir ton nom honorer ſes chants, daigne l'inſpirer & lui communiquer un rayon de ta gloire, elle aſpire au bonheur de te diſtraire un inſtant de tes ſoins voués au public. Elle en connoît la nobleſſe, & celle des vertus patriotiques, dont l'empreinte eſt

(1) Le Chevalier Onſlow, Orateur de la Chambre des Communes.

ſur ton front, & le feu dans ton ſein. Quand le Sénat t'écoute, attaché au plaiſir que donne ton éloquence inſinuante, & livré à la confiance qu'elle inſpire; il coule de tes lèvres des phraſes plus douces cent fois que mes vers. Mais ma Muſe s'eflamme auſſi pour la vertu publique; ſi ſa voix eſt foible, ſa volonté eſt forte & ardente: quand l'amour de la patrie preſſe ſon cœur, elle s'élève avec plus d'audace, elle eſſaie d'unir l'amour du citoyen, & le feu du Poëte.

QUAND le ſigne éclatant de la Vierge cède les beaux jours, & que la Balance pèſe les ſaiſons avec égalité, le fier éclat de l'Eté quitte la voûte des cieux, & un bleu plus ſerein, mêlé d'une lumière dorée, anime & enveloppe le monde heureux. Le Soleil tempéré s'élève avec de doux rayons, & verſe à travers les nuages brillans un calme agréable. Sur la terre la moiſſon étendue, abondante & mûre, ſoutient ſa tête peſante; elle eſt riche, tranquille & haute. Pas un ſouffle de vent ne

roule ses vagues légères sur la plaine ; c'est le calme de l'abondance. Si l'air agité sort de son équilibre & prépare la marche des vents, alors le manteau blanc du firmament se déchire ; les nuages fuient épars. Le Soleil tout-à-coup dore les champs éclairés, & par intervalles semble chasser sur la terre des flots d'une ombre noire. La vue s'étend avec joie sur cette mer incertaine ; l'œil perce aussi loin qu'il peut atteindre, s'égaie, & s'agite dans un fleuve immense de bled.

Puissante industrie, ce sont-là tes bienfaits ; toi, que le travail, la sueur & la peine accompagnent toujours, mais qui cependant es la source bienfaisante des arts heureux & de la douce civilisation.

Toi seule relevas l'espèce humaine jettée au hasard par la Nature à travers les bois & les déserts, nue, sans secours, exposée à la rigueur des saisons, & au courroux des élémens. L'Homme en vain portoit la semence des arts profondément gravée dans l'esprit ; en vain il en trouvoit les matériaux versés avec abondance sur toutes les parties de la matière infinie ; une profonde

léthargie enveloppoit tous ces genres de bonheur : l'Homme barbare engloutissoit les fruits sauvages de l'année inculte, sans lui aider à les reproduire. Triste & féroce, il disputoit sa pâture aux animaux voraces, & bravoit les défenses du Sanglier pour lui ravir son repas de gland. Malheureux, tremblant, & foible, quand l'Hiver sortant des antres du Nord amenoit les froides tempêtes, la neige & la gelée, il se sauvoit à l'abri d'une hutte informe, & y passoit la saison sauvage & cruelle. Les maisons, séjour maintenant de la joie, de la paix & de l'abondance, où les hommes apprennent à se supporter d'abord, ensuite à se plaire, à se ranger par familles, à se mêler en société, ces douces habitations leur étoit inconnues. L'Homme étoit triste avec ses semblables, & passoit dans l'obscurité des jours inaccessibles au plaisir ; siècle de fer, qui ne cessa qu'à l'instant où l'industrie s'approchant éveilla la paresse, & développa ses propres facultés. L'industrie fit voir à l'Homme que la Nature prodigue n'attendoit que le secours des arts pour verser l'abondance : elle lui apprit à multiplier ses

forces par les puiſſances méchaniques, à ſe creuſer des routes ſouterraines pour arracher les minéraux du ſein de la terre, à les mettre en fuſion à l'aide du feu. Elle livra à ſa cognée les hautes & anciennes forêts, lui enſeigna à façonner les bois, à tailler la pierre, juſqu'à ce que l'art de bâtir, informe d'abord, parvint par degrés à la perfection. Elle dépouilla auſſi l'homme de ſes fourrures ſouillées de ſang, le vêtit de laine & de ſoie, ou de flottantes robes de lin; elle couvrit ſa table de mets délicats & ſains, l'abreuva d'une liqueur animée, propre à réveiller ſon ame, & à lui inſpirer cette gaîté qui eſt le charme de la vie, lui apprit à franchir les bornes de la ſimple & ſtérile néceſſité, & pas à pas guidant & ſecondant ſon audace, lui fit connoître la pompe, les plaiſirs, l'élégance & l'ornement; de l'abondance naquit la haute ambition de l'ame qui connut la ſcience, la ſageſſe, la gloire, & l'empire enfin de tout ce qui eſt ici-bas.

C'eſt alors que les hommes raſſemblés combinèrent leurs pouvoirs réunis, & en formèrent la ſociété, cet être compoſé dont

le but eſt de tourner tout au bien général. Ce fut pour cet objet ſeul que s'aſſembla le premier conſeil patriotique ; la ſimplicité & la confiance y firent le tableau des reſſources, & celui des inconvéniens. Là, les Hommes polirent les ſaintes lois protectrices, diſtinguèrent les ordres, animèrent les arts, oppoſèrent la réunion des forces à l'oppreſſion, & confièrent l'empire à la juſtice ſouveraine, toujours reſponſable néanmoins à la ſociété. L'indigent ne penſoit pas alors être eſclave, & qu'il dût tout le fruit de ſes travaux & les ſuccès de ſon induſtrie à celui qui ne l'avoit élevé que pour ſon propre uſage.

Ce premier pas fait, tout genre de travail s'établit, s'accrut à l'aide de la protection, & fut excité à tendre à la perfection ; tous les travaux réunis rendirent la ſociété nombreuſe, la polirent, & concoururent à ſon bonheur. Les villes, nourrices des arts, élevèrent fiérement leurs tours dans les nues, attirèrent par milliers du fond des bois & des campagnes les enfans ambitieux des hommes.

Alors le commerce appella dans les vil-

les le Marchand laborieux ; le gros magafin parut armé de fes fortes grues, & les rues furent le rendez-vous des richeffes étrangères & de l'abondance. Et toi, belle Tamife, vafte, douce, profonde, & majeftueufe reine des fleuves, tu fus deftinée à faciliter fon premier reffort, le commerce. C'eft fur tes bords qu'on voit s'élever une foule de mats femblables à une forêt dans l'hiver ; les voiles s'en emparent, le navire s'ébranle lentement d'abord ; la fplendide berge voguant tout autour, étend fes rames femblables à des ailes : les cris du départ fe répandent & font retentir la rive ; le vaiffeau part, il va porter au loin le tonnerre Britannique.

Dans le même temps les Dômes & les fuperbes colonades élevèrent leurs têtes altières. Le luxe au-dedans verfa fes brillans tréfors. La toile unie fe peignit des plus vives couleurs, imita les corps, l'action & la reffemblance. La pierre parut s'animer & recevoir la vie fous la touche de l'art, triomphe de l'imagination.

Tout eft le fruit de l'induftrie, tout lui doit fon luftre & fa beauté ; nous lui devons

les délices de la vie. Elle égaie le trifte hiver ; par elle, affis auprès du feu, nous bravons les fureurs de la tempête qui mugit en vain autour de nous. Ses mains endurcies ornent le gai Printems ; fans elle l'Eté feroit un défert aride, & les mois de l'Automne feroient privés de l'abondance, de la maturité, & des tréfors fans nombre dont l'éclat & la variété rappellent mes chants trop long-temps égarés.

Si-tôt que l'aurore matinale vacille fur le firmament, & que fans être apperçue, elle déploie le jour incertain fur les champs féconds, les moiffonneurs fe rangent en ordre, chacun à côté de celle qu'il aime, pour la foulager du plus pefant fardeau, & pour alléger fon travail par de doux fervices. Ils fe baiffent tous à la fois, les gerbes groffiffent fous leurs mains, tandis qu'autour de ces bandes joyeufes, le caquet, la médifance & la raillerie champêtre volent fans ceffe pour tromper les heures pénibles & le temps de la chaleur. Le Maître arrive le dernier, plein des douces efpérances de la moiffon, témoin de l'abondante récolte, fes regards fe portent de toutes

toutes parts, ſon œil en eſt raſſaſié, & ſon cœur peut à peine contenir ſa joie. Les glaneurs ſe répandent tout autour, le rateau ſuccède au rateau, & ramaſſe les reſtes épars de ces tréſors. O vous, Laboureurs, évitez un ſoin trop avare, laiſſez tomber de vos mains libérales quelques épis de vos gerbes; c'eſt le vol de la charité. Offrez ce tribut de reconnoiſſance au Dieu de la moiſſon qui verſe ſes biens ſur vos champs, tandis que vos ſemblables, privés du néceſſaire, viennent comme les oiſeaux du ciel, pour ramaſſer quelques grains épars, & demandent humblement leur portion. Conſidérez que l'inconſtance de la fortune peut forcer vos enfans à demander eux-mêmes quelque jour ce que vous donnez aujourd'hui ſi foiblement & avec tant de répugnance.

L'aimable & jeune Lavinie eut autrefois des amis. La fortune lui ſourit d'abord, mais la trompa preſque dès ſa naiſſance; car dans ſes premières années, elle fut dépourvue de tout appui, ſi ce n'eſt de l'innocence & du ciel; elle vivoit dans une cabane avec ſa mère, veuve âgée, foible

& pauvre. Retirées toutes deux dans un vallon tranquille, cachées par la solitude & l'ombre épaiſſe, mais plus encore par la honte, compagne de la pauvreté, dont la modeſtie même n'eſt pas exempte, elles évitoient enſemble ce cruel mépris auquel la vertu réduite à la miſère ſe voit expoſée de la part des paſſions extravagantes, & du vil orgueil de l'eſprit humain. La bonté commune de la Nature faiſoit preſque ſeule tous les frais de leurs repas ; elles vivoient contentes & ſans ſoins du lendemain, comme les oiſeaux dont les chants leur procuroient un doux repos. La beauté de Lavinie étoit brillante comme la roſe quand la fraîcheur du matin humecte ſes feuilles ſans tache, & pure comme le lis ou la neige des montagnes. Les vertus modeſtes brilloient dans ſes yeux toujours baiſſés, & dardoient ſeulement leurs rayons humides ſur les fleurs. Quelquefois quand ſa mère lui racontoit la triſte hiſtoire de ce que la fortune infidèle lui avoit autrefois promis, ſes penſées s'agitoient, & ſes yeux ſe baignoient de larmes ; une grace naturelle animoit toute ſa perſonne, ſes charmes étoient voi-

lés d'une robe ſimple, ornement préférable à toute la pompe des habits, car les agrémens n'ont pas beſoin du ſecours étranger de la parure; moins une belle eſt ornée, plus elle eſt belle : enfin, c'étoit la beauté même, cachée dans des bois qui l'ombrageoient, & ſe méconnoiſſant elle-même. Comme un myrte élevé loin de l'œil des humains, dans les retraites profondes de l'Apennin, à l'abri des collines qui l'entourent, répand ſes parfums ſur le déſert; ainſi fleuriſſoit la douce Lavinie, ignorée de tout le monde, juſqu'à ce que forcée par la loi ſuprême de la dure néceſſité, la patience dans le cœur, & la douceur dans les regards, elle fut glaner dans les champs de Palémon. Il étoit l'ornement des Bergers, généreux, riche, & menant la vie champêtre dans toute ſa joie & ſon élégance, telle que le Poëte de l'Arcardie l'a chantée & nous l'a tranſmiſe des temps reculés & innocens, temps où l'uſage ne tyranniſſoit point encore l'homme malheureux, & lui permettoit de ſuivre en paix la Nature. L'imagination de Palémon s'amuſoit des ſcènes utiles de l'Automne; il ſe pro-

menoit par hasard près de ses moissonneurs ; quand la pauvre Lavinie attira ses regards. Elle ne connoissoit pas le pouvoir de sa beauté, & se détourna promptement de sa vue en rougissant. Palémon fut frappé de tant de charmes, quoiqu'il n'en vît que la moitié que la modestie n'avoit pu lui dérober. En cet instant, l'amour & le desir chaste s'élevèrent dans son ame sans qu'il s'en apperçût, car toujours le monde, & les railleries qui effraient le plus ferme Philosophe, l'emportent sur la simplicité du cœur. Il ne sait lui-même s'il oseroit avouer une Glaneuse des champs. Interdit, il soupire en secret.

« Quel malheur, s'écrioit-il, qu'une figure » si délicate, si belle, si vive, & où la » bonté & la noblesse se peignent égale- » ment, puisse être livrée aux rudes embras- » semens de quelque Paysan grossier. Elle » seroit digne d'être de la race du vieux » Acaste, & rappelle à mon souvenir ce pa- » tron bienfaiteur de ma vie heureuse, à qui » je dois les commencemens de ma grande » fortune. Il n'est plus maintenant : ses mai- » sons, ses terres & sa famille, autrefois

» brillantes & étendues, se sont dispersées.
» On dit que sa veuve âgée, & sa fille de-
» meurent dans quelque retraite solitaire &
» obscure, forcées par le triste souvenir &
» l'orgueil décent à s'éloigner des lieux dont
» elles faisoient l'ornement dans des temps
» plus heureux. Jusqu'à ce jour je n'ai pu
» les découvrir, toutes mes recherches ont
» été vaines : desir romanesque ! Je vou-
» drois que ce fût-là sa fille ».

Alors s'informant exactement d'elle-même; il reconnoît qu'elle est la fille de son ami, du bon Acaste. Qui peut exprimer le mélange des passions qui surprirent son cœur, & les transports divers dont il fut agité ? Sa flamme cachée s'allume, & s'accroît en un instant ; il n'en rougit plus, & devenu plus hardi, il la regarde sans cesse avec ardeur : l'amour alors, la reconnoissance & la pitié réunies, confondues dans son ame, lui arrachent tout-à-coup des larmes. Confuse & effrayée de ses larmes subites, Lavinie en devient plus belle, & Palémon livré à une passion que tout lui justifie, exprime ainsi le pieux ravissement de son ame.

« Es-tu le reste précieux d'Acaste, celle

» que ma reconnoiſſance a ſi long-temps » cherchée en vain ? Oui, c'eſt toi-même, » l'image adoucie de mon noble ami ; ce » ſont ſes regards & ſes traits touchés plus » élégamment. Tu es plus douce & plus » brillante que le Printems, ô fleur aima- » ble, ſeul rejetton de cette tige qui éleva » ma fortune. Dis, dans quel déſert re- » culé tu as attiré les plus doux aſpects du » ciel favorable ? Comment es-tu parvenue » à cette beauté ſi fraîche & ſi fleurie, mal- » gré la pauvreté appéſantie ſur tes ten- » dres années ? Qu'il me ſoit maintenant » permis de te tranſplanter en ſûreté dans » un plus riche ſol, où le ſoleil & les pluies » du Printems répandent leurs influences » abondantes & fécondes, deviens l'orgueil » & la joie de mon jardin. Eſt-ce à la fille » d'Acaſte, grands Dieux ! à glaner ainſi » les reſtes d'une moiſſon que je dois à ſa » bienfaiſante amitié ; lui, le père du pays ; » lui, dont les tréſors toujours ouverts » étoient quoiqu'abondans, peu de choſe » pour ſon cœur ! Rejette ce faiſceau indigne » d'une main qui n'eſt pas faite pour un » tel emploi : les champs, la maiſon, le

» Maître, tout eſt à toi, ſi tu daignes du
» moins ajouter à tous les biens que ta fa-
» mille m'a prodigués, celui de tous qui
» m'eſt le plus cher, le pouvoir de te ren-
» dre heureuſe. »

Le Berger ſe tut ; mais ſes yeux exprimoient le triomphe & le raviſſement de ſon ame, eſſor divin au-deſſus de la joie du vulgaire, dont le principe & l'eſſence partoient de la vertu qu'il chériſſoit, de la reconnoiſſance & de l'amour. Lavinie, ſans répondre, ſe laiſſe gagner par le charme irréſiſtible de la bonté, & livrée à un déſordre inconnu & doux, elle conſent en rougiſſant. Elle court apprendre ces heureuſes nouvelles à ſa mère, qui ſolitaire & inquiète ſur le ſort de ſa fille, attendoit ſon retour dans la crainte & l'accablement. Etonnée, elle crut à peine ce qu'elle entendoit : la joie ſaiſit ſes veines deſſéchées, un rayon éclatant brilla ſur le déclin de ſes jours : heureuſe, & auſſi heureuſe que ce couple fortuné, qui a long-temps joui du bonheur le plus délicieux, & qui l'a tranſmis à une nombreuſe poſtérité, auſſi aimable, auſſi

vertueuſe que ſes pères, & qui fait l'ornement de tout le pays.

Le Sud brûlant s'arme d'un ſouffle puiſſant qui détruit les travaux de l'année. A peine voit-on d'abord la pointe des arbres trembler : un murmure tranquille ſe gliſſe au long des moiſſons qui s'inclinent doucement; mais la tempête croît, s'éleve; l'atmoſphère s'ébranle & ſe remplit d'une humidité accablante, inviſible & immenſe, qui ſe précipite avec impétuoſité ſur la terre qui en retentit. Les forêts affaiſſées & accablées juſques dans la racine, verſent des nuées de feuilles bruyantes avant le temps. Les montagnes voiſines battues de l'orage, pouſſent la tempête briſée dans leurs déſerts, & la renvoient en torrens dans le vallon. La plaine fertile flotte en ondes, découverte & expoſée à la plus cruelle rage de la tempête qui roule à travers la mer de la moiſſon. Elle ne peut éviter le coup qui la menace; quoiqu'elle plie à l'orage, elle eſt arrachée & enlevée dans l'air, ou réduite en chaume inutile par l'ébranlement qui la détruit. Quelquefois encore l'hori-

ſon noirci, fond & deſcend en fleuve précipité, tandis que la tempête mélangée ſemble ſe reproduire. L'obſcurité s'augmente, le déluge s'accroît, les champs noyés de toutes parts perdent leurs fruits couchés dans la vague affreuſe. Tout-à-coup les foſſés ſe rempliſſent, les prés nagent, des ruiſſeaux ſans nombre ſe précipitent tumultueuſement, rougis par la terre des collines qu'ils entraînent; la rivière s'enfle & quitte ſes bords. Les brebis, la moiſſon, les cabanes & les Bergers roulent enſemble emportés par la vague. Tout ce que les vents ont épargné, cède à ce dernier effort, qui ruine en un inſtant les plus hautes eſpérances, & diſſipe les tréſors mérités, fruits de l'année laborieuſe. Le Laboureur ſans ſecours fuit ſur la hauteur, & conſidère le malheureux naufrage de tout ſon bien; il voit ſes troupeaux noyés, & tous ſes travaux diſperſés. Les beſoins de l'Hiver s'offrent en ce cruel moment à ſa penſée tremblante: il prévoit, il croit entendre les cris de ſes chers enfans affamés. Vous Maîtres, ſoyez occupés alors de la main rude & laborieuſe, qui vous procura l'aiſance & la

douce élégance dans laquelle vous vivez; fourniſſez du moins des vêtemens groſſiers à ceux dont le travail vous procurera la chaleur & la parure de vos habits; veillez encore au ſoin de cette pauvre table, qui couvre la vôtre de luxe & de profuſion, qui fait pétiller vos verres, & réjouit vos ſens. Soyez compatiſſans enfin, & gardez-vous d'exiger ce que les vents orageux & les pluies affreuſes ont emporté.

Ici les cris de joie du Chaſſeur, le tonnerre des armes, & le bruit des cors, engagent ma Muſe à célébrer ces jeux ruſtiques. Elle voudroit décrire comment l'Epagneul, dont le nez eſt ſi prompt & ſi fin, arrêté au milieu de ſa courſe par l'odeur du gibier ſemble craindre, & s'approche avec précaution: comment les perdrix en troupe échauffant au ſoleil leurs plumes variées, & tournant ſecrétement un œil vigilant de tous côtés au travers le chaume, ſe trouvent tout-à-coup enveloppées dans les mailles du filet, & battent inutilement de l'aile qui s'embarraſſe de plus en plus. Parviennent-elles à s'échapper, elles ne ſont pas en ſûreté; quoique portées triomphan-

tes sur les vagues de l'air, le fusil, dont le trait mortel suit la rapidité de l'œil du Chasseur, les atteint & les renverse sur la poussière, ou les chasse & les disperse blessées, & tournantes au gré du vent.

Mais ces sujets ne sont pas faits pour ma Muse paisible, qui craindroit de souiller ses chants innocens par de tels récits. Elle se complaît à voir toute la création animale confondue, nombreuse & tranquille ; les jeux barbares de la mort, (fausse & impitoyable joie) n'en sauroient être pour elle. Quelle rage de plaisir que celle qui éveille une jeunesse inquiète & impatiente du crépuscule du jour, à l'instant où les bêtes fauves & carnassières, que la nécessité force à errer toute la nuit à travers l'obscurité, se retirent & fuient la lumière, comme si elle éveilloit en elles le remords de leurs cruautés. L'Homme tyran de tous les jours & de toutes les heures, brave ces justes terreurs ; l'insolent abus de ses forces, & sa rage furieuse, surpassent celle des plus terribles monstres qui aient jamais habité les déserts, & pour son seul divertissement, il poursuit la chasse cruelle au

milieu des doux rayons du jour. Vous, races destinées à la rapine, reprochez-nous notre fureur habituelle, car vous êtes poussées par la faim & le besoin qui ne connoît pas de loi, mais nourris abondamment par la bonté de la Nature, se faire un jeu de la cruauté, chercher ses délices dans le sang, c'est ce que vos cœurs barbares n'ont jamais connu.

Quel méprisable triomphe que celui qu'on remporte sur le Lièvre timide! Chassé du champ de bled, il se retire dans quelque lieu solitaire, ou dans un marécage plein de joncs; mais rien ne peut le dérober à la poursuite; le genêt épineux répandu sur la bruyère pierreuse, le chaume coupé, la plaine garnie de chardons, l'épais bouleau, la fougère séchée, la terre laissée en friche au Soleil qui la bonifie, les rives escarpées & sablonneuses des ruisseaux qui coulent en labyrinthe au pied des montagnes, tout lui refuse un asyle contre ses persécuteurs. C'est en vain qu'il se ramasse & se cache avec ses oreilles déployées & ses yeux attentifs, placés par la Nature de manière à pouvoir se porter sur tout l'horison.

rison. C'est en vain que pour s'élancer plus promptement, il replie sa tête entre ses pattes velues. L'odeur qu'il laisse sur la rosée, trahit sa course matinale : il entend de loin dans chaque souffle l'orage qui s'avance avec des cris dispersés & opiniâtres ; à mesure qu'il approche, l'air en paroît chargé : alors le Lièvre s'élance effrayé, & tout à la fois l'ame sauvage de la chasse en est plus animée. On entend mille cris divers : le cor rententit sur les côteaux ; le Coursier hennissant redouble d'ardeur, les hautes clameurs du Chasseur s'augmentent en poursuivant un foible & innocent animal qui fuit ; le tumulte discordant & une joie extravagante se confondent & éclatent de toutes parts.

Le Cerf, séparé de sa troupe, à la tête de laquelle il a long-temps couru comme le Monarque des forêts, fuit devant la tempête. D'abord il se confie gaîment à sa vîtesse ; bientôt sa crainte augmente, & il abandonne son ame légère & aérienne à la fuite. Il s'élance contre le vent ; plus il avance, & plus le cri meurtier diminue derrière lui : courte illusion ! Quoique plus

léger que le vent qui souffle sur les montagnes l'air piquant du Nord, il perce les buissons les plus épais, & regarde à travers les clairières; il s'enfonce en vain dans les bois les plus sauvages, la troupe inhumaine arrive encore derrière lui : si elle va lentement, elle n'en est que plus sûre : fidélement guidée par les exhalaisons de sa trace fumante, elle le chasse du fond des bois. Vainement il bat la forêt, & parcourt tous les abris; il revoit en soupirant les clairières qui s'ouvrent doucement au jour doré, lieux où dans ses ardeurs il est accoutumé de lutter contre ses rivaux, ou de jouir de ses amours. Souvent il essaie à la descente d'un fleuve de faire perdre sa trace, & y lave ses flancs brûlans. Il cherche ses compagnons, mais sa troupe vigilante & alarmée évite avec soin le malheur de son frère, & craint de le partager. Que fera-t-il ? ses nerfs autrefois si souples, si pleins d'esprit, & de vigueur, se refusent à la course; la fatigue & l'abbattement gagne son cœur; il s'arrête sur le bord, & met sa foible & dernière espérance dans le désespoir. De grosses larmes tombent sur ses joues pommelées; il gémit dans son an-

goiffe, tandis que la meute cruelle gronde autour de lui : les Chiens altérés fe pendent à fa haute poitrine, & marquent fes belles côtes de fon fang.

C'en eft trop : & s'il faut de la chaffe à la jeuneffe ruftique, dont le fang ardent bouillonne avec violence, qu'elle attaque ce Lion terrible qui dédaigne de fuir, & qui marche lentement & avec courage au-devant de la lance qui le menace, & de la troupe effrayée qui fe diffipe & s'enfuit. Voyez ce Loup rechigné qui s'élance de fa retraite & du fond des bois ; détachez fur lui fon ennemi plein de vengeance, & que le fcélérat périffe. Courez à ce Sanglier hériffé, dont les hurlemens horribles, & la hure menaçante préfagent le ravage & la deftruction ; que le cœur de ce monftre foit percé du dard lancé légérement par le bras vigoureux du Chaffeur.

Ces chaffes ne font point connues dans la Grande-Bretagne. Vous, Anglois, bornez ces divertiffemens furieux à la pourfuite du voleur (1) nocturne du troupeau : que tout

(1) C'eft fans doute le Renard, d'autant qu'il eft

le tonnerre de la chaſſe le pourſuive? que tout l'art s'emploie à le déterrer, & à le bannir de ſa demeure eſcarpée. Franchiſſez les plus larges foſſés : ſautez les haies les plus hautes, tentez les marécages profonds, mais ſoyez en garde en traverſant les fondrières. Lancez-vous ſans crainte dans le fleuve périlleux; entraînés par l'ardeur de la chaſſe, au long des torrens, que les bords retentiſſent du bruit de votre triomphe; qu'il ſe répande tout autour de rochers en rochers, & ſe perde en échos tournans & répétés.

Si notre ſexe martial eſt emporté par la fureur de ſes fiers divertiſſemens, du moins que cette joie terrible ne trouve jamais d'accès dans le cœur des belles Britanniques. Que l'eſprit de la chaſſe ſoit loin de ce ſexe aimable! C'eſt un courage indécent, un ſavoir peu convenable à la beauté, que de ſauter des haies, & de tenir les rênes d'un cheval fougueux : le bonnet, le fouet, tout l'attirail mâle dans lequel elles deviennent groſſières aux ſens, font perdre aux femmes

---

parlé ci-deſſus des Loups, & qu'on nous dit qu'il n'y en a point en Angleterre.

toute la douceur attirante de leur ſexe. Leur ornement eſt de s'attendrir ; la tendre pitié que leur inſpire le malheur, la prompte rougeur qui ſe répand ſur leurs joues au moindre geſte, au moindre mot ; voilà leur luſtre & leurs agrémens. Leur crainte, leur douceur & leur complaiſance muette nous engagent, même en paroiſſant réclamer notre protection. Puiſſent leurs yeux n'appercevoir d'autre ſpectacle malheureux, que les pleurs des Amans. Jeuneſſe impatiente, ce ſexe aimable vous offre une plus noble chaſſe à pourſuivre à travers les déſerts enchantés de l'amour ; les belles y fuient, mais leur fuite eſt douteuſe. Que leurs membres délicats flottent négligemment dans la ſimplicité des habits : qu'inſtruites dans les doux accords de l'harmonie, leurs lèvres ſéduiſantes enlèvent & captivent nos ames par des ſons raviſſans : que le luth s'attendriſſe ſous leurs doigts : que les graces ſe développent ſous leurs pas & dans tous leurs mouvemens ; qu'elles ſachent former un verd feuillage ſur la toile d'un blanc de neige ; qu'elles guident le pinceau : que l'art des Amphions

n'ait rien d'inconnu pour elles, ou que leurs belles mains, daignant cultiver quelques fleurs, concourent ainsi à multiplier les parfums de l'année, & les délices de la Nature : que d'autre part leur heureuse fécondité perpétue les amours & les graces ; que la société leur doive sa politesse & ses goûts les plus délicats ; qu'elles fassent les plus chères délices de l'homme champêtre, économe & paisible, & que par une prudence soumise & une habileté modeste, douce, adroite & sans art, elles excitent à la vertu, raniment le sentiment du bonheur, & adoucissent tous les travaux de la vie humaine : telle est la gloire, tel est le pouvoir & l'honneur des belles.

Vous, Bergers, hâtez-vous de courir sous ce coudrier au long de ce vallon, où le ruisseau serpente & murmure en tombant par cascades naturelles. Vous, Bergères, venez légérement vêtues franchir les buissons & percer les arbrisseaux entortillés. Les chantres des bois vous offrent leurs derniers concerts. Le jeune Amant trouve pour vous, à travers l'ombrage secret du feuillage, des noisettes qu'il s'efforce d'atteindre ; il secoue &

brife l'arbre dont les hautes branches les retiennent ; le fruit mûr perd fa coffe en tombant, & paroît une pluie éclatante & bronzée, couleur brillante qui tâche d'imiter celle des cheveux de la belle Mélinda, reine accomplie de toutes les graces qu'elle néglige, plus fage encore que belle, au-deffus de tout, comme de cette louange vulgaire.

Quittant ces champs laborieux où la joie retentit, parcourons dans un fonge agréable le labyrinthe de l'Automne, goûtons la fraîcheur & les parfums du verger chargé de fruit. Le plus mûr fe détache & tombe en abondance, obéiffant au fouffle du vent, & au foleil qui achève fa maturité. Les poires fondantes font difperfées avec profufion. La Nature féconde qui rafine tout, varie à l'infini la compofition de fes parfums, tous pris dans la matière première, mélangés des feux tempérés du foleil, d'eau, de terre & d'air. Tels font les tréfors odoriférans qui tombent fréquemment dans les nuits fraîches, ces tas de pommes difperfées çà & là, dont la puiffante main de l'année forme la pourpre des vergers, & dont les pores renferment un fuc fpiritueux, frais, délicieux,

perçant qui aiguiſe le cidre piquant d'un acide qui flatte & déſaltère. Philips, chantre de Pomone, tu fus inſpiré par cette aimable liqueur, produit de ta Province; toi, qui le ſecond oſas avec une liberté Britannique affranchir noblement notre Muſe des entraves de la rime, & qui nous appris comment dans les cuves de Silurie, cette liqueur étincelante écume en flots tranſparens, dont les uns ont aſſez de force pour égayer l'Homme robuſte dans les repas d'Hiver, & les autres d'un goût plus délicat nous rafraîchiſſent pendant l'Eté.

Puiſſai-je, ô Dodington, me perdre dans les délicieuſes promenades de ta demeure tranquille & champêtre, où règne la ſimple Nature. J'y vois de tous côtés, & dans une perſpective ſans bornes, s'étendre les vertes plaines élevées & les dunes de Dorzetshire. Là, ſont des bois épais, ici, eſt une riche moiſſon, & de l'autre côté, les troupeaux blanchiſſent la terre. En même-temps mon œil eſt ravi par la ſplendeur du faîte élevé de ta magnifique demeure. Chaque jour découvre de nouvelles beautés; de nouvelles colonnes s'élèvent; chaque Printems trouve

de nouvelles plantes & de nouvelles grottes à reverdir. Tout y eſt plein de ton génie, c'eſt le ſiége des Muſes, elles entrelaſſent le laurier dans le boſquet ſecret pour t'y placer, ainſi que le vertueux Young. C'eſt-là que j'erre ſouvent, & qu'animé par le deſir intariſſable de mériter tes louanges, je médite le livre toujours ouvert de la Nature, mon cœur s'enflamme, & mon ambition voudroit atteindre aux plus hautes ſpéculations de la morale. Là, marchant au long de tes eſpaliers, tes murs parés des plus belles couleurs préſentent à ma vue ce que mon ſujet a de plus brillant. La pêche m'offre ſon duvet : je vois le pavi rouge & odoriférant, & la figue pleine de ſuc, cachée ſous ſon ample feuillage. Plus loin la vigne pouſſe ſes branches entrelaſſées, où pendent des grappes brillantes au ſoleil du midi, & qui déſirent à peine un climat plus chaud.

Livrons-nous un inſtant au vol rapide de l'imagination, & parcourons les ſols vigoureux & les beaux climats, où la vigne protégée par un ſoleil puiſſant s'enfle & brille au jour, s'étend dans le vallon, ou grimpe avec force ſur la montagne, & s'abreuve

au milieu des rochers de la flamme ardente qui darde & s'accroît par le reflet de tous les aspects. Les branches chargées plient sous le poids ; les grappes pleines, vives & transparentes paroissent sous le feuillage épais. La rosée blanche & vivifiante nourrit & perfectionne le fruit, & le jus exquis qu'il renferme se prépare par le mélange de tous les rayons. Les jeunes garçons & les filles qui s'aiment innocemment, arrivent pour cueillir les prémices de l'Automne : ils courent & annoncent en dansant le commencement de la vendange. Le Fermier la reçoit & la foule ; des flots de vin & d'écume coulent ; le marc écrasé en est couvert. Bientôt la liqueur fermente, se rafine par degrés, & remplit de liesse & de joie la coupe des peuples voisins. Là, se prépare le vin brillant, dont la couleur, en le buvant, rappelle à notre imagination animée la lèvre que nous croyons presser ; ici se fait le Bourgogne délicieux, & le joyeux Champagne, vif comme l'esprit qu'il nous donne.

L'année commence à décliner, les vapeurs de la terre se condensent. Les exhalaisons s'épaississent dans l'air, les brouillards re-

doublent & roulent autour des collines. Les montagnes, terribles, vaftes & puiffantes, qui verfent de leurs flancs les torrens & les fleuves, & qui par une longue fuite de rochers fervent de barrière entre les Etats, ne frappent plus la vue par leur majeftueufe variété; mais enveloppées dans une nuit de vapeurs ramaffées, elles ne préfentent aux fens trompés qu'une maffe d'obfcurité, & un objet de terreur. Cette nuit produite par d'épaiffes exhalaifons s'approche, abforbe graduellement la plaine, & fait difparoître les bois. La rivière qu'on voit à peine, femble trifte & lente à rouler fes eaux mêlées de brouillards. Même en plein midi le Soleil accablé & comme émouffé, verfe foiblement fes rayons. Souvent il éblouit plus qu'il n'éclaire & préfente plufieurs orbes élargis, effroi des Nations fuperftitieufes. Sur la terre, les objets peu diftincts, vus au travers l'air troublé, paroiffent plus grands qu'ils ne font; le Berger déforienté marche fur la plaine, & paroît gigantefque. Enfin l'obfcurité enveloppe tout, & ce ferre fucceffivement dans des cercles plus profonds: le brouillard alors devient général, & s'établit fans bornes fur

le monde. Un gris informe & épais mêle & confond tous les objets. Tel fut, ainsi que le Poëte Hébreu l'a chanté, tel fut autrefois le Chaos avant que la lumière fût rassemblée, qu'elle eût percé les ténèbres, & que l'ordre eût établi sa suite aimable sur les ruines de l'obscurité.

Ces brouillards dispersés qui commencent à fumer constamment au long des collines, mêlés avec les pluies pésantes & les neiges fondues des Alpes, remplissent les caveaux des montagnes : ces trésors d'eaux abondantes se jettent dans le creux des rochers d'où jaillissent les ruisseaux, & d'où les fontaines & les rivières tirent leurs flots intarissables. Quelques Savans on dit, qu'aux lieux où les vagues de la mer viennent se briser à grand bruit sur le rivage, les eaux s'insinuent à travers les lits de sable, s'élèvent & s'ouvrent la route avec celui qu'elles entraînent ; que roulant sans cesse dans les angles de ces conduits souterreins, elles s'y dépouillent de leurs sels dentelés ; qu'adoucies & éclaircies, elles se filtrent. Le fluide ébranlé ne s'arrête plus, & montant toujours il jaillit souvent au milieu des eaux qui

abreuvent

abreuvent le vallon, guidé à la montagne par le ſable qui le conduit dans le labyrinthe à travers lequel il ſe fait jour ; loin de la mer, ſa ſource, il bouillone de nouveau, & toute la colline éblouiſſante eſt ornée de l'éclat de ſes eaux jailliſſantes. Mais tout cela n'eſt qu'un vain rêve, une agréable fiction. Pourquoi les eaux aimeroient-elles à voyager juſqu'aux collines, quand les douces vallées offrent à leurs cours une tranquillité attrayante & un lit plus voiſin ? Ou ſi un aveugle ambition les force à s'égarer, pourquoi s'arrêtoient-elles tout-à-coup dans les cellules de joncs des montagnes briſées, avant d'arriver aux plus hauts ſommets ? Pourquoi abandonneroient-elles le ſable attractif qui depuis ſi long-temps charmoit leurs cours ? D'ailleurs, cette maſſe de ſels pétrifiés par la longueur des ſiècles boucheroit leurs ſecrets canaux ; ou s'élevant par degrés, & enflant les vallées, feroit jour au vieux Océan, qui perceroit à travers les pores du globe, & qui abandonnant ſon lit vaſte & terrible, auroit ramené depuis long-temps les ravages du déluge de Deucalion.

Où ſe cachent donc les ſources vaſtes &

éternelles, qui ſemblables à la Nature créatrice, demeurent inconnues, quoique leurs tréſors abondans & leur ſuite féconde répandent la fraîcheur ſur le globe entier? O toi, génie pénétrant, qui fus donné à l'Homme pour percer les ſecrets de l'abîme obſcur, fais-toi jour juſques dans le ſein des montagnes, & dévoile à la vue étonnée leur ſtructure intérieure. Dépouille les Alpes de leurs forêts de pins; dépouille dans l'Aſie le mont Taurus de ſes terribles bois; arrache la ſombre chevelure de l'Imaus, dont les vaſtes limites bornent les courſes du Tartare errant; offres à mes curieuſes recherches le mont Hémus, & le haut Olimpe, d'où coulent tant de ruiſſeaux, & fais-moi voir les monts d'Offrin, qui des ſommets retentiſſans du Nord, traverſent la Scandinavie juſqu'aux extrémités de la Laponie & de la mer glaciale; porte-moi ſur le haut Caucaſe, d'où je ſerai apperçu de ceux qui navigent ſur la mer Caſpienne & ſur le noir Euxin; que j'eſcalade les froides roches de Riphée (1) que la

(1) Les Moſcovites appellent les montagnes de Riphée *Weliki Camenypoys*, c'eſt-à-dire, *la grande*

ſauvage Ruſſie croit être la Zône pierreuſe qui ceint l'Univers. Renverſe les neiges éternelles de toutes les terribles montagnes, d'où la vaſte Sibérie tire ſes fleuves ſolitaires. Suſpends-moi ſur l'abîme qui ſe briſe ſans ceſſe ſur ſa baſe retentiſſante; ordonne qu'Atlas, qui ſelon les Poëtes porte le ciel, découvre ſes merveilles ſouterraines; dévoile les cavernes des mines, qu'elles brillent au jour; & forçant les rochers qui compriment les abyſſins, laiſſe loin au-deſſous de toi les montagnes de la Lune (1): ſurmonte en un mot tous ces géans, fils de la terre. Commande aux Andes de la ligne brillante, étendue ſur les mers orageuſes qui mugiſſent autour du pôle Antarctique, de développer leurs abîmes affreux. Tout obéit: ſcènes ſurprenantes! Contemplons. Je découvre le berceau ténébreux des rivières; je pénètre, & je les entends travailler pour leur liberté. Je vois les couches de ſable inclinées & rangées avec

---

ceinture de pierre, parce qu'ils ſuppoſent qu'elles entourent toute la terre.

(1) Un rang de montagnes d'Afrique, qui entoure preſque tout le Monomotapa.

art, les crevaſſes entr'ouvertes pour recevoir les pluies, les neiges fondantes, & les brouillards extraits goutte à goutte : je vois le ſable bouillonner ſur les eaux, les cailloux & le gravier mélangés qui échappent à la terre qui les retenoit : j'apperçois les canaux des rochers, & les ouvertures tournantes en labyrinthe, qui tandis que les eaux paſſagères ſe dérobent, retardent leur courſe & en empêchent la diſſipation. Sous les pleurs continuels des pluies, je vois les ſiphons des roches d'une étendue immenſe; les vaſtes réſervoirs de craye endurcie, ou d'argile concentrée, formés pour contenir les eaux; delà elles épanchent leurs richeſſes accumulées, les tréſors cryſtallins du monde liquide; elles ſe font un paſſage bouillonnant à travers le ſable agité, & tombent du haut de ces lieux eſcarpés, où du fond des entrailles des collines elles coulent en pure effuſion; alors le Soleil les élève en vapeur, l'air les condenſe & les réſout en pluie, que les montagnes attirent en un courant continuel, & renvoient diſtribuées ſur la terre en rivières bienfaiſantes qui ſe réuniſſent, & qui retournant enſemble à l'abîme forment une circulation

intarissable & sans fin, principal soutien du grand ordre physique d'ici-bas.

Quand l'Automne répand ses derniers rayons qui annoncent les approches de l'Hiver, les Hirondelles s'assemblent & se jouent, planent dans l'air, s'agitent légérement, & volent en rasant les eaux. Elles se rejoignent avant de se rendre à leurs retraites d'Hiver; ensuite elles se renferment par pelotons dans des creux formés sur des bords éboulés, ou dans des cavernes à l'abri de la gelée; ou plutôt transportées dans des climats plus chauds avec d'autres oiseaux de passage, elles gazouillent gaîment, jusqu'à ce que le Printems les invite à revenir, & ramène cette multitude ailée légère.

Aux lieux où le Rhin perd sa force majestueuse, dans les plaines Belgiques arrachées à l'abîme furieux par une industrie étonnante, & par la main forte & invincible de la liberté, les Cicognes s'attroupent pendant plusieurs jours; elles consultent ensemble, & semblent hésiter à entreprendre leur pénible voyage à travers le firmament liquide. Elles se déterminent enfin à partir, & se choisissent leurs conducteurs. Leurs bandes étant formées, &

leurs ailes vigoureuſes nétoyées, la troupe s'eſſaie, vole en cercle, & retourne ſur elle-même : elle s'élève enfin en un vol figuré, & cette haute caravane ſe déployant dans la vague de l'air, ſe mêle avec les nuages.

Qui peut raconter combien de tranſmigrations ſe font annuellement dans les lieux où l'Océan ſeptentrional bouillonne en de vaſtes tourbillons, autour des Iſles éloignées triſtes & ſolitaires de Thulé (1), ainſi qu'aux lieux où les flots Atlantiques ſe briſent contre les orageuſes Orcades (2) ? Combien de Nations volantes vont & viennent ; combien de nuages ailés s'élèvent au-deſſus des nuages ? L'air eſt obſcurci par leur multitude, & le rivage retentit d'un bruit ſauvage que produit l'enſemble de mille cris divers.

C'eſt ſur ces plages, que des habitans ſimples & innocens ſoignent ſur la verdure touffue leurs jeunes troupeaux entourés & gardés par les mers. L'oiſeau n'y craint point pour ſa couvée : ſon unique ſoin eſt de chercher ſa pâture : il n'héſite pas à s'attacher aux

---

(1) L'Iſlande.

(2) Iſles de l'Océan, au Nord de l'Ecoſſe.

plus âpres rochers pour la découvrir. D'autres fois il épie le poiſſon qui s'approche du rivage & l'attrape : enfin, il ramaſſe les plumes éparſes ſur le bord, tréſor & luxe de ſon nid. Ici ma Muſe revoit en imagination ſa chère Calidonie (1), ſes montagnes aériennes, ſortant des vagues de la mer, entourées d'un firmament étendu & piquant. Je revois ſes forêts énormes & incultes, plantées autrefois par la main de la Nature ; ſes lacs azurés, vaſtes, profonds, remplis des richeſſes aquatiques qui reverdiſſent ſes fertiles vallons. Un froid brillant ſe fait ſentir ſur les bords du fleuve Tweed (2). Source pure, dont la rive paſtorale retentit de mes premiers chants, reçois mes hommages ainſi que ton tributaire le Ied, ruiſſeau champêtre, voiſin des tempêtes du Nord qui ſoufflent ſur le ſommet d'Orca ou de Betubium. Terre nourrice d'un peuple formé aux actions les plus mâles dans l'école de l'adverſité, mais bientôt radouci par les ſciences, quand fuyant la

---

(1) L'Ecoſſe.

(2) Le Tweed eſt une rivière qui ſépare l'Ecoſſe de l'Angleterre.

rages gothique, elles étendirent leur vol juſqu'aux barrières Occidentales. Ces Hommes indomptés, braves & ſages combattirent long-temps dans des ſiècles ſanguinaires pour maintenir la dignité, l'étendue de l'Etat, mais en vain; témoin le trop malheureux Wallace (1), grand héros, bon patriote, & chef mal récompenſé. Ces mêmes Hommes, impatiens d'être reſſerrés dans des bornes trop étroites, tentés & emportés par la gloire, ont prodigué leur ſang dans tous les différens climats; ont par-tout fait briller leur génie, & ont par-tout augmenté le luſtre de la paix, fruit de leurs travaux. C'eſt ainſi que la brillante étoile du Nord qu'ils habitent, répand ſes rayons lumineux ſur toute l'Europe.

Ne ſe trouvera-t-il pas quelque citoyen qui réuniſſant en ſa perſonne le pouvoir & le génie, puiſſe achever ce que l'heureuſe Nature a commencé, & préparer le bonheur des millions d'ames à naître, en excitant quelques eſprits élevés à mettre en œuvre les reſſources trop négligées de l'induſtrie. Quel génie

(1) Un des Généraux Ecoſſois rebelles ſous Charles II.

tutélaire, dans ces climats ſeptentrionaux, apprendra au Laboureur languiſſant l'art de ſe préparer une double moiſſon, & enſeignera à la main du cultivateur les douceurs du travail? Qui leur montrera à tirer de la toiſon un luxe précieux, à convertir le lin en toile unie & éclantante comme la neige hyperborée; à ramer ſur les flots, à ne pas demeurer dans une honteuſe oiſiveté, tandis que les flottes Bataves enlèvent à nos yeux la pêche de cette eſpèce abondante qui couvre les mers de nos détroits, & fourmille ſur nos rivages? Qui leur montrera l'art de faire fleurir le commerce qui anime tout, & celui de la navigation qui doit ouvrir à leurs vaiſſeaux la route de toutes les mers qui entourent le globe? C'eſt alors que deux peuples magnanimes, unis d'eſprit comme de nom, ordonneront à la Grande-Bretagne de régner en ſouveraine ſur les mers.

Mais ce bienfaiteur eſt trouvé: c'eſt ſur toi, Argile (1), que ta chère patrie tourne

(1) Camplell, Duc d'Argile & de Gréenwick, Grand-Maître de l'Artillerie, un des plus éloquens Orateurs de la Chambre des Seigneurs.

ſes regards ; tu es ſon eſpérance, ſon ſoutien, ſon favori & ſa gloire ; tu deſcends de ſes premiers citoyens & de ſes héros. Elle voit avec des yeux & une joie de mère toutes ſes vertus & toutes ſes graces réunies & combinées en ta perſonne ; ſon génie, ſa ſageſſe, ſon habileté, ſon honneur & ſon courage, ce courage intrépide & calme au ſein des combats. Ton front ceint de lauriers, n'en eſt pas moins couronné des palmes de la paix ; la perſuaſion auſſi puiſſante que ton épée, coule de tes lèvres, & termine les plus grands débats. Qui pourroit en effet réſiſter à qui réunit les charmes de la jeuneſſe, la vigueur de la maturité & la ſageſſe de l'âge ? Et toi, Forbes, auſſi modèle du vrai mérite, ſincère comme la vérité, bienfaiſant comme l'amitié compatiſſante, véritablement généreux & grand dans le ſilence, ta patrie te découvre dans les arts renaiſſans, réglés par ta ſageſſe, & cultivés par ton eſprit : elle a rarement connu un ami tel que toi.

Mais retournons dans les bois dont les couleurs variées ſe fanent, s'obſcurſiſſent, & répandent au coup-d'œil ſombre ſur l'ho-

rison dans lequel on trouve toutes les nuances, depuis la verdure sur son déclin, jusqu'aux ténèbres les plus obscures. La Muse solitaire baisse son ton, nous mène dans des allées jonchées de la dépouille des arbres, & nous présente la saison dans son dernier période.

Il est cependant encore des momens où la lumière domine, & où le calme pur se répand & paroît sans bornes. Le doux ruisseau dont les eaux semblent plutôt frissonner que couler, demeure incertain dans son cours, tandis que les nuages chargés de rosée, imbibent le soleil qui verse à travers leurs voiles brillans sa lumière adoucie sur le monde paisible. C'est en ce temps que ceux qui son guidés par la Nature & la sagesse, savent se dérober à la foule oisive qui habite les villes, & prenant leur essor au-dessus des foibles scènes de l'art, viennent fouler aux pieds les basses idées du vice, chercher le doux calme, antidote des passions turbulantes, & trouver l'heureuse paix dans ces promenades solitaires.

Puissai-je ainsi retiré, pensif & rêveur, errer souvent sur les prés dépouillés, & dans

le fombre bofquet, où l'on entend à peine le chant languiffant de quelques oifeaux qui égaient les travaux du Bucheron. Heureux encore, fi quelque chantre féparé de fa compagne fait entendre de loin fa plainte, & gazouille foiblement dans le bois rembruni, tandis que les grives, les linottes, les alouettes & tant d'autres oifeaux réunis, dont les chants fans art formoient, il y a peu de temps, des concerts dans l'ombre épaiffe, maintenant privés de leur ame mélodieufe, fe perchent en tremblant fur l'arbre dépouillé. Cette troupe découragée & comme ftupide, qui a perdu l'éclat de fes plumes, ne fait plus entendre dans fes chants que des fons difcors & embrouillés. Mais que le fufil dirigé par l'œil inhumain, ne vienne pas détruire la mufique de l'année future, & ne faffe pas une proie malheureufe de ces foibles & innocentes efpèces, qu'un coup fubit & une mort lente font débattre à nos pieds fur la terre.

L'année pâle & déclinante, & cependant encore agréable, infpire une humeur plus douce. La feuille fèche & bruyante tombe fans ceffe du trifte bofquet, & réveille fouvent comme en furfaut l'homme réfléchiffant

fant qui fe promène fous les arbres. Elles circulent lentement dans l'air agité ; mais fi le vent plus vif fouffle fur les branches, un déluge de feuilles vole dans l'air, jufqu'à ce qu'elles foient affaiffées & abattues par une pluie abondante. Le centre des forêts fe meut encore, & obéit à chaque fouffle ; mais les bords féchés & dépouillés ne répondent que par des fifflemens. La verdure defféchée des champs difparoît, & les fleurs rentrées dans leurs lits perdent leur robe d'été. Ce qui refte même de fruits les plus forts tombe de l'arbre dépouillé ; les bois, les champs, les jardins & les vergers offrent de toutes parts une vue défolée.

C'eft ici la faifon de la réflexion où tout femble refpirer la mélancolie philofophique. Quel empire fon impulfion n'a-t-il pas fur les ames fenfibles ? Tantôt arrachant des larmes fubites, elle fe manifefte fur les joues enflammées ; tantôt l'air tendre & abattu, les traits adoucis, le cœur palpitant, elle élève les penfées au-deffus de notre fphère obfcure. Mille & mille idées fe fuccèdent, & l'œil de l'efprit créateur en conçoit d'inacceffibles au vulgaire : les paffions qui corref-

pondent à ces idées, auſſi variées, auſſi ſublimes qu'elles, s'élèvent avec autant de rapidité; la piété s'enflamme juſqu'au raviſſement & à l'extaſe. L'amour de la Nature, le premier de nos ſentimens ici-bas, devient ſans bornes, ainſi que le deſir vaſte & ambitieux de rendre heureux ſes ſemblables. On ſoupire pour le mérite ſouffrant, & perdu dans l'obſcurité. On ſent naître en ſoi un noble mépris pour l'orgueil tyrannique, le courage pour les grandes entrepriſes, l'admiration qu'inſpire la mort du patriote, même dans les ſiècles les plus reculés; l'on eſt touché & ému pour la vertu & la réputation, pour les ſympathies de l'amour & de la tendre amitié, & pour toutes les douces émanations de l'ame ſociable.

Muſe, tranſporte-moi dans les vaſtes ombres des berceaux, dans les boſquets où à peine on eſt guidé par un foible crépuſcule, dans les vallons propres aux rêveries, dans les triſtes grottes & les ténèbres prophétiques qui paroiſſent s'agiter dans l'obſcurité, & où des voix plus qu'humaines retentiſſent dans le vuide profond & ſaiſiſſent l'oreille enthouſiaſte.

Ces ténèbres ſont-elles trop épaiſſes, guidez-moi, vous, Puiſſances qui veillez ſur les vergers & ſur les demeures ruſtiques qui brillent à l'infini dans les iſles Britanniques; daignez me conduire dans ces promenades majeſtueuſes, le paradis de Stowe (1). Les bords fertiles d'Ionie n'offrent jamais à leur vainqueur de ſi belles ſcènes champêtres, ni une ſi riche variété dans l'art excité par le génie, ni tant de génie tempéré par le bon goût; c'eſt-là où la belle Nature craint de céder à ſes rivaux. Et toi, ô Piit, qui fus de bonne heure la gloire de ton pays, permets que je repoſe dans ce temple (2), où les ſiècles futurs graveront ton nom illuſtre, & qu'heureux de m'entretenir avec toi, je jouiſſe des derniers ſouris de l'Automne rayonnant ſur les bois jaunis. Nous promenant enſemble dans ces lieux artiſtement champêtres, mon imagination enchantée croira parcourir les boſquets Attiques, ſi célèbres par les leçons des Philoſophes. J'épu-

(1) Le ſéjour du Lord Viſcount Cobham.

(2) Le Temple de la Vertu, dans les jardins de Stowe.

rerai mon goût ſur le tien, tu corrigeras mon pinceau, & lui apprendras à rendre avec vérité les beautés de la Nature; ou quittant les ombres tranquilles, j'inſtruirai l'eſprit humain d'après tes leçons. Si dans l'avenir ma Muſe plus éclairée & plus ſage veut s'exercer à peindre la ſcène tragique, tu l'inſtruiras à rendre les mouvemens variés du cœur, à tracer un grand caractère, à graver les traits de chaque paſſion. Donne alors, donne à ſes chants ton éloquence vive qui inſtruit, charme, perſuade & tranſporte le Sénat attentif; qui fait dépouiller le zèle honnête de toute apparence d'emportement, & qui armée d'une noble indignation, fait trembler la corruption ſur ſon trône vénal. Tandis que nous nous promenerons délicieuſement dans ces vallons Elizéens, peut-être qu'un ſoupir compatiſſant nous échappera ſur ton ſort, digne Cobham, qui forcé de renoncer à la gloire, t'occupas à planter ces allées vertes & régulières, au lieu des eſcadrons & des bataillons que tu rangeois autrefois. Quand la Gaule (1) inſultante, cette ennemie orgueil-

(1) Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir que l'Auteur

ſeuſe, vaine & infidèle, perturbatrice du genre-humain, excite l'Univers à la guerre, la jeuneſſe Britannique, enflammée de courage, regrette ton ſage commandement, ton ardeur généreuſe & tempérée, & ton expérience conſommée pour réprimer & contenir dans leurs limites ces brigands policés, & ces eſclaves ambitieux.

Le ſoleil d'Occident ne donne plus que des jours raccourcis : les ſoirées humides gliſſent ſur le firmament avec un progrès lent & glacé, & jettent ſur la terre les vapeurs condenſées. Par-tout où les eaux ſont languiſſantes & bourbeuſes, où elles forment des marais, où les rivières vont en ſerpentant, là, les brouillards s'élèvent, roulent, & dans leur marche obſcurſiſſent les champs. En même-temps la lune perçant à travers les intervalles des nuages, ſe montre en ſon plein dans l'Orient cramoiſi. Directement oppoſé au ſoleil, ſon orbe découvre au tube curieux des montagnes qui s'élèvent, des vallons ombragés & des cavernes profondes.

---

eſt Anglois, on le devineroit à l'inſulte gratuite, & à la rodomontade.

C'eſt un globe terreſtre plus petit, qui privé des feux du ſoleil, nous en réfléchit la clarté & verſe ſur nous un jour plus doux. Sa pâle lumière flotte dans la vague des airs. Elle ſe coule légérement ſur les montagnes éle-vées & dans les vallons ombragés. Tandis que les rochers & les eaux répercutent ſes rayons tremblans, tout l'atmoſphère ſe blanchit par le reflux immenſe de ſa clarté ar-gentée qui vacille autour de la terre.

Mais quand la lumière de ce bel aſtre affoi-blie & à demi effacée du firmament permet aux étoiles brillantes de ſe montrer avec plus de luſtre dans les cieux, ou quand ſon diſque entiérement éteint paroît à peine d'un blanc pâle & ſans éclat, alors la lueur des mé-téores ſe fait voir au Nord : elle entoure d'abord les baſſes régions ; elle monte en-ſuite au haut des cieux, redeſcend & remonte encore avec la même vîteſſe ; ſes feux ſe croiſent, ſe combattent, s'éteignent, ſe ral-lument ; & paroiſſent tracer dans leur forme de labyrinthes de lumière.

La terreur ſe peint dans tous les regards, & s'empare de la multitude qui croit décou-vrir dans ce phénomène tous les objets de

ſon effroi ; elle y voit des armées en bataille hériſſées de lances aériennes, & des chevaux de feu. Elle croit voir la guerre allumée, le combat ſanglant, un carnage affreux, & des fleuves de ſang qui roulent ſur les plaines des cieux. Les peuples ſuperſtitieux ayant examiné de tous côtés cette ſcène imaginaire, fuient, ſe cachent & s'agitent comme troublés de frénéſie ; ils parlent de ſang & de batailles ; ils ne voient que villes renverſées par des tremblemens de terre, ou conſumées par les flammes, ne prévoient que peſtes, famines, orages, inondations, & tous les malheurs qui détruiſent les Empires, quand le deſtin invariable a décrété leur fin. La Nature elle-même leur ſemble ébranlée & menacer ruine. Ce n'eſt pas ainſi que l'œil du Philoſophe & du ſage examine : il regarde avec une attention curieuſe cette lueur vacillante, & deſir de connoître la cauſe & la matière de ce phénomène, ſpectacle auſſi beau que nouveau.

Enfin la nuit noire & profonde commence à abbaiſſer ſes immenſes voiles, la terre & les cieux ſont enveloppés de la plus épaiſſe obſcurité : l'ordre entier paroît confondu,

tout eſt privé de ſa beauté : rien ne peut plus être diſtingué, l'aimable variété n'eſt plus qu'une nuit univerſelle. Tel eſt le pouvoir de la lumière, de créer & d'animer toutes choſes. Que le ſort du voyageur égaré eſt alors malheureux ! Il erre à travers les ténèbres peuplées de fantômes pâles & de chimères effrayantes : il n'eſt pas ſeulement un inſtant conſolé par la lueur de quelque cabane, ou de quelque maiſon élevée. Peut-être qu'en bronchant il apperçoit la flamme philoſophique, qui ſe répand en ſortant de la racine des joncs viſqueux ; cette flamme trompeuſe s'amaſſe & s'étend ſur la mouſſe : mais cette lueur fantaſtique, tantôt perdue, tantôt renouvellée, ne ſert qu'à le précipiter avec ſon cheval dans quelque gouffre bourbeux, tandis, hélas ! que ſa femme & ſes enfans en pleurs, attendent chaque jour ſon retour, & ſe perdent dans de vaines conjectures. Quelquefois le météore ſalutaire envoyé par les génies bienfaiſans de la nuit, porte ſes rayons ſur la crinière du cheval, lui montre le ſentier étroit qui le préſerve du précipice, ou l'éclaire au paſſage d'un gué dangereux.

La nuit déja plus longue fait place au jour : le matin paroît & développe les derniers beaux jours de l'Automne brillans d'éclat & de rosée. Le soleil en montant dissipe les brouillards ; la gelée blanche se fond devant ses rayons, les gouttes de rosée étincellent sur chaque branche, & sur chaque plante.

Pourquoi dérober la ruche pesante, & massacrer dans leur demeure ses habitans ! Pourquoi l'enlever dans l'ombre de la nuit, favorable aux crimes, pour la placer sur le soufre ? tandis que ce peuple heureux & innocent s'occupoit de ses soins publics dans ses cellules de cire, & projettoit des plans d'économie pour le triste Hiver, tranquille & joyeux de l'abondance de ses trésors, tout-à-coup la vapeur noire & accablante monte de tous côtés, & cette tendre espèce accoutumée à de plus douces odeurs tombant en monceau par milliers de ses dômes mielleux s'entasse sur la poussière. Race utile, étoit-ce pour cette fin que vous voliez au Printems de fleurs en fleurs ; étoit-ce pour mériter ce triste destin que vous bra-

viez les chaleurs de l'Eté, & qu'en Automne vous avez erré ſans relâche & ſans perdre un ſeul rayon du Soleil ? Homme cruel, Maître tyrannique, combien de temps la Nature proſternée gémira-t-elle ſous ton ſceptre de fer ? En attendant qu'elle ſe renouvelle, faut-il lui envier ſon repos ? Eſt-il quelque néceſſité qui te pût autoriſer à la détruire. Tu pouvois emprunter de ces foibles & laborieux animaux leur nourriture d'ambroiſie ; tu devois par reconnoiſſance les mettre à l'abri des vents d'Hiver, & quand la ſaiſon devient piquante & dure, leur offrir quelque portion de leur bien. Image affligeante ! voyez dans les triſtes débris de leur ville ſolitaire quelques habitans ſans ſecours, qui ſurvivent à la ruine de leur Etat, & demeurent foibles, déſolés & expoſés à la mort. Telle une ville orgueilleuſe, riche & peuplée, brillante de luxe & de tous les travaux de l'art, livrée toute entière à la joie des ſpectacles & des feſtins, ou plongée dans le ſommeil, eſt tout-à-coup ſaiſie par un tremblement de terre, ébranlée juſques dans ſes fondemens, ren-

verfée & engloutie dans un gouffre de flamme fulfureufe. Tel fut dernièrement ton fort, malheureufe Palerme.

Loin de nous ces triftes idées. Le jour répandu fur le ciel & la terre devient chaud & d'une fplendeur infinie; tout en eft entouré. Le Zéphir eft doux; on voit fur la plaine les fils évaporés de la rofée. Le firmament eft clair & fans nuages; il eft coloré profondément d'un bleu qui lui eft propre. Le Soleil brillant & radieux fe montre fur fon trône d'azur. La terre dorée eft calme; tous les tréfors de la moiffon maintenant recueillis font à l'abri des orages, & en fûreté pour le Laboureur; l'abondance retirée défie les rigueurs les plus terribles de l'Hiver qui s'approche: cependant tous les habitans s'abandonnent à la gaîté des feftins, & livrés à une joie vive & fincère, oublient leurs foins & perdent leurs foucis. La jeune fille laborieufe, s'abandonnant au fentiment vif qu'excite la mufique champêtre, faute ruftiquement, quoiqu'avec grace, dans la danfe animée. Ses charmes fe déploient: c'eft l'ornement du village; jeune, fouple, dans la fleur de l'âge, riche en beauté naturelle, elle lance des re-

gards toujours expreſſifs. Accorde-t-elle un coup-d'œil favorable, les jeux en deviennent plus vifs, & le lutteur s'empreſſe à lui montrer ſa force & ſon adreſſe. La vieilleſſe même fait des efforts pour briller, & raconte longuement les exploits de ſa jeuneſſe. Tous ſe réjouiſſent, & oublient qu'avec le Soleil du lendemain, leur travail annuel & journalier doit recommencer pour ne jamais finir.

Ah! s'il connoiſſoit ſon bonheur, combien ſeroit le plus heureux des hommes, celui qui loin du tumulte des villes, retiré dans quelque vallon fertile avec un petit nombre d'amis, goûte les plaiſirs purs de la vie champêtre. Que lui importe de ne pas habiter ces palais ſomptueux, dont la porte orgueilleuſe vomit tous les matins la foule rampante des vils flatteurs, qui ſont à leur tour abuſés; indigne commerce! Que lui fait cette robe brillante, où la lumière fait réfléchir mille couleurs, qui flotte négligemment, ou qui ſe ſoutient d'or, s'il n'a pas la peine de la porter? Que lui importe que la terre & la mer tributaires couvrent ſa table des animaux les plus rares, ſi un repas frugal débarraſſé d'un vain luxe ſuffit

à

à ſes beſoins & entretient ſa ſanté ? Sa taſſe ne pétille pas d'un jus rare & coûteux ; il ne paſſe pas les nuits, plongé dans un lit de délice, & les jours dans un état d'oiſiveté : mais eſt-ce une privation pour celui qui ne connoît pas ces joies fantaſtiques qui ſéduiſent & trompent l'homme diſſolu, qui promettent toujours le plaiſir & ne donnent que des peines, qui n'offrent enfin que des momens vuides & ſecs ? C'eſt pour ce ſage que la paix eſt aſſurée & les biens ſolides : loin des traverſes & des eſpérances trompeuſes, il eſt riche en contentement, autant qu'il l'eſt en herbes & en fruits par la bonté de la Nature. Il eſt riche des dons rians du Printems, de ceux ſous leſquels en Eté plie la branche rougie, & de ceux dont brille l'Automne : il eſt riche encore de tout ce que retient dans le ſein de la terre l'Hiver qui doit préparer la fertilité. Rien ne lui manque, ni les fécondes géniſſes qui abondent en lait, & mugiſſent dans le vallon, ni les troupeaux de Brebis bêlantes ſur les côteaux, ni le murmure des ruiſſeaux, ni le bourdonnement des abeilles qui appelle à l'ombre le ſommeil tranquille

dans un cœur innocent. Il s'affied auprès d'une haie odoriférante ; il n'apperçoit que des bofquets & des grottes fombres, des fontaines pures, des lacs brillans, il n'entend que des chants : c'eft l'afyle de la fimple vérité & de la pure innocence, de la beauté fans art, de la jeuneffe faine & vigoureufe, fobre & patiente au travail. C'eft-là qu'habite la fanté toujours fleurie, le travail fans ambition, la contemplation calme & le repos poétique.

Que d'autres traverfant les mers courent après le gain ; qu'ils fendent la vague fombre pendant de triftes mois ; que ceux-ci trouvant de la gloire à détruire, cherchent à verfer le fang, à ruiner les villes, qu'ils fe réjouiffent fans pitié du malheur des veuves, des lamentations des vierges, & des cris tremblans des enfans ; que ceux-là, loin de leur pays natal, preffés par le befoin ou endurcis par l'avarice, trouvent d'autres terres fous d'autres cieux ; que quelques-uns parcourent avec ardeur les villes où tout fentiment fociable eft éteint, le vol autorifé par la rufe & l'injuftice légale établie ; qu'un autre excite en tumulte une foule

féditieufe, ou la réduife en efclavage; que ceux-ci enveloppent les malheureux dans des dédales de procès, fomentent la difcorde, & embarraffent les droits de la juftice; race de fer! Que ceux-là avec un front plus ferein, mais une égale inhumanité, vivent & cherchent leurs plaifirs dans la pompe décevante des Cours, & dans les cabales trompeufes; qu'ils rampent baffement en diftribuant leurs fouris perfides, & en fuivant le pénible labyrinthe des affaires d'Etat; tandis que l'Agriculteur libre de toutes les paffions orageufes qui tourmentent les hommes inquiets, écoute & n'entend que de loin & en fûreté, rugir la tempête du monde, & n'en fent que mieux le prix de la paix dont il eft environné. La chûte des Rois, la rage des Nations, le renverfement des Etats, n'agitent point l'Homme, qui échappé du monde dans les retraites tranquilles, & des folitudes fleuries, étudie la Nature, & fuit fa voix, de mois en mois & de jour en jour, pendant tout le cours de l'année. Il l'admire & la voit dans toutes fes formes; il fent dans fon cœur la douceur de fes émotions, jouit de ce qu'elle donne libérale-

ment, & ne desire rien de plus. Quand le jeune Printems réveille les germes; & reçoit dans son sein le souffle de la fécondité, ce sage jouit abondamment de ses heures délicieuses; pas une fleur ne s'épanouit & ne répand en vain son odeur. Dans l'Eté, sous l'ombre animée, & telle qu'on la goûte dans le frais Tempé, & sur le tranquille Hemus, il lit ce que les Muses immortelles en ont chanté, ou écrit ce qu'elles lui inspirent; son œil découvre, & son espoir prévient la fertilité de l'année. Quand le lustre de l'Automne mûri dore les campagnes & invite la faucille du Laboureur, saisi de la joie universelle, son cœur s'enfle d'un doux battement; environné des rayons de la maturité, il médite profondément, & ses chants trouvent plus que jamais à s'exercer. L'Hiver sauvage même est un temps de bonheur pour lui: la tempête formidable & la gelée qui se précipitent & se répandent sur la terre ensevelie, lui inspirent des pensées majestueuses: dans la nuit, les cieux clairs & animés par la gelée qui purifie tout, verse un nouvel éclat sur son œil charmé. Un ami, un livre font couler tranquillement

ſes heures ſages & utiles : il parcourt en imagination la terre & les mers. La vérité travaille d'une main divine ſur ſon eſprit, élève ſon être, & développe ſes facultés ; les vertus héroïques brûlent dans ſon cœur. Il ſent auſſi l'amour & l'amitié ; ſon œil modeſte brille & exprime ſon raviſſement : les embraſſemens de ſes jeunes enfans qui lui ſautent au col, & qui déſirent de lui plaire, remuent ſon ame tendre & paternelle. Il ne mépriſe pas avec humeur la gaîté, les amuſemens, les chants & les danſes ; car le bonheur & la vraie Philoſophie, ſont toujours ſociable & d'une amitié ſouriante. C'eſt-là vivre : c'eſt ce que les vicieux & les habitans des villes coupables n'ont jamais connu ; ce fut la vie de l'Homme dans les premiers âges ſans corruption, quand les Anges & Dieu même ne dédaignoient pas d'habiter avec lui.

O Nature ſuffiſante à tout, répandue ſur tout, daigne m'enrichir de la connoiſſance de tes ouvrages. Tranſporte-moi dans les cieux pour m'y déployer tes merveilles roulantes ; des mondes ſur des mondes dans une étendue infinie, diſperſés avec profuſion ſur

l'immenſe firmament; permets que j'examine leurs mouvemens périodiques & leurs lois; ouvre-moi l'abîme ſourd, & m'y trace une route dans ces caveaux ténébreux où ſont les couches des mines; que j'y découvre le monde végétal & fleuriſſant; & ſur ce monde le ſyſtême plus élevé & plus incompréhenſible des animaux. Que j'atteigne à celui de l'eſprit plus élevé encore, ſcène variée des penſées vives & aſſorties, & des paſſions qui ſe mêlent & ſe confondent à l'infini. Découvre toutes ces choſes à mon œil ravi: le temps qui fuit & qui ſe renouvelle ne peut ſuffire à épuiſer tant de richeſſes. Mais ſi cet effor eſt au-deſſus de mes forces, ſi le ſang pareſſeux dans mes veines me défend cette ambition incomparable, ſouffre du moins que je demeure ſans gloire, mais dans un doux repos, couché ſous l'ombre épaiſſe près d'un ruiſſeau; & daigne parler à mon eſprit dans les rêves de mon oiſiveté. Tout commence par toi, tout réſide en toi; c'eſt par toi que mon chant ſe termine; fais que jamais je ne me ſépare de toi.

Fin de l'Automne.



L'HIVER.

L'Hiver vient terminer le cercle varié des ſaiſons ; il arrive triſte, ſombre, accompagné de ſa ſuite lugubre, les vapeurs, les nuages, & les tempêtes. Soyez l'objet de mes chants, vous qui élevez l'ame aux vaſtes penſées & aux méditations céleſtes. Salut, ténèbres amicales, horreurs agréables, ſalut. Pendant les beaux jours de ma jeuneſſe, nourri dans une ſolitude négligée plein d'ardeur & de joie, je me plaiſois à chanter la Nature. Je parcourois fréquemment vos âpres & ſauvages domaines, j'errois ſur les neiges pures comme les vierges, & j'étois moi-même auſſi pur. J'écoutois le rugiſſement des vents & la chûte des torrens ; je voyois la fermentation des tempêtes ſe préparer dans les ſoirées d'un firmament troublé. Ainſi paſſoient mes jours, juſqu'au temps où le gai Printems commençoit à ſourire à travers les portiques brillans du midi.

O toi, protecteur de mes premiers eſſais,

Wilmington, daigne foutenir encore ma Mufe dont l'ardeur fe renouvelle. Elle effleura les charmes du Printems ; portée fur l'aile de l'Aigle, elle ofa s'élever à travers le rayon de l'Eté ; elle parcourut enfuite les beautés de l'Automne, & peignit les vents frais & l'ombrage. Maintenant enveloppée dans des orages redoublés, elle effaie de s'élever encore parmi les nuages de l'Hiver ; elle monte fes accords fur le ton des Autans furieux, & des fleuves mugiffans, fes vers font grands & fans ordre comme fon fujet. Trois fois heureufe, fi l'audace de fes defcriptions & la majefté de fes penfées peuvent fatisfaire la jufteffe de ton goût. Digne Wilmington, grand non-feulement dans tes deffeins pour enrichir un peuple puiffant, mais encore dans ta bonté, ton ame intègre, inébranlable & incorruptible en un fiècle gliffant, brûle pour le bien de ta patrie, & ne s'enflamme pas en vain : ton efprit eft ferme & libre avec fageffe ; toutes tes vertus fe fervent réciproquement de luftre, & réfléchiffent l'homme d'Etat dans le citoyen : tu es l'efpérance publique, tous les yeux fe tournent vers toi, & fem-

blent inviter ma Muſe à publier ce que l'envie même ne ſauroit appeler flatterie.

LE Centaure cède au Capricorne le triſte empire du firmament, & le fier Verſeau obſcurcit le berceau de l'année. Le Soleil penché vers les extrémités de l'Univers, répand à peine un foible jour ſur le monde, il darde obliquement ſes rayons émouſſés dans l'air épais; enveloppé dans des nuages obſcurs, ſon orbe foible, pâle & large, borde le Sud & deſcend auſſi-tôt, livrant à la nuit longue & profonde l'Univers languiſſant. La nuit même eſt préférable à cet inſtant où toute chaleur, la lumière, la joie & la vie ſemblent expirer & abandonner le jour incertain: en même-temps de vaſtes ombres tachées & humides ceignent d'une zône noire les nuages raſſemblés, & toute la maſſe des vapeurs du ciel couvrent tumultueuſement la face de l'Univers. L'Hiver porté ſur une obſcurité peſante, qui affaiſſe le monde, verſe ſur la Nature ſes malignes influences, & féconde la ſemence des maladies. L'ame de l'Homme

languit; la vie lui eſt à charge, & ſes penſées ſont plus triſtes que la mélancolie même. Les beſtiaux ſont accablés, & les troupeaux décolorés ſe répandent ſans guide ſur la terre nouvellement fillonnée, pour y chercher quelques racines. Le triſte génie des orages qui approchent, ſoupire le long des bois & des marécages. Dans les rochers ſéparés, & les montagnes briſées, le ruiſſeau s'agite, répond aux grottes qui préſagent la tempête, & renvoie un gémiſſement profond qui retentit à l'oreille attentive de l'imagination.

Ainſi paroît le père de la tempête, entouré d'épaiſſes ténèbres. Des pluies triſtes & ſombres, dardées ſur le ſommet des montagnes, verſent du firmament ſurchargé la vapeur malfaiſante, & ébranlent les forêts qui s'agitent en murmurant. La plaine diſparoît & n'eſt plus qu'une mer. Les nuages voiſins de la terre ſe fondent en fleuves, & toujours inépuiſables forment une nuit profonde, qui couvre la face du jour. Les habitans de l'air cherchent tous des aſyles, à la réſerve de ceux qui ſemblent ſe plaire à fendre la tempête, & à battre des ailes en nageant ſur l'étang perlé. Les troupeaux reviennent des

champs ſans pâture, & demandent leurs étables avec des mugiſſemens qui dénotent leurs beſoins, ou ſe raſſemblent ſous l'abri le plus prochain. Les oiſeaux domeſtiques y accourent en foule; le Coq y mène ſa cour morne & mouillée, tandis que le Ruſtre penché ſur le foyer raconte ſes hiſtoires naïves & gaies: il parle, rit, & s'embarraſſe peu de l'orage qui ſemble vouloir accabler l'humble toit.

Enfin la rivière groſſie des torrens roule ſes eaux avec violence, & paroît couverte des ruines de ſes bords. Elle ſe précipite avec impétuoſité & rugiſſement du haut des montagnes & des déſerts mouſſeux, & tombe à travers les rochers qui retentiſſent au loin. Bientôt elle ſe répand & coule dans le vallon ſablonneux; elle paroît calme, pareſſeuſe & tranquille, juſqu'à ce qu'enfin reſſerrée entre deux collines, elle force ſon chemin, & parvient aux rochers & aux bois qui ſuſpendent ſa marche terrible: là, recueillant de triples forces, elle devient rapide & profonde; elle bouillonne, tournoie, écume, & tonne dans ſon cours.

Nature, grand auteur, dont la main infatigable roule ſans ceſſe les Saiſons de l'année

combien tes ouvrages sont puissans & majestueux! De quelle terreur agréable ils pénètrent l'ame qui les chante avec étonnement & admiration! Vous, Vent, qui commencez à souffler avec un cours impétueux, j'élève ma voix vers vous; parlez, êtres puissans, dites où sont vos trésors? Quels lieux recèlent ces magasins d'air, destinés à accroître la violence des orages qui se préparent? Quelle région éloignée du firmament vous retient dans le sommeil, quand le calme est rendu à la terre?

Quand le Soleil descend du Pâle firmament, marqué de taches qui errent & vacillent sur son orbe brillant, des rayons rouges & pleins de feu l'environnent; les nuages s'ébranlent dans un équilibre chancelant, & semblent douter encore à quel maître il leur faut obéir. La Lune pâle se lève lentement dans l'Orient plombé: un cercle blanchâtre couronne ses cornes émoussées. Les étoiles obscurcies ne donnent qu'un rayon tremblant qui se perd dans l'air flottant & troublé: elles dardent leur lumière qui perce par intervalle à travers l'obscurité, & semblent briller d'une lueur blanchâtre. Les feuilles séchées sont le

jouet

jouet des tourbillons, & les plumes flottent ſur les fleuves. Le Taureau prévoyant l'orage, tourne vers le ciel ſes larges narines, & reſpire le ſouffle de la tempête; la Matrone même qui file & rêve en faiſant ſa tâche de nuit, voit l'orage annoncé par ſa lumière qui coule, & dont la flamme pétille. Les oiſeaux ſur-tout ſont en ce genre le plus ſûr préſage. Les Corbeaux bruyans quittent en foule la plaine où ils cherchoient leur pâture, preſſent leur vol fatigué, & ſe hâtent de chercher l'abri du bois le plus prochain. La triſte Chouette fait ſans relâche retentir le boſquet de ſon lugubre chant. Le Cormoran s'élève de l'abîme, & rode ſur la terre en pouſſant des cris; le Héron prend ſon eſſor avec les mêmes marques d'inquiétude, & les oiſeaux de mer fendent les nuages épais d'une aile rapide & ſauvage. L'Océan inégalement preſſé, ramène ſon flux avec une commotion déréglée, tandis que des cavernes du rivage, & des forêts des montagnes, ſort une voix ſolemnelle qui ordonne au monde d'être en attente. Alors la tempête ſort, éclate ſubitement, & change l'air entier précipité en torrent. La mer ſouffre du poids de la force

éthérée, l'eau change de couleur, elle remonte attirée du fond même des abîmes. A travers la nuit obſcur qui enveloppe tout, l'onde fière & écumante ſemble brûler & ſe débattre ſur un million de vagues en fureur. En même-temps les flots s'élèvent comme des montagnes avec un tumulte horrible, & ſemblent vouloir atteindre aux nuages : les vagues s'entaſſent & s'éclatent enfin en rugiſſant : auſſi impétueuſes que les vents, elles chaſſent les navires, les arrachent à l'ancre qui les retient, & les pouſſent dans la vaſte étendue des eaux puiſſantes ; tantôt ils ſont élancés avec effort ſur le ſommet des vagues, tantôt précipités dans les plus ſecrettes profondeurs, ils viſitent les entrailles de l'abîme ; la froide Baltique tonne ſur leurs têtes. Ils remontent encore, & continuent leur cours rapide, pouſſés par les vents impitoyables qui déploient toute leur furie, juſqu'à ce qu'enfin ils ſoient jetés ſur des côtes éloignées, à moins que quelque pointe de rochers, ou quelque plage trompeuſe n'arrête leur courſe & ne les faſſe flotter en mille éclats ſur les eaux.

La tempête déchaînée exerce un égal em-

pire ſur la terre. Les montagnes tonnent, & les arbres les plus forts abaiſſent leurs têtes juſqu'à leur racine. Le voyageur éperdu qui marche ſeul la nuit ſur la colline, s'épuiſe en vains efforts, perd haleine & tombe à chaque pas. Les forêts tourmentées & déracinées s'agitent encore, & perdent le reſte de leur parure; leurs membres giganteſques abattus, errent çà & là au gré des Aquilons déchaînés. Le tourbillon paſſe des bois dans la plaine, & s'attachant ſur la cabane comme ſur les palais, les agite juſques dans leur fondemens. Le ſommeil effrayé fuit; le ſouffle féroce hurle, & preſſe le toit ébranlé, réuniſſant ſes efforts pour s'ouvrir un paſſage. On dit qu'on entend alors, dans l'air ſurchargé, de longs gémiſſemens, des cris aigus & des ſoupirs éloignés, organes du Démon de la nuit, qui prédiſent aux malheureux l'infortune, & annoncent la mort.

L'ouragan eſt au comble de ſa fureur. Les nuages mêlés avec les étoiles, ſemblent les entraîner avec vîteſſe au long du firmament. La Nature entière chancèle, quand tout-à-coup ſon Roi, qui ſeul eſt au-deſſus de la tempête, & qui marche ſur les ailes des vents

impétueux avec une augufte férénité, ordonne le calme, & dans l'inftant l'air, la terre & la mer font en filence.

La nuit eft profonde : les nuages fatigués fe raffemblent lentement, fe mêlent, fe confondent & forment une folide obfcurité. Tandis que le monde affoupi fe livre au fommeil, j'invoque les graves Divinités de la nuit, & me livre à la méditation, fa compagne tranquille; j'éloigne les foins inquiétans du jour, & j'abandonne la trace des fens.

Où êtes-vous maintenant, fauffes vanités du monde? Défirs irrités & toujours trompeurs, où êtes-vous? Où tendent vos efforts? Aux vexations, aux fraudes & aux remords; trifte & accablante penfée! Cependant l'homme toujours déçu réfléchit fans fuite, fommeille fans jouir du repos, & fe lève toujours excité par de nouvelles efpérances, fe hâtant de reprendre le cercle de fes vaines occupations.

Père de la lumière & de la vie, félicité fuprême, enfeigne-moi à te connoître; fauve-moi de l'erreur de la vanité, du vice & des viles trames de l'intérêt. Nourris mon ame de la vérité, de la paix intérieure, de la pure

vérité, & du bonheur ſacré & ſubſtantiel qui ne manque jamais.

Des tempêtes plus piquantes arrivent, les nuages ſortent épais de l'Orient glacé. Un déluge de vapeurs ſe congèle en neige dans leur vaſte ſein : ils roulent péſamment leur laine blanche, & le firmament s'attriſte des préparatifs de l'orage. La neige deſcend dans l'air tranquille ; elle eſt d'abord légère & vacillante ; elle tombe enſuite plus prompte & plus épaiſſe, & obſcurcit le jour par ſon flux continuel. Les champs prennent leur robe d'Hiver. Tout éclate de blancheur, excepté le bord du ruiſſeau qui ſerpente où les nouvelles neiges ſe fondent. Les bois abaiſſent leurs têtes chenues ; & avant que le Soleil foible & languiſſant ait envoyé ſes rayons du ſoir, la ſurface univerſelle de la terre cachée profondément & tranſie, eſt un déſert ſauvage & éblouiſſant où les ouvrages de l'Homme ſont enſevelis. Le bœuf deſtiné au labourage, accablé & couvert de neige, demande le prix de ſes travaux. Les oiſeaux du ciel apprivoiſés par la ſaiſon cruelle, viennent en foule autour des vanneurs, & réclament

la petite portion qui leur eſt aſſignée par la Providence. Le ſeul Rougegorge qui eſt conſacré aux Dieux domeſtiques, ſagement attentif aux troubles du firmament, quitte ſes compagnons tremblans dans les triſtes champs, & dans l'épais buiſſon, pour ſe confier à l'Homme, & lui rendre ſa viſite annuelle : d'abord effrayé, il vole & bat de l'aile contre la fenêtre, il deſcend enſuite & s'approche du foyer ; ſautant ſur le plancher, il regarde la famille ſouriante, il bequète, s'éloigne, & s'étonne du lieu où il eſt, juſqu'à ce que devenu plus familier, les miettes de la table attirent ſes pieds délicats. Les déſerts chaſſent leurs habitans ſauvages & affamés. Le Lièvre craintif trouve par-tout la mort qui le pourſuit ſous toutes les formes, les piéges barbares, les chiens, & l'Homme plus barbare encore. Il s'approche de l'abri des jardins, preſſé par la faim plus forte que la crainte. L'eſpèce bêlante regarde d'un œil muet & déſeſpéré le ciel obſcurci & la terre éclatante ; enſuite triſtement diſperſée, elle cherche l'herbe deſſéchée à travers les monceaux de neiges.

Bergers, il eſt temps de vaquer au ſoin de vos troupeaux ; bravez la rage des ſaiſons, & donnez-leur une nourriture abondante ; logez-les à l'abri de l'orage : car ſouvent dans cette rude ſaiſon un tourbillon rapide ſort de l'Orient, réunit & enlève le fardeau d'Hiver qui couvroit la plaine ; le flux de la tempête engloutit & accable le malheureux troupeau caché entre deux collines voiſines ; quelquefois même le vallon s'enfle & s'élève comme une montagne, dont le ſommet glacé brille dans le firmament. Ainſi les neiges s'élèvent en monceau pendant tout l'Hiver, & effacent la clarté du jour. Le Berger s'arrête accablé, ſe perd, & méconnoît ſon propre champ : il voit de nouvelles collines, dont le triſte ſommet lui eſt inconnu. Il voit des tableaux effrayans qui lui déguiſent la plaine, il ne ſe reconnoît plus, il ne retrouve ni les rivières, ni les forêts perdues dans ce déſert informe ; il erre des collines aux vallons, & s'égare toujours de plus en plus. Troublé du ſouvenir de ſa maiſon, impatient, il ſe plonge dans les monceaux flottans ; le triſte déſir de trouver ſa demeure

faisit ses nerfs, & rappelle leur vigueur qui se consume en efforts inutiles. Combien son ame est accablée ! Quel désespoir, quelles horreurs remplissent son cœur, quand à l'erreur de son imagination qui lui a persuadé un instant qu'il apperçoit sa cabane, qui paroît comme une tache noire au milieu des neiges, succède la douleur de ne trouver qu'un désert raboteux loin des traces & de la demeure des Hommes. Cependant la nuit s'approche & l'environne, la tempête gronde sur sa tête, & accroît l'horreur du désert. Son esprit alors plein d'idées de précipices affreux, de chûtes, de marais trompeurs que la gelée n'a pu rendre solides, de gouffres comblés par la neige, augmente l'abbattement de son corps; il ne sait ce qui est eau; il craint à chaque pas de rencontrer ou le lac solitaire, ou la fontaine qui bouillonne sans cesse; il s'arrête enfin, & se couche près d'un monceau sans forme, pensant à toute l'amertume de la mort, & le cœur serré de cette tendre angoisse que la Nature darde dans le sein accablé d'un Homme mourant, éloigné de sa femme, de ses enfans & de ses amis. En vain son épouse

foigneufe prépare en l'attendant un feu brillant & un vêtement chaud ; en vain fes jeunes enfaus attentifs à regarder l'orage demandent leur père avec une vive impatience & d'innocente larmes ; hélas ! il ne reverra plus ni femme, ni enfans, ni amis, ni fa demeure facrée : l'impitoyable Hiver s'empare de fes nerfs, opprime & engourdit fes fens, le froid fe gliffe dans fes entrailles ; le laiffe étendu au long des neiges, glacé, fans vie, & femblable à une maffe infenfible qui blanchit au fouffle du Nord.

Ah ! que les licencieux & les orgueilleux qui vivent au milieu des plaifirs, dans la puiffance & l'abondance, réfléchiffent peu à ces malheurs. Ceux qui perdent les heures dans la débauche, dans la joie évaporée, & fouvent même cruelle, ne penfent pas, tandis qu'ils fe plongent dans les plaifirs, combien il en eft qui éprouvent les douleurs de la mort, & les différens maux de la vie ; combien périffent dans les eaux, ou par le feu ; combien verfent leur fang dans des difputes honteufes entre l'Homme & l'Homme ; combien languiffent dans le befoin, & dans l'obfcurité des prifons, privés de l'air com-

mun à tous, & de l'ufage commun auffi de leurs propres membres ; combien mangent le pain amer de la mifère, & boivent le calice de la douleur ; combien n'ont d'autre demeure que la chétive cabane de la trifte pauvreté ouverte aux injures de l'Hiver ; combien il en eft qui tremblent & frémiffent fous l'aiguillon piquant des tortures de l'efprit, des paffions fans bornes, de la fureur, du crime & des remords, & qui précipités enfin du fommet de la vie, offriroient dans leur cataftrophe un beau fujet à la Mufe tragique. Même dans le vallon paifible où la fageffe aime à demeurer avec l'amitié, la paix, & la méditation, combien en eft-il qui tourmentés des paffions honnêtes, languiffent dans des malheurs fecrets & profonds ; qui penchés fur le lit de mort de leurs plus chers amis, marquent & reçoivent leur dernier foupir. Hommes livrés au délire des paffions, retracez-vous de telles idées ; penfez à toutes ces chofes & à mille autres maux qui ne fe peuvent nommer, & qui font de la vie une fcène de travail, de fouffrance & de malheur ; fi vous vous en occupiez, le vice qui vous domine, s'arrêteroit effrayé

dans sa carrière. Vos mouvemens guidés au hasard & intercadens, deviendroient des pensées : votre cœur pénétré s'échaufferoit de charité : la bienfaisance dilateroit en vous ses désirs ; vous apprendriez à soupirer, à mêler vos larmes ; ces mouvemens se tourneroient en goûts, & ces goûts perfectionnés graduellement établiroient dans votre ame le vrai, le solide bonheur, & le seul qui ne peut que croître & se perfectionner sans cesse.

C'est ici le lieu de célébrer ces Hommes généreux (1), qui touchés du malheur des humains, & s'attachant à la poursuite des abus, pénétrèrent jusques dans les horreurs d'une prison obscure, où la misère gémit sans être écoutée, & sans attendrir personne : où la maladie languit ; où la faim & la soif dévorent, & où la pauvreté est punie comme le vice. Quoi ! dans la terre de liberté, aux lieux où cette mère de l'humanité brille dans chaque rue & dans chaque place publique, de petits Tyrans exerçoient leur rage, &

---

(1) Le Comité tenu pour les prisons, en 1729, on délivra plus de 97,000 prisonniers pour dettes.

arrachoient le plus vil aliment de la bouche affamée, refusoient à leurs frères un peu de paille pour reposer leurs membres froids, & leur déroboient jusqu'au sommeil, la dernière des consolations : ils enchaînoient dans la prison l'Anglois né libre ; leurs mains cruelles se faisoient un plaisir de le déchirer avec des fouets inhumains, & par des moyens secrets & barbares arrachoient la vie de ceux qui auroient travaillé & versé leur sang pour la Patrie. O grand dessein, qui fut si bien exécuté avec un soin patient & un zèle tempéré par la sagesse ! Vous, enfans de miséricorde, recommencez vos pieuses recherches ; découvrez au grand jour ces farouches & criminels satellites des lois ; arrachez de leurs mains la verge de fer & d'oppression, & ordonnez que les cruels éprouvent les douleurs qu'ils font souffrir aux autres. J'aurois encore beaucoup à dire. Si jamais l'intervention équitable du citoyen autorisé fut nécessaire, c'est dans ce siècle desséché. O Juges des lois, dont les hommes faux & trompeurs ont accablé & obscurci la vérité, énervé & éludé la justice, combien glorieux seroit le jour où l'on verroit vos entraves bri-

sées,

ſées, & tout Homme en état de faire valoir ſon droit ?

Les Loups chaſſés par l'excès de la famine, ſe raſſemblent par troupes enragées ; ils deſcendent du haut de ces terribles montagnes, dont les Alpes brillantes, les Apennins ondoyans, & les Pyrénées couvrent une ſi vaſte étendue de terrein. Ces Loups cruels comme la mort, affamés comme les tombeaux, maigres & hideux, brûlent de verſer le ſang, & ſe répandent ſur le pays ; ils le parcourent auſſi promptement que le vent du Nord qui balaie la neige éclatante ; tout devient leur proie. Ils s'attachent au Courſier, le renverſent, & percent ſon cœur puiſſant. Le Taureau ne peut défendre ſon auguſte front, ni faire quitter priſe à ces meurtriers féroces : ardens à la rapine, ils s'élancent à la gorge de la mère, arrachent l'enfant de ſon ſein, & le déchirent malgré ſes cris. Le viſage majeſtueux de l'Homme ne les arrête pas ; la beauté même, cette force divine, dont le regard brillant étonne le Lion généreux & l'adoucit, ſubit le même ſort, & devient une proie malheureuſe : mais ſi le pays averti

de cette affreuſe attaque ſe tient ſur ſes gardes, alors ces raviſſeurs, fruſtrés, attirés par l'odeur, ſe jettent, choſe terrible à raconter, ſur le cimetière effrayant, fouillent les tombeaux, en tirent les corps enſevelis, parmi leſquels ils heurlent & ſe mêlent avec les ombres & les eſprits effarés.

Dans ces régions eſcarpées, demeure des heureux Griſons, que recèlent de paiſibles vallées, ſouvent des montagnes de neige ſe détachent, roulent la terreur, & tombent tout-à-coup des roches ſurchargées; elles ſe précipitent comme le tonnerre de rochers en rochers; tout l'empire de l'Hiver & des glaçons eſt dans une commotion terrible. Les troupeaux, les Bœufs, les Bergers, les voyageurs, & quelquefois des brigades entières de troupes en marche, ou des hameaux plongés dans le ſommeil ſont enſevelis ſous ſes ruines accablantes.

Au milieu des rigueurs de l'année, dans la profondeur de l'Hiver, tandis que les vents glacés ſoufflent au-dehors, je choiſis pour ma retraire un ſéjour couvert d'un côté par les forêts gémiſſantes, bordé de l'autre par l'étendue ſans bornes des va-

gues ; abri ruftique & folitaire, où, tandis que le foyer brillant & les flambeaux ardens égaient & banniffent l'obfcurité, je m'affieds & me livre à l'étude. Je converfe avec ces Morts illuftres, ces Sages de l'antiquité, révérés comme des Dieux, bienfaifans comme eux, héros donnés à l'humanité pour le bonheur des arts, des armes & de la civilifation. Concentré dans ces penfées motrices de l'infpiration, le volume antique me tombe des mains, & méditant profondément, je crois voir s'élever lentement & paffer devant mes yeux étonnés ces ombres facrées, objets de ma vénération. Socrate d'abord, demeuré feul vertueux dans un Etat corrompu, feul ferme & invincible, il brava la rage des tyrans, fans craindre pour la vie ni pour la mort ; & ne connoiffant d'autres maîtres que les faintes lois d'une raifon calme (cette voix de Dieu, qui retentit intérieurement à la confcience attentive). Solon, le grand Oracle de la morale, le plus fage du genre-humain, qui établit fa république fur la vafte bafe de l'équité : il fut par des lois douces réprimer un peuple fougueux, lui con-

ferver tout fon courage & ce feu vif, par lequel il devint fi fupérieur dans le champ glorieux des lauriers, des beaux arts & de la noble liberté, & qui le rendit enfin l'orgueil de la Grèce & du genre-humain. Lycurgue enfuite, cet homme févérement fage, qui plia toutes les paffions fous le joug de la difcipline la plus étroite. Après lui s'avance ce chef intrépide (1), qui s'étant dévoué pour la patrie, tomba glorieufement aux Thermopiles, & pratiqua ce que l'autre n'avoit qu'enfeigné. Ariftide lève fon front où brille la candeur; cœur vraiment pur, à qui la voix fincère de la liberté donna le grand nom de jufte: refpecté dans fa pauvreté fainte & majeftueufe, il foumit au bien de fa patrie jufqu'à fa propre gloire, & accrut la réputation de fon rival orgueilleux (2). J'apperçois Cimon, fon élève, couronné d'un rayon plus doux; fon génie s'élevant avec force, repouffa au loin la molle volupté: au-dehors il fut le fléau de l'orgueil des Perfes, au-dedans il étoit l'ami du mé-

(1) Léonidas.

(2) Thémiftocles.

rite & des arts ; modeste & simple au milieu de la pompe de la richesse. Je vois ensuite paroître & marcher pensifs les derniers hommes de la Grèce sur son déclin, Héros appellés trop tard à la gloire, & venus dans des temps malheureux : Timoléon, l'honneur de Corinthe, homme heureusement né, également doux & ferme, & dont la haute générosité pleure son frère dans le tyran qu'il immole. Les deux Thébains (1), égaux aux meilleurs, dont l'héroïsme combiné éleva leur pays à la liberté, à l'empire & à la renommée. Le grand Phocion, dans le tombeau duquel l'honneur des Athéniens fut enseveli ; sévère comme homme public, inexorable au vice, inébranlable dans la vertu ; mais sous son toit illustre, quoique bas, la paix & la sagesse heureuse adoucissoient son front ; l'amitié ne pouvoit être plus douce, ni l'amour plus tendre. Agis, le dernier des fils du vieux Licurgue, fut la généreuse victime de l'entreprise toujours vaine de sauver un Etat corrompu ; il vit Sparte même perdue dans

(1) Pelopidas & Epaminondas.

l'avarice servile. Les deux frères Achaïens ferment la scène : Aratus qui ranima quelque temps dans la Grèce la liberté expirante ; & l'aimable Philopœmen, le favori & le dernier espoir de son pays, qui ne pouvant en bannir le luxe & la pompe, sut les tourner du côté des armes ; berger simple & laborieux à la campagne, chef habile & hardi aux Champs de Mars.

Un peuple puissant, race de héros s'avance ; son front plus sévère n'a d'autre tache qu'un amour excessif de la patrie, passion trop ardente & trop partiale. Numa, la lumière de Rome, fut son premier & son meilleur fondateur, puisqu'il fut celui des mœurs. Le roi Servius posa la base solide sur laquelle s'éleva la vaste république qui domina l'Univers. Viennent ensuite les grands & vénérables Consuls : Junius Brutus, dans qui le père public du haut de son redoutable tribunal fit taire le père privé ; Camille, que son pays ingrat ne put perdre, & qui ne sut venger que les injures de sa patrie ; Fabricius, qui foule aux pieds l'or séducteur ; Cincinnatus redoutable à l'instant où il quittoit sa charrue. Et

toi Régulus, victime volontaire de Carthage, impétueux à vaincre la Nature, tu t'arraches aux larmes de ta famille pour garder ta foi, & pour obéir à la voix de l'honneur : Scipion, ce chef également brave & humain, qui parcourt rapidement tous les différens degrés de gloire fans tache; ardent dans la jeuneffe, il fut après goûter les douceurs de la retraite avec les Mufes, l'amitié & la Philofophie : Cicéron dont la puiffante éloquence arrêta quelque temps le rapide deftin de Rome : l'invincible Caton, vertueux dans les plus grands dangers. Et toi, malheureux Brutus, héros bienfaifant, dont le bras tranquille, pouffé par la vertu, plongea l'épée Romaine dans le fein de ton ami. Mille autres encore demandent & méritent le tribut de mes Vers, mais qui peut nombrer les étoiles du ciel, qui peut célébrer leurs influences fur ce bas monde.

Quel eft celui qui s'approche d'un air grave, doux & majeftueux comme le Soleil du Printems? C'eft Phébus lui-même, ou le grand Berger de Mantoue. Le fublime Homère paroît auffi, rapide & au-

dacieux père du chant; la mufe Britannique vole à fes côtés, & l'égale; l'un & l'autre percent l'efpace & l'obfcurité, & parviennent d'un plein vol au fommet du temple de la Renommée. Les ombres de ceux dont la touche habile & pathétique favoit paffionner les cœurs & les charmer, qui entraînoient les Grecs au théâtre pour les frapper des grands traits de la morale, ceux auffi qui ont mélodieufemenr éveillé la lyre enchantereffe, s'offrent à moi tour-à-tour.

Société divine, ô vous les premiers d'entre les mortels, ne dédaignez pas de m'infpirer dans les nuits que je vous confacre : faites que mon ame prenne l'effor, & puiffe s'élever à des penfées femblables aux vôtres. Et toi, filence, puiffance folitaire, veille à ma porte, éloigne tout importun qui voudroit me dérober les heures que je deftine à cette étude : n'excepte qu'un petit nombre d'amis choifis qui daigne quelquefois honorer mon humble toit, & y porter un fens pur, un favoir bien digéré, une fidélité extrême, un efprit fans artifice & une humeur toujours gaie. Pope defcendra peut-

être du Parnaſſe pour aider à mon enthouſiaſme, pour égayer ma retraite, échauffer mon cœur, & rendre mon eſprit plus flexible. Homère, que Pope a rapproché de nous, ne chante pas avec plus de douceur; mais la ſociété de Pope eſt encore plus raviſſante que ſes chants.

Où es-tu, Hammond, toi, la gloire, l'amant, le favori des Muſes? Pourquoi, cher Hammond, fus-tu ravi ſi-tôt à nos eſpérances, quand, dans la première fleur d'un génie en ſon printems, on découvroit en toi le mérite de l'homme fait, & les vertus de la maturité. A quoi ſert maintenant cette ſoif de la renommée qui brûloit dans ton cœur. Ces tréſors de connoiſſances acquiſes de ſi bonne-heure, ce zèle ardent pour le ſervice de ta patrie qui te deſtinguoit parmi les jeunes citoyens dévoués à ſa défenſe? Hélas! qu'eſt devenu ce charme vivifiant d'un eſprit plein de feu, ce raviſſement pour les Muſes, ce cœur ſi ſenſible à l'amitié, & cette ame rayonnante de joie qui rendoit tes vertus douces & ſouriantes. Ah! toutes ces choſes ne nous furent montrées que pour borner notre am-

bition, & pour apprendre à nos eſpérances humiliées, que la vie n'eſt qu'un ſonge.

Je voudrois paſſer ainſi les jours ſombres de l'Hiver dans quelque retraite profonde, entouré d'amis complaiſans. Je traiterois des ſujets enjoués ou majeſtueux ſelon que la Muſe me l'inſpireroit. Nous diſcuterions enſemble, ſi les merveilles infinies de la Nature furent tirées du chaos, & s'élevèrent du vuide, ou ſi elles furent produites de toute éternité par l'eſprit éternel. Nous examinerions ſes reſſorts, ſes lois, ſes progrès, & ſa fin. Nous étendrions ainſi nos vues ſur ce bel aſſemblage; nos eſprits s'ouvrant par degrés découvriroient l'étonnante harmonie qui unit tant de merveilles. Nous tenterions enſuite d'examiner le monde moral, dont le déſordre apparent eſt réellement l'ordre le plus ſublime, préparé & gouverné par la haute Sageſſe qui dirige tout vers le bien général. D'autres fois la ſage Muſe de l'Hiſtoire nous conduiroit à travers les temps les plus reculés, nous feroit voir comment les empires s'accrurent, déclinèrent, tombèrent & furent démembrés. Nous découvririons les principes de la prof-

périté des Nations. Comment les unes doublent leur sol par les miracles de l'agriculture, & changent par l'industrie les influences d'un ciel peu favorable de sa nature, tandis que d'autres languissent dans les climats les plus brillans & les plus heureux. Cette étude enflammeroit nos cœurs, & éclaireroit nos esprits de ce rayon le plus pur de la divinité qui embrase l'ame patriotique des citoyens & des héros. Mais si une humble & impuissante fortune nous force à réprimer ces élans d'une ame généreuse, alors supérieure à l'ambition même, nous apprendrons les vertus privées. Nous parcourrons les plaisirs d'une vie douce & champêtre; nous saurons comment on passe dans les bois & dans les plaines les plus doux momens de la vie : ou guidés par l'espérance dans les sentiers obscurs de l'avenir, nous examinerons avec un œil attentif les scènes de bonheur & de merveilles où l'esprit dans une progression infinie s'élève & parcourt les états, & les mondes. Mais pour nous délasser de ces pensées profondes, nous nous livrerons aux saillies d'une imagination enjouée qui fait

peindre avec rapidité, & effleurer les idées; la gaîté naît de la vivacité de l'esprit, & la gravité même, jouant alors la folie, excite le rire, & dilate l'ame.

Le village allume ses feux : c'est-là qu'à la ronde on raconte des histoires de spectres bien attestées, bien crues, bien écoutées, jusqu'à ce qu'une horreur superstitieuse saisisse toute l'assemblée. Souvent on s'exerce à la danse rustique ; la gaîté champêtre règne à grand bruit ; le simple badinage s'empare du cœur du Berger sensible à la joie, le rire bruyant & sincère, le baiser surpris à la jeune fille volontairement distraite, ou qui feint de dormir, les sauts, les jeux de mains & les ris joints à la danse qui marque les temps de la musique naturelle, tout concourt à leur faire passer gaîment les soirées d'Hiver.

Les villes fourmillent de monde. Les assemblées publiques où l'on traite mille sujets divers, retentissent d'un bourdonnement formé du mélange confus des différens propos, auquel on ne peut rien distinguer. Les enfans de la débauche s'abandonnent au torrent rapide d'une fausse joie qui les en-

traîne

traîne à leur destruction. La fureur du jeu s'empare de l'ame déja empoisonnée : l'honneur, la vertu, la paix, les amis, les familles & les fortunes sont précipitées dans le gouffre d'une ruine totale. La salle de bal est illuminée avec art; la cour brillante y répand sa pompe; les cercles s'épaississent : un doux éclat décore le palais, réfléchi par mille robes enrichies, par les flambeaux, les pierreries étincelantes, & le feu des yeux de la beauté; tandis que le Petit-Maître, insecte léger, brille dans sa parure passagère, papillonne, & secoue ses aîles poudrées.

L'ombre d'Hamlet (1) paroît, & porte la terreur sur la scène. Othello (2) fait éclater sa fureur; la malheureuse Monime (3) fond en larmes, & Belvidere (4)

(1) Hamlet, Prince de Danemarck, Tragédie de Shakespéar, & peut-être son chef-d'œuvre.

(2) Othello, ou le Maure de Venise, autre Tragédie Angloise.

(3) L'Orpheline, Tragédie d'Otway.

(4) La conjuration de Venise, autre Tragédie d même Auteur.

brûle & sèche d'amour. La terreur s'empare des cœurs, & l'art fait couler des pleurs honnêtes. Ailleurs la Comédie fait rire le public du tableau de ses propres mœurs; quelquefois elle s'élève & représente les scènes d'une belle vie; on voit dans le généreux Béville (1) toutes les vertus d'un héros jointes aux agrémens d'un homme aimable.

C'est ainsi, Chesterfield, que ta sagesse solide & parfaite, tes vertus patriotiques, & cette science consommée dans la politique qui simplifie à tes yeux tous les ressorts des gouvernemens, ne nuisent aucunement à tes graces & à tes talens pour les beaux arts, qui te rendent tout à la fois le protecteur, l'ornement & la joie de la société. Permets que ton nom orne les chants de ma Muse champêtre, avant qu'elle retourne humblement à ses tableaux rustiques; accorde à sa haute ambition une place à ta suite, car chaque Muse a droit d'y avoir la sienne. L'une fait valoir cet esprit cul-

---

(1) Un personnage dans les Amans froids, par Richard Steele.

tivé & accompli; l'autre célèbre ce génie généreux & Britannique, qui dédaigne les amorces d'un pouvoir corrompu; d'autres chantent cette politeſſe élégante qui ſurpaſſe, au jugement même de la France préſomptueuſe, les manières vantées de ſa cour brillante; cette vivacité, cette énergie d'expreſſion, cette vérité de pinceau, qui à l'aide de la ſaillie, du ſel attique, & du ſarcaſme, piquant agréablement, pénètrent l'ame, & corrigent ſans déplaire. Pour moi, m'élevant à des objets plus grands encore, je te montrerai dans un jour plus glorieux; je peindrai les enfans de la Grande-Bretagne, accourans en foule au Sénat attentif pour y entendre plaider la cauſe de la patrie; je dirai comment la vérité dans ta bouche devient plus aimable, & prend les doux ornemens de la perſuaſion; comment la raiſon ſous tes lois devient plus grande & plus éclairée; les paſſions obéiſſent à ta voix qui les évoque du fond des cœurs. Le parti même qui t'es contraire, ne peut réſiſter à l'émotion, & cède pour un temps à ton pouvoir aimable; tu fais couler le fleuve d'une

éloquence variée, tantôt douce, tantôt vive; mais toujours profonde & claire.

Muse heureuse & tranquille, retournons à ta demeure chérie. Voici les jours sereins & brillans de gelée. Le nitre éthéré vole à travers le bleu céleste & ne peut être apperçu : il chasse les exhalaisons infectes, & verse de nouveau dans l'air épuisé les trésors de la vie élémentaire. L'atmosphère brillante s'approche, se multiplie, comprime dans ses froids embrassemens nos corps qu'elle anime ; nourrit & avive notre sang, rafine nos esprits, pénètre avec plus de vivacité ; & passant par les nerfs qu'elle fortifie, arrive jusqu'au cerveau, séjour de l'ame grande, recueillie, calme, éclatante comme le firmament, & vive comme la saison. Toute la Nature sent la force renouvellante de l'Hiver, qui ne paroît que ruine à l'œil vulgaire. Un rouge plus foncé éclate sur les joues. La terre brûlée par la gelée attire en abondance l'ame végétale, & rassemble toute la vigueur pour l'année suivante. Les rivières plus pures & plus claires présentent dans leur profondeur un miroir transparent au Berger, & murmurent

plus ſourdement à meſure que la gelée s'établit.

Gelée, qui es-tu ? d'où partent tes tréſors piquans, & ce pouvoir ſecret qui s'exerce ſur tout, & à qui le fluide ſubtil ne peut même échapper. Ta puiſſante énergie ne conſiſte-t-elle pas en des millions de petites particules de ſel ou coins inviſibles qui pénètrent & s'inſinuent dans les eaux de la terre & par-tout ? Un vent de gelée ſouffle le ſoir, s'exhale avec violence autour de l'horiſon rougi, s'étend, varie, & apporte la fier rage de l'Hiver. L'étang ſe couvre d'une membrane bleue ; le ruiſſeau s'arrête incertain au milieu de ſon cours : la gelée cède d'abord entraînée par le courant, & à moitié dégagée par le jour ; mais bientôt elle augmente & s'attache ſur les bords ſemés de joncs ; elle s'amaſſe autour du rocher, & forme un pavé de cryſtal fortement cimenté par le ſouffle du ciel, juſqu'à ce qu'enfin la rivière priſe d'un bord à l'autre, gémit dans ſa nouvelle priſon. La terre glacée devient ſonore, & renvoie au double les aboiemens du Chien qui écarte les voleurs de nuit. On entend de loin le mugiſſe-

ment de la Geniſſe, le bruit de la cataracte, & la marche précipitée du voyageur dans la plaine. La voûte céleſte ſe découvre dans toute ſon étendue, & préſente à la vue des mondes infinis qui brillent d'une lumière vive & ſubtile : le firmament entier eſt ſemé d'étoiles éclatantes, qui éblouiſſent d'un pôle à l'autre. Dans cette immenſe étendue, la rigide influence tombe ſans relâche, pèſe à travers la nuit tranquille, & ſaiſit toute la Nature. La gelée redouble juſqu'au matin tardif qui ſe lève ſur le monde languiſſant, & montre ſon œil pâle & triſte. Alors on voit de toutes parts les travaux divers de la nuit tranquille, les toits ſont bordés de glaçons, la caſcade eſt muette, & les torrens oiſifs ſemblent gémir. Les gouttières ſont arrêtées : le bel ouvrage de la gelée préſente de tous côtés des couleurs paſſagères & des formes imaginaires. Le ruiſſeau glacé qui s'étend ſur la colline, paroît une nappe livide qui étincelle de froidure au point du jour. La forêt pliée ſous le givre & ſous la neige blanchie & rafinée par la gelée, eſt incruſtée fortement & retentit à la marche du Berger matineux qui cherche ſon trou-

peau languiſſant, ou qui deſcend du ſommet de la montagne, & gliſſe rapidement ſur ſa ſurface.

Les jeunes Bergers ſe livrent à la joie & au plaiſir, maintenant que tous les travaux des mortels ceſſent; ils courent tous ſur la rivière, ſe livrant à des danſes & à des jeux divers : le jeune enfant mêle ſa joie à la leur, heureux plus que tous les autres de voir ſa toupie tourner avec facilité. De chaque Province Batave, le peuple ſort en foule, & vient ſe rendre aux lieux où les branches du Rhin étendent leurs longs canaux : ils volent ſur des patins retentiſſans, courent en équilibre ceintré, & s'exercent de mille manières différentes : tout éclate d'une joie effrénée. Les Cours du Nord offrent une pompe auſſi rare ſur la neige. La jeuneſſe vigoureuſe y conduit de rapides traîneaux, & diſpute de vîteſſe dans des courſes hardies, longues & bruyantes : les Dames de Scandinavie y aſſiſtent pour animer le courage des Hommes; elles s'y montrent avec tous leurs charmes, & les aimables filles de Ruſſie y éblouiſſent de toutes parts.

Le jour eſt ſain, pur, vif & gai, mais il

eſt court. Le Soleil horiſontal paroît large au Sud ; il eſt ſuſpendu à ſon dernier midi ; il frappe ſans effet le rocher glacé : la montagne conſerve toujours ſon luſtre azuré, & ne ſent point ſa foible touche. L'air eſt adouci pour quelques inſtans dans le vallon : la neige en pelotons tombe des forêts, ſe diviſe & réfléchit dans les rayons vacillans, ſemblable à des millions de perles. Le fuſil du Chaſſeur, & ſon Chien impatient qui bondit au bruit du coup, ſe font entendre ; ces jeux plus cruels que la ſaiſon déſolent les champs ; ajoutent à la ruine de l'année, & réduiſent aux abois tout le gibier.

Cependant notre foible Hiver ne ſeroit plus rien, ſi nos yeux étonnés perçoient dans la Zône glaciale, où durant de triſtes mois une nuit continuelle exerce ſur l'étendue brillante ſon empire étoilé. Là, le Ruſſe exilé dans des priſons ſans bornes, erre arrêté par la main de la Nature qui s'oppoſe à ſa fuite. Rien ne s'offre à ſes triſtes yeux, que des déſerts enſevelis dans la neige, des bois qui en ſont ſurchargés, des fleuves arrêtés qui préſentes des monceaux difformes à travers la ſolitude juſqu'à la mer glaciale, & dans

le lointain de tristes habitations qui n'ont jamais le bonheur de savoir des nouvelles du genre-humain, si ce n'est quand les Caravannes, dans leurs courses annuelles, tournent vers la côte dorée du riche Cathay (1). Cependant ces peuples fourés vivent heureux, aimés, & tranquilles sous leurs forêts brillantes & ornées de jais : ils sont vêtus de belles hermines sans tâche, & blanches comme la neige qu'ils foulent aux pieds, ou de martre noir le plus luisant, & de mille autres belles fourures mélangées de plusieurs couleurs, orgeuil somptueux des Cours. Là, les Daims s'assemblent en troupe, se serrent pour s'échauffer, & dorment sur la neige nouvellement tombée. L'Elan avec son bois peut à peine élever sa tête de dessous la neige entassée qui le couronne, & reste endormi dans l'abîme blanc. On n'a besoin ni de chiens, ni de piéges, ni même de l'arc sonore pour atteindre la troupe fuyante & craintive : de simples bâtons les font tomber tremblans & ensanglantés sur la neige, où ils jettent des cris pitoyables ; leur cœur pal-

(1) Ancien nom de la Chine.

pite en vain ſur des monceaux de glace, les Chaſſeurs ſe raſſemblent avec des cris de joie, & les emportent chez eux. Dans des forêts de pins, l'Ours difforme, ſauvage habitant de ces ombrages, à moitié abſorbé, eſt encore défiguré par les glaçons qui pendent autour de lui. Il marche ſeul, lentement, & plus rechigné, à meſure que la tempête augmente; il fait ſon lit ſous la glace rigoureuſe, & avec une patience fière, dédaignant de ſe plaindre, il endurcit ſon cœur contre le beſoin preſſant.

Dans les régions ſpacieuſes du Nord, qui voient le Bouvier céleſte conduire ſon char à pas lents, une race nombreuſe & impétueuſe en butte aux fureurs du Caurus (1) glacial ne connoît point le plaiſir, & ne craint point les peines. Ce peuple ralluma une fois la flamme du genre-humain éteinte & enſevelie dans un eſclavage policé; il chaſſa courageuſement & avec une rapidité terrible les tribus errantes de Scythie; il les pouſſa, ſans qu'elles puſſent réſiſter, juſqu'au Sud affoibli, & donna une nouvelle forme à

(1) Le Vent de Nord-Oueſt.

l'Univers vaincu. Les fils de Lapland ne font pas ainfi, ils méprifent fagement le métier barbare & infenfé de la guerre ; ils ne demandent que ce que la fimple nature peut leur donner ; ils aiment leurs montagnes, & jouiffent de leurs orages. Les faux défirs & les befoins, enfans de l'orgueil, ne troublent point le cours paifible de leur vie, ni ne les engagent dans les détours inquiets & agités de l'ambition. Leurs Rennes font toutes leurs richeffes : ils en tirent leurs tentes, leurs robes, leurs lits, leurs meubles, l'abondance domeftique, une nourriture faine, une boiffon agréable. Cette tribu docile, obéiffante à la voix du maître, tend le col au harnois qui l'attache à la voiture & l'emporte rapidement à travers les collines & les vallons qui ne font qu'une plaine endurcie fous une croûte de glace bleuâtre. Ces peuples trouvent même dans la profondeur de la nuit polaire un jour merveilleux, fuffifant pour éclairer leur chaffe, & pour guider leurs pas hardis vers les belles de Finlande : ils font conduits par la clarté vacillante des météores, dont la lueur réfléchit fans ceffe fur les cieux, & par des lunes vives & des étoiles plus lumineufes qui brillent d'un double

éclat dans le firmament. Ils ont aussi leur Printems ; il arrive du Sud rembruni. L'aurore obscure s'avance lentement : le Soleil ne fait d'abord que paroître ; il étend ensuite son cercle enflé, jusqu'à ce qu'il soit vu pendant des mois entiers ; joyeuse Saison ! Toujours faisant sa ronde, il continue sa course spirale ; & quand il est prêt à submerger son orbe enflammé, il tourne encore & remonte au firmament. Dans cette riante saison, les habitans tirent leur pêche abondante des lacs & des fleuves, aux lieux où s'élèvent les montagnes enchantées de Niemi (1) fréquentées par les Fées, & où le Tenglio (2)

(1) M. de Maupertuis, dans son Livre sur la figure de la terre, après avoir décrit le beau lac & la belle montagne de Niemi en Laponie, dit : « De » cette hauteur nous eûmes plusieurs fois occasion » de voir ces vapeurs s'élever du lac que les gens » du pays appellent *Heltios*, & qu'ils croient être » les esprits gardiens des montagnes. Nous fûmes » effrayés des histoires d'Ours que l'on disoit fré- » quenter ce lieu, mais nous n'en vîmes aucun. Cet » endroit paroissoit plutôt du ressort des Fées & » des Génies que des Ours ».

(2) Le même Auteur observe : « Je fus surpris de

orné de roses roule ses flots ; ils retournent gaîment le soir chargés de poisson à leurs tentes, où leurs femmes douces & pures, qui tout le jour ont vaqué à des soins utiles, préparent alors le feu. Race trois fois heureuse ! à l'abri, par la pauvreté, du pillage des Lois & du pouvoir rapace, l'intérêt ne jette jamais parmi vous la semence du vice : vos Bergers innocens ignorent ce que c'est que de faire injure ; ils n'ont point été ternis par le souffle de l'amour infidèle, indigne auteur du malheur des jeunes filles.

Ma Muse étend son vol solitaire, s'avance au-delà du lac de Tornéa, & jusqu'à Hecla dont les flammes percent à travers les neiges qui l'accablent ; elle parvient à Groenland, pays le plus reculé, & jusqu'au Pôle lui-même, terme fatal où la vie décline graduellement & s'éteint enfin. Là, suspendue sur la scène sauvage & prodigieuse, elle considère

---

» voir sur les bords de cette rivière (le Tenglio) » des roses d'un rouge aussi vif qu'aucunes qui » soient dans nos jardins ».

de nouvelles mers ſous un autre firmament(1). Ici l'Hiver tient ſa triſte cour dans ſon palais, aſſis ſur un trône de glace azuré; dans ſon empire aérien on entend à jamais la confuſion & les tempêtes; c'eſt-là que le ſombre tyran médite ſa rage; c'eſt-là qu'il arme les vents d'une gelée qui ſubjugue tout; qu'il forme la fière grêle, qu'il ramaſſe en tréſors les neiges dont il accable la moitié du globe.

De-là tournant à l'Eſt, juſqu'à la côte de Tartarie, ma Muſe parcourt le bord mugiſſant de la mer, où des neiges entaſſées ſur des neiges réſident depuis les premiers temps, & ſemblent menacer les cieux. Là, des montagnes de glaces amoncelées paroiſſent de loin au Matelot tremblant une atmoſphère de nuages blancs & ſans forme. Des Alpes énormes & horribles à la vue ſe menacent réciproquement, & penchent ſur la vague; ou ſe précipitant avec un bruit affreux qui ſemble annoncer le retour du vieux chaos, fendent l'abîme & ébranlent le pôle même. L'Océan, tout puiſſant qu'il eſt, ne peut réſiſter à la fureur qui lie tout; accablé juſqu'au fond de

(1) L'autre Hémiſphère.

ſes abîmes par l'effort victorieux de la gelée, il eſt enchaîné lui-même, & il lui eſt ordonné de ne plus rugir. Tout enfin n'eſt plus qu'une étendue glacée, couverte de rochers; triſtes plages & dépourvues de tous habitans qui s'enfuient au Sud par un inſtinct naturel dans ces mois terribles. Oh! combien ſont malheureux ceux qui, embarraſſés dans les amas de glace, reçoivent en ces lieux le dernier regard du Soleil couchant, tandis que la très-longue nuit, nuit de mort, & d'une gelée fière & dix fois redoublée, eſt ſuſpendue ſur leurs têtes & tombe avec horreur. Tel fut le deſtin de ce digne Anglois (1) qui oſa (car que n'ont pas oſé les Anglois) chercher avec le premier vaiſſeau ce paſſage tant de fois tenté en vain, & qui paroît fermé de la main même de la Nature jalouſe par des barrières éternelles. Dans ces cruelles régions, ſon vaiſſeau pris dans les glaces demeura immobile, & attaché à l'Océan glacé; lui & ſa troupe demeurèrent gelés comme des ſta-

(1) Le Chevalier Hugh Willoughby, qui fut envoyé par la Reine Eliſabeth pour découvrir le paſſage du Nord-Eſt.

tues, chacun à ſon poſte & à ſon emploi, le Matelot au cordage & le Pilote au gouvernail.

Près de ces bords où le ſauvage Oby roule à peine ſes flots glacés, habitent les plus malheureux des Hommes. Ici l'humanité revêtue de la forme la plus groſſière, privée du Soleil qui mûrit & élève l'Homme ainſi que les Plantes, n'eſt qu'à demi animée. Là, cette race brute retirée dans des caveaux profonds à l'abri de la ſaiſon terrible, prend une triſte nourriture près des feux languiſſans, & ſommeil entourée de fourures. Ces êtres infortunés ne connoiſſent ni la tendreſſe, ni les chants, ni le badinage, ni la gaîté, rien enfin de la vie, ſi ce n'eſt les Ours leurs alliés qui errent au-dehors; juſqu'à ce qu'enfin un jour reſſemblant à l'aurore, verſe un long crépuſcule ſur leurs champs, & appelle à la chaſſe le Sauvage armé de ſon arc.

Que ne peut exécuter un gouvernement actif & qui régénère l'Homme! L'immortel Pierre, ce vaſte génie inſpiré du ciel, réveilla du ſein de l'obſcurité gothique un peuple ſauvage, dont la race s'étendoit loin

queuſe, ces fatales mers qui baignent le triſte pôle, ne ſont plus retenues dans les fers du Nord puiſſant; toutes leurs vagues s'élancent & s'élèvent ſans réſiſtance; de longs rugiſſemens courent rapidement & ſans ceſſe à travers l'abîme entr'ouvert; tout à la fois éclate & entaſſe des millions de montagnes de glace qui s'élèvent juſqu'aux nues. Que fait alors la barque infortunée, chargée de malheureux tremblans, jetée au milieu de ces énormes maſſes flottantes, amarrée à l'abri d'une iſle glacée, pendant que les ombres de la nuit augmentent encore l'horreur de cette affreuſe ſituation. La force humaine peut-elle ſoutenir tant de malheurs réunis qui l'aſſiègent de tous côtés, la faim qui ronge le cœur, la fatigue accablante, le rugiſſement des vagues & des vents, le choc des glaces qui ſe briſent? Tantôt le bruit affreux ceſſe, tantôt il ſe renouvelle avec un redoublement de rage qui mugit, & répète ſur les plages cet écho terrible. Le Léviathan (1) & ſa ſuite peſante, ſemblent ſe jouer pour

(1) Sorte de Baleine.

mettre à ſon comble le trouble qui règne ſur l'abîme : au loin ſur le bord déſert & glacé, le mugiſſement des monſtres affamés qui attendent le naufrage, parvient dans l'obſcurité ſur l'aile des vents juſqu'à l'oreille des malheureux dont il augmente l'effroi. Cependant la Providence, cet œil toujours vigilant qui regarde avec pitié le foible travail des mortels qui ont perdu toute eſpérance, les guide en ſûreté à travers les terribles labyrinthes du deſtin.

C'en eſt fait, l'affreux Hiver répand ſa dernière obſcurité, & règne avec terreur ſur l'année ſoumiſe. Le monde végétal eſt enſeveli, les oiſeaux ſont muets, l'horreur domine en ſouveraine ſur l'Univers déſolé. Arrête-toi, mortel, livré aux erreurs & aux paſſions, contemple ici le tableau de ta vie paſſagère. Ton Printems fleuri, la force ardente de ton Eté, ton Automne ſobre, âge où tout commence à ſe faner, & le pâle Hiver qui vient enfin terminer & fermer la ſcène. Où ſe perdent maintenant ces rêves de grandeur, ces eſpérances frivoles de bonheur, ces impatiences pour la renommée, ces ſoins inquiets, ces

de ces bords & formoit un empire immenſe & négligé. Ce Héros, le premier d'entre les Monarques, dompta ſon pays rebelle, ſes rochers, ſes marais, ſes fleuves, ſes mers, & ſon propre peuple révolté. Il ſut retrouver l'Homme dans le fier barbare même qu'il ſubjuguoit : vous, ombres des anciens héros, vous, qui travaillâtes pendant une longue ſucceſſion de ſiècles à conſtruire un plan pénible d'état, conſidérez tant de merveilles opérées toutes à la fois. Voyez un Prince incomparable, né ſur le trône où régna juſqu'à lui l'ombre d'un pouvoir imaginaire, & qui conſent à le quitter : il écarte la pompe nonchalante des cours; il parcourt chaque terre & chaque port; il dépoſe le ſceptre, & daigne armer ſa main glorieuſe de l'outil méchanique; il raſſemble les ſemences du commerce, des arts utiles, de la ſageſſe civile, de la ſcience de la guerre, & revient chez lui chargé des vrais tréſors de l'Europe. A ſon retour les villes ſemblent ſortir de la terre : l'agriculture ſourit ſur les déſerts; il marie les fleuves les plus éloignés; l'Euxin étonné entend rugir la Baltique; des poupes orgueilleuſes

voguent sur des mers inconnues à la navigation, & des armées étendent de tous côtés leurs files éblouissantes. Ici, elles répriment le furieux Alexandre du Nord; là, elles portent la terreur dans le camp du fier Ottoman. Terre heureuse, qui te vis délivrée du joug da la paresse, de l'ignorance, & de l'antique & orgueilleuse barbarie, tu fus cultivée par la même main royale qui donnoit la vie à tout, & qui te rendit le théâtre des arts, de la valeur militaire, & du commerce florissant. Ce fut ainsi que ce que sa sagesse formoit, ce que son pouvoir animoit, son propre exemple savoit encore l'illustrer.

Sur le soir les vents s'adoucissent & soufflent au Sud, la gelée vaincue se résout en dégel qui dégoutte de toutes parts; les montagnes se découvrent par places, une pluie abondante & mêlée de neige inonde le pays. Les rivières s'enflent & sont prêtes à se déborder. Mille torrens mêlés de givre percent tout à la fois, tombent des collines, des rochers & des bois, & se précipitent en larges cataractes. La plaine vaste & retentissante n'est qu'une étendue vis-

jours d'occupations bruyantes, ces nuits paſſées dans la joie & les feſtins, ces penſées flottantes entre le bien & le mal qui partageoient la vie ? Tout eſt maintenant évanoui. La vertu ſeule ſurvit, amie immortelle de l'Homme, & ſon guide fidèle vers le bonheur d'en haut. C'eſt-là le jour véritable & la glorieuſe aurore ; c'eſt la renaiſſance du ciel & de la terre. La Nature alors dépouillée de la vaſe épaiſſe de ſon enduit terreſtre, croit voir créer de nouveau l'Univers, & la vie ſe répandre ſur des formes plus parfaites & inacceſſibles à la peine & à la mort. Le grand & éternel ſyſtême qui enveloppe & unit chaque choſe dans un tout parfait, ſe découvre à l'œil rafiné de la raiſon, à meſure que la perſpective s'étend. Vous, *Sages* orgueilleux, vous, préſomptueux aveugles, maintenant confondus dans la pouſſière, adorez cette puiſſance & cette ſageſſe que vous oſiez accuſer autrefois. Apprenez maintenant pourquoi le mérite modeſte a vécu dans l'oubli, & eſt mort négligé ; pourquoi le partage de l'honnête homme dans cette vie fut le fiel & l'amertume ; pourquoi la veuve

ſolitaire & les orphelins languiſſent dans la retraite & le beſoin, tandis que le luxe habite les palais & occupe ſes baſſes penſées à forger des beſoins imaginaires ; pourquoi la vérité, fille du ciel, & la belle modération tombent ſouvent flétries ſous le poids des chaînes de la ſuperſtition ; pourquoi l'abus des lois, ce cruel deſtructeur, cet ennemi domeſtique trouble notre repos, & empoiſonne tout notre bonheur. O vous, vertueux infortunés, vous, petit nombre qui penſez dignement, & qui demeurez inébranlables contre le déluge des maux de la vie, ſupportez vos peines encore quelques inſtans, & bientôt ce que votre vue bornée n'apperçut qu'en partie, & qui vous parut mauvais, n'exiſte plus. Les orages ténébreux de l'hiver paſſeront rapidement, un Printems éternel & ſans bornes leur ſuccède, & va tout envelopper.

Fin de l'Hiver.

HYMNE.

LE changement des Saiſons, Père tout-puiſſant, n'eſt que la Divinité diverſifiée ; l'année dans ſon cours eſt pleine de toi. Ta beauté ſe manifeſte, ta tendreſſe & ton amour ſe découvrent dans l'agréable Printems : les champs ſont émaillés de fleurs, l'air adouci & embaumé, l'écho retentit dans les montagnes, les forêts ſe parent, & tous les cœurs & tous les ſens ne ſont que joie. De-là ta gloire ſe déploie dans les mois de l'Eté avec la lumière éclatante & la chaleur : alors ton Soleil donne la perfection à l'année qui s'avance : ta voix ſe fait entendre au point du jour, en plein midi, au ſoir ; tantôt dans le tonnerre terrible qui éclate dans la nue, tantôt dans les douces haleines des Zéphirs qui ſoufflent le long des eaux & entre les boſquets. Ta bonté brille dans un Automne abondant, & préſente un feſtin commun à tout ce qui reſpire. Tu es auguſte & redoutable dans l'Hiver. Les nuages & les frimats ſont diſperſés autour de toi ; les

tempêtes roulent ſur les tempêtes; une obſcurité majeſtueuſe s'élève ſur l'aile du tourbillon; tu ordonnes au monde de t'adorer, & tu humilies la Nature ſous les ſouffles de l'Aquilon.

Tout eſt myſtérieux dans la Nature. Quelle ſcience, quelle force divine paroît en elle, & ſe fait profondément ſentir! Quel mélange délicieux de ſimplicité & d'art merveilleux, de beauté & de bienfaiſance, mélange ſuivi de nuances dans une dégradation preſque inſenſible, qui concourt à former un Tout harmonieux qui ſe ſuccède toujours & ravit ſans ceſſe! Mais errant avec un étonnement brute & ſtupide, l'Homme n'apperçoit point cette main puiſſante, qui toujours agit, tourne les ſphères en ſilence, travaille dans le ſecret abîme, & de-là fait éclore les richeſſes du Printems; qui darde les rayons du Soleil & mitige leur ardeur; qui nourrit chaque créature, & lance les tempêtes. Changement admirable autant que délicieux, dont les variations ſe ſuccèdent dans un ordre conſtant, & dont toutes les ſources de la vie reçoivent l'impreſſion avec tranſport.

Nature,

Nature, écoute: Que tout ce qui exiſte ſe réuniſſe en adoration ſous le ſpacieux dôme du firmament, & élève avec ardeur un cantique général. Doux Zéphirs, que vos ſouffles frais célèbrent celui dont le ſouffle donne la vie; parlez de lui dans vos retraites obſcures, ſur les rochers où le Pin doucement agité inſpire par ſon ombre une crainte religieuſe: & vous, fiers Aquilons, dont le bruit s'étend au loin, & qui ébranlez le globe étonné, élevez au ciel vos accords impétueux, & annoncez l'Etre qui vous permet vos fureurs. Vous, ruiſſeaux, murmurez ſes louanges: dites-les nous, foibles collines, & qu'elles ne m'échappent pas quand je médite près de vous. Vous, torrens rapides & profonds, vous, rivières plus tranquilles qui formez en ſerpentant un labyrinthe le long du vallon; & toi, Océan majeſtueux, monde ſecret de merveilles, retentis de ſes louanges: tantôt ſa voix ſuprême t'ordonne de rugir, tantôt elle ordonne à tes rugiſſemens de ceſſer. Offrez-lui votre encens, herbes, fruits & fleurs; exhalez dans un nuage embaumé votre tribut odoriférant au Maître du So-

leil, de ce Soleil qui vous donne la vie ; dont les feux sont vos parfums, & dont le pinceau vous colore. Forêts, inclinez-vous ; moissons ondoyantes, abaissez vos épis devant lui ; inspirez vos doux chants à l'heureux Moissonneur, quand il revient chez lui au rayon de la Lune brillante. Vous, qui veillez dans le ciel, quand la terre endormie demeure sans soin, vous, constellations, répandez vos influences les plus douces, pendant que les Anges touchent au milieu du firmament azuré la lyre d'argent. Grande source du jour, la plus belle image ici-bas du Créateur, verse toujours en abondance de monde en monde l'Océan vital, trace par chacun de tes rayons ses louanges sur la Nature. Mais le tonnerre roule ! Que le monde prosterné soit en silence, pendant que de nuage en nuage l'Hymne solemnelle se répète. Troupeaux, bêlez sur ces côteaux : vous, rochers mousseux, retenez leurs sons ; vous, vallées, répondez aux échos, car le grand Berger règne, & son royaume impassible s'approche. Vous, forêts, éveillez-vous, un chant universel sort des bosquets, & quand le jour expirant livre au sommeil l'espèce gazouillante,

la douce Philomele charme les ombres qui l'écoutent, & enſeigne à la nuit ſes louanges. Vous principalement, pour qui toute la création ſourit, qui êtes à la fois la tête, le cœur, & la langue de tout ce qui reſpire, Hommes qui vivez unis en ſociété, couronnez la grande Hymne dans une multitude de villes; faites éclater la perfection de vos organes; mêlez enſemble leurs ſons perçans & majeſtueux, & que vos voix ſemblables à des tourbillons de flamme réunis, s'élèvent enſemble aux cieux dans un même accord : ou ſi vous choiſiſſez plutôt l'ombre champêtre & trouvez un temple dans chaque boſquet ſacré, que la flûte du Berger, les chanſons des Vierges, le ſouffle ſéraphique, & la lyre des Poëtes, chantent toujours le Dieu des Saiſons en imitant leur harmonie. Pour moi, quand j'oublierai le ſujet agréable que je viens de chanter, les parfums des fleurs, les rayons de l'Eté bruniſſant la plaine, l'Automne brillant & conſolant, & l'Hiver qui s'élève dans l'Orient noirci, que ma langue ſoit muette, que mon imagination ceſſe de peindre, & que mort à la joie, mon cœur oublie de battre.

Si le Destin me commandoit d'aller chanter des fleuves inconnus au bout de la terre, aux climats barbares & éloignés, où le Soleil dore les montagnes Indiennes, & où son rayon couchant s'enflamme sur des Isles Atlantiques, j'obéirois sans effroi, puisque Dieu est toujours présent, toujours senti dans le vaste désert, comme dans les villes habitées. Où Dieu répand la vie, là doit être la joie. Quand enfin l'heure solemnelle viendra, où d'une aile mystique je volerai aux mondes futurs, j'obéirai avec joie; là, avec de nouvelles facultés, de nouvelles merveilles éleveront mes chants; je ne puis aller qu'où l'amour universel sourit, soutenant tous les orbes & tout ce qui en dépend. De ce qui semble mal quelquefois, le bien en sort, & le mieux encore; & toujours le mieux dans une progression infinie: mais je me perds moi-même en lui, dans sa lumière ineffable: viens donc silence expressif méditer sa louange.

FIN.

A PARIS. De l'Imprimerie C. Glisau & J. Pierret, rue du Murier, N°. 8.